This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Educ 1115.57 2

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

BOUGHT FROM THE
AMEY RICHMOND SHELDON
FUND

2 copies

VICTORIN DE FELTRO

OU

DE L'ÉDUCATION EN ITALIE

A L'ÉPOQUE

DE LA RENAISSANCE

PAR

Mlle E. BENOIT

AVEC UN BEAU PORTRAIT DE VICTORIN

DESSINÉ PAR MADEMOISELLE I*** C***

D'APRÈS PISANI

ET GRAVÉ PAR OLESZYNSKI.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,

4, RUE CASSETTE.

MDCCCLIII

VICTORIN DE FELTRO

OU

DE L'ÉDUCATION EN ITALIE

A L'ÉPOQUE

DE LA RENAISSANCE

PROPRIÉTÉ.

PARIS, TYPOGRAPHIE DE PLON FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'EMPEREUR,
36, RUE DE VAUGIRARD.

VICTORIN DE FELTRO

OU

DE L'ÉDUCATION EN ITALIE

A L'ÉPOQUE

DE LA RENAISSANCE

PAR

Mlle E. BENOIT

AVEC UN BEAU PORTRAIT DE VICTORIN

DESSINÉ PAR MADEMOISELLE I*** C***

D'APRÈS PISANI

ET GRAVÉ PAR OLESZYNSKI.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,

4, RUE CASSETTE.

MDCCCLIII

Educ 1115.57.

DEC 12 1958
LIBRARY
Sheldon fund

VICTORIN DE FELTRO

OU

DE L'ÉDUCATION EN ITALIE

A L'ÉPOQUE

DE LA RENAISSANCE.

CHAPITRE XXV.

Troubles de Florence. — Complot de Renaud des Albizzi contre Cosme de Médicis. — Filelfo prend parti pour les ennemis de Cosme. — Ambroise l'exhorte en vain à changer de conduite. — Magistratures occupées par les créatures de Renaud. — Cosme est jeté en prison. — Renaud veut le faire condamner à mort. — Il n'obtient qu'une sentence de bannissement. — Cosme est poursuivi dans l'exil par les satires de Filelfo.

Ambroise retournait à Florence pour y être le témoin attristé d'un coup d'État qui mettait un moment en péril la vie d'un homme qu'il aimait, de Cosme de Médicis. Sans être revêtu d'aucune charge publique, Cosme, alors dans la maturité de l'âge, exerçait sur ses concitoyens un ascendant que chaque

année voyait s'accroître, et qui le rendait en quelque sorte l'arbitre de la république. Le noble emploi qu'il faisait de ses richesses, sa franchise apparente, l'affabilité de ses manières, le patriotisme prudent et éclairé de ses conseils lui avaient gagné tous les cœurs.

La faction des Albizzi sentait le pouvoir tout près de lui échapper, bien que Cosme se tînt dans une complète réserve, et dissimulât, dans ses paroles comme dans ses actes, toute prétention au gouvernement. Elle ne vit de salut pour elle que dans un coup hardi et imprévu, qui anéantît sans retour le parti populaire. La perte de Médicis fut résolue. Mais s'attaquer à ce grand citoyen chéri du peuple, protégé d'une foule de clients qui devaient tout à ses libéralités, était une entreprise difficile, et où un demi-succès équivalait à une défaite. Renaud des Albizzi ne s'y trompait pas : il savait que ni la prison ni l'exil ne le délivreraient de son rival. C'était une sentence de mort qu'il fallait obtenir. Ainsi se réalisait ce qu'Ambroise avait dit autrefois à Victorin, avec cette différence que ses prévisions n'avaient pas été au delà de l'exil de Médicis. Florence était divisée en deux camps ennemis; nul citoyen n'était plus libre de demeurer neutre : il fallait qu'il se rangeât ou du parti des nobles, c'est-à-dire du côté des Albizzi, ou qu'il passât dans celui du peuple, c'est-à-dire qu'il se déclarât pour Médicis. Les savants mêmes, que la nature de leurs travaux et leur application à l'étude

de la philosophie auraient dû garantir de la passion des partis, se faisaient remarquer dans cette lutte par leur impétuosité et leurs déclamations violentes. Il est vrai, et l'on ne doit pas en accuser la science, mais le cœur mal préparé de celui qui la cultive, il est vrai que le savant, pour l'ordinaire, surpasse encore en orgueil et en vanité les plus vaniteux et les plus orgueilleux des fils de l'homme. Et comme une bonne dose de vanité et d'orgueil forme un riche fonds de révolutionnaire, il faut médiocrement s'étonner de voir un savant figurer dans des troubles politiques.

Le Pogge, alors à Florence, avait pris parti pour Médicis; et Filelfo, qui devait à Médicis la position brillante qu'il possédait dans cette ville, Filelfo, flatté des avances que lui faisait la faction des nobles, et portant malaisément peut-être le fardeau de la reconnaissance, s'était séparé avec éclat de son bienfaiteur, contre lequel il se permettait les invectives les plus grossières. Blessé au visage comme il se rendait à son école, il n'avait pas craint d'accuser Cosme d'avoir payé l'assassin, bien qu'aucune preuve ne pût appuyer son dire. La mort de Filelfo importait-elle plus à Cosme que celle d'un de ces hommes qui depuis plus de dix ans l'écartaient avec tant de persévérance des affaires publiques? et cependant avait-on jamais ouï dire qu'il eût rien entrepris contre leur vie? Mais l'opinion exagérée que Filelfo avait de son mérite ne lui permettait point de douter que sa parole et ses écrits ne le rendissent le plus

redoutable de tous les ennemis de Cosme, et celui dont on devait avoir le plus d'intérêt à se défaire.

Malgré les sages et paternelles exhortations du bon Ambroise, les instances de Niccolo Niccoli, de Charles Marsupini d'Arrezzo, de tous ceux en un mot qui l'avaient accueilli à Florence et recommandé à l'amitié de Cosme, Filelfo continua ses diatribes, et il entra dans tous les complots qui se formaient contre Médicis.

Tous les deux mois les premières magistratures de Florence se tiraient au sort, ce qui donnait régulièrement six chances de révolution par an. C'est une bonne fortune trop répétée, même pour une république; du moins se trouvait-il de très-honnêtes gens de cette opinion. On obligeait quelquefois Florence à violer sa constitution, et la chose publique n'en allait pas plus mal. Les mêmes magistrats étaient continués dans l'exercice de leurs fonctions ou choisis soigneusement dans le même parti, quand une mutation ne pouvait plus s'éviter. Ainsi était-il arrivé après l'expulsion des Ciompi, sous l'administration des Albizzi, à qui la république était redevable de plus de quarante ans de prospérité et de grandeur. Mais Florence était lasse de la domination de cette famille; elle lui reprochait une tendance de plus en plus prononcée au despotisme et à l'oligarchie, et elle avait cessé de permettre aux Albizzi de maintenir en place ou de faire élire les magistrats qui leur convenaient.

Dans l'état actuel des partis, le tirage au sort des magistrats excitait chaque fois la plus grande effervescence. Une révolution semblait imminente, et elle pouvait sortir d'une nouvelle élection.

Les intrigues de Renaud des Albizzi lui donnèrent enfin, pour les mois de septembre et d'octobre 1433, le gonfalonier et les magistrats dont il avait besoin pour frapper le coup qu'il méditait. Les uns étaient tout dévoués à son parti, et l'autre, un homme de rien qu'il avait acheté, et qui allait, du moins s'en flattait-il, devenir entre ses mains une machine qu'il ferait mouvoir à son gré. Ce gonfalonier se nommait Bernard Guadagni. Il exerçait à peine ses fonctions depuis sept jours, qu'il fit sommer Médicis de se rendre au palais. Il y a dans l'air, la veille d'une révolution ou d'un coup d'État, un je ne sais quoi qui répand dans les âmes l'alarme et la terreur. Il n'avait rien transpiré au dehors des desseins sinistres du gouvernement, et les amis de Cosme redoutaient tout. Ils le supplièrent de ne point obtempérer à la demande du gonfalonier, et de permettre qu'ils se réunissent en armes, si l'on insistait pour sa comparution. Médicis se refusa à leurs prières. Il se croyait trop grand pour qu'on osât rien entreprendre de sérieux contre sa personne, et il ne voulait pas se donner l'odieux d'avoir fait prendre les armes à ses concitoyens pour sa propre querelle. Il se rendit au palais ; ses amis, en l'y voyant aller, le considéraient comme perdu, et tout sembla d'abord confirmer leurs

tristes pressentiments. Il fut jeté en prison ; on accumula contre lui d'odieuses accusations, dont une seule n'eût pu être prouvée. Il demanda des juges qui lui furent refusés. C'était de crimes contre la république qu'il s'était rendu coupable, le peuple devait seul prononcer sur son sort. Sur l'injonction de Renaud des Albizzi, Guadagni convoqua le peuple sur la place publique pour qu'il eût à créer une *balie* dans le danger pressant où se trouvait l'État.

Ce peuple était celui des Albizzi, la portion minime qui les soutenait encore; le reste, c'est-à-dire la majeure partie des citoyens de Florence, était repoussé du lieu d'assemblée par la violence ou tenu éloigné par la terreur. C'est toujours ainsi que les partis procèdent, et l'on voit chacun d'eux appeler avec audace le *peuple* la poignée d'individus dont il se compose, et *décisions du peuple*, les vengeances qu'il exerce contre ses adversaires. Les chefs crient sans cesse : *Le peuple est avec nous, le peuple nous suit, le peuple est derrière nous*, et ils imposent à plusieurs. Mais un jour il se fait un grand mouvement dans la nation, fatiguée d'être ainsi menée, mouvement irrésistible et sublime, produit par le véritable peuple, et aussitôt rentrent dans la poussière tous ces fantômes qui prétendaient le représenter.

On créa la balie. Composée de deux cents individus tous à la dévotion de Renaud des Albizzi, elle ne se montra point difficile sur la vraisemblance des crimes imputés à Médicis. Renaud ne doutait point

qu'elle ne prononçât la peine capitale contre l'accusé; la perte de son rival allait assouvir sa haine et dissiper ses craintes. Après Médicis, il ne voyait personne en état de lui disputer le pouvoir dans la république. Il se réjouissait déjà de son triomphe; mais quels moyens avait-il de se garantir contre la corruption des hommes dont il se servait? et, s'il n'en avait point, jusqu'au dernier moment n'aurait-il pas dû craindre que la victoire ne s'échappât de ses mains? Les hommes qui ont permis une fois qu'on achète leur conscience ne sont-ils pas bien près d'en faire commerce, et de la livrer sans scrupule au dernier et plus offrant enchérisseur? Renaud avait payé les dettes de Guadagni, mais il ne l'avait pas fait riche; du fond de sa prison, Médicis fit promettre mille florins d'or au digne gonfalonier si sa vie était épargnée. Dans les causes jugées par la balie, c'était le gonfalonier qui désignait le genre de peine que devait subir l'accusé. Au lieu de requérir une sentence de mort, comme il en était convenu avec Renaud, Guadagni demanda et fit prononcer le bannissement pour dix ans. C'était sauver Médicis et perdre Renaud des Albizzi. Comment douter que les partisans des Médicis ne s'agitassent pour obtenir son rappel dès que le premier moment d'effroi serait passé, et qu'ils ne l'obtinssent bientôt de Florence véritablement assemblée dans ses comices! La révolution tant redoutée de la faction des Albizzi était désormais inévitable, c'était du moins la pensée du chef de cette fac-

tion; il jugea que ce complot tramé si sourdement et si persévéramment à travers des difficultés sans nombre, et aux dépens de son honneur, aurait pour résultat de précipiter sa chute et d'assurer le triomphe de son rival.

Médicis alla demander un asile à Venise. La république le reçut avec de grands honneurs, et les regards non-seulement de Florence, mais de toute l'Italie, ne se détournèrent plus du lieu de son exil jusqu'au jour où il fut rappelé dans sa patrie. Quoique le séjour qu'il fit à Venise n'eût pas dépassé une année, il trouva le temps de créer dans cette ville des établissements utiles qui rappelèrent sa munificence aux âges suivants.

Renaud des Albizzi, pour conjurer le danger de sa situation, voulut appeler aux charges l'ancienne noblesse, qui en était exclue depuis longtemps. Il espérait diminuer ainsi le nombre de ses adversaires, et raffermir son gouvernement; mais il ne put vaincre l'opiniâtreté de ses amis, qui se refusèrent absolument à cette transaction, et cette dernière planche de salut, si faible qu'elle fût, lui échappa encore. Dans le même temps que des événemeuts qu'il prévoyait sans entrevoir la possibilité d'en rompre le cours le tenaient dans de continuelles alarmes, il paraissait seul maître de la république et dominer tout à son gré. Les esprits légers le félicitaient de son succès. Filelfo se réjouissait bruyamment de l'exil de Cosme, dont il supposait le retour impossible, et continuait ses violentes

satires, qui, ne s'adressant plus au citoyen heureux et puissant, mais à celui qu'un décret avait banni de sa patrie pour dix ans, excitaient contre leur auteur l'indignation des honnêtes gens.

CHAPITRE XXVI.

Énéas Piccolomini à Mantoue. — Le concile de Bâle. — Victorin crée une association de charité. — Avertissement que lui donne un avare. — Réponse de Victorin.

Tous les hommes qui faisaient en Italie profession d'honorer le génie uni à la vertu venaient saluer celui qu'on ne nommait plus que le sage de Mantoue. Les personnages les plus considérables se faisaient annoncer au gymnase, et sollicitaient comme une faveur un entretien avec Victorin. La célébrité, qui l'avait si peu occupé, et à laquelle il avait cru même devoir échapper si complétement en se renfermant dans les devoirs modestes d'un professorat privé, cette célébrité s'était attachée à son nom. Il s'étonnait de l'état qu'on faisait de sa personne, dans sa modestie aimable et ingénue, et disait que son mérite et ses œuvres ne justifiaient guère l'empressement qu'on lui témoignait. A l'éternel honneur de l'homme, il est une perfection de vertu qui attire son admiration et ses louanges dès que la réalité lui en paraît certaine, bien plus sûrement, et surtout d'une manière plus durable, que toutes les ruses de la vanité ou de l'orgueil, pour arriver au même but.

Peu après le départ d'Ambroise le Camaldule, il se trouva parmi les visiteurs du gymnase un jeune homme de vingt-huit ans à peine, et déjà considéré pour la variété et la profondeur de ses connaissances, ainsi que pour l'étendue de son génie : ce jeune homme était Énéas Sylvius Piccolomini. Il était né à Sienne en 1405. Sa mère, Victoire Forteguerra, avait rêvé qu'elle mettait au monde un enfant mitré; et comme, dans la dégradation des clercs, il était alors en usage de placer sur la tête du coupable une mitre de papier, la pauvre mère se prit à pleurer, voyant déjà le fils qu'elle n'avait pas encore devenir l'opprobre de sa famille, et perdre peut-être son âme pour l'éternité. Le rêve fut prophétique, mais dans un sens que l'humilité ou les appréhensions de la mère ne lui avaient point permis d'accueillir. Ce fils, après avoir fait de brillantes études à l'université de Sienne et avoir fourni une illustre carrière, fut élevé sur la chaire de saint Pierre en 1458, et, sous le nom de Pie II, fut l'honneur de la papauté. Lors de sa visite à Mantoue, il n'était encore que secrétaire du cardinal Dominique Capranica, qu'il avait accompagné au concile de Bâle. Ce concile était composé en grande partie de prélats allemands qui avaient plus de zèle pour la religion que de véritables lumières. Ils avaient eu jusqu'alors peu de rapports avec le saint-siége. Les liens d'amour et de respect qui doivent unir, pour le plus grand bien de l'Église, tous les membres de la hiérarchie ecclésiastique à son chef

suprême et infaillible s'étaient peu à peu relâchés dans cet isolement habituel de la cour de Rome où avaient généralement vécu les prélats allemands. En outre, plusieurs d'entre eux jouissaient d'une grande puissance temporelle, ce qui contribuait à leur faire prendre une idée exagérée de leur position dans l'Église. Ces causes diverses, qui agissaient à leur insu sur leurs décisions, ainsi que l'ardeur et l'impatience qui s'emparent si facilement d'une assemblée, pour peu qu'elle écoute ses passions, rendaient de jour en jour les Pères du concile plus hostiles à Eugène IV. Sous le nom de réformes, ils proposaient des nouveautés qui n'allaient à rien moins qu'à pervertir la discipline ecclésiastique et à détruire l'unité de l'Église. Énéas, très-jeune encore et subjugué par l'autorité d'un si grand nombre de prélats, recommandables d'ailleurs par de hautes vertus, penchait en faveur des Pères de Bâle, et avait même déjà prêté sa plume pour soutenir quelques-unes de leurs prétentions. Quand il vint à Mantoue, il était dans cette agitation d'esprit qui suit une situation où l'on espère d'être dans la vérité et où l'on craint en même temps de n'y être pas. Il sortit à son honneur de cette situation délicate; il reconnut l'autorité d'Eugène IV; et le regret de sa vie fut d'avoir pu contribuer par son exemple et ses écrits à jeter dans les âmes le doute et l'erreur. Ce regret le poursuivait encore dans les jours de sa vieillesse : « Nous sommes homme, dit-il dans une bulle datée du 26 avril

1463, et nous avons erré comme homme. Nous ne nions pas qu'on ne puisse condamner beaucoup de choses que nous avons dites ou écrites. Nous avons péché par séduction, comme Paul, et nous avons persécuté l'Église de Dieu par ignorance. » Il termine ainsi cette bulle remarquable, où l'âme du grand pontife se montre tout entière : « Croyez-moi plutôt maintenant que je suis un vieillard que quand je vous parlais en jeune homme. Faites plus de cas d'un souverain pontife que d'un particulier; récusez Énéas Sylvius et recevez Pie II. »

Malgré les nombreux devoirs à l'accomplissement desquels sa vie fut consacrée, Énéas Sylvius, dont l'activité tenait du prodige, trouva le temps de beaucoup écrire. On a de lui une histoire des Bohémiens depuis leur origine jusqu'en 1458; deux livres de cosmographie; une histoire de l'empereur Frédéric III, dont il fut le vice-chancelier pendant quelques années; un traité de l'éducation des enfants; un poëme sur la passion de Notre-Seigneur, et d'autres ouvrages moins importants. De plus, il a laissé une correspondance volumineuse, imprimée à Milan en 1473.

Victorin fut charmé du savoir d'Énéas, ainsi que de la solidité et de l'agrément de sa conversation. Il s'exprimait sur les choses qui l'intéressaient avec tant de feu et de vivacité, et un choix si heureux d'expressions, qu'il faisait aisément partager à ceux qui l'entendaient les sentiments dont il était lui-même

animé. Le concile l'avait alors chargé de présenter l'apologie de ses actes à quelques princes d'Italie. Il le fit avec un succès dont le souvenir le troubla plus tard.

Victorin, qu'alarmaient justement les tendances de plus en plus prononcées du concile de Bâle, s'était efforcé de prémunir le marquis de Mantoue contre l'esprit de cette assemblée; il lui avait ouvert les yeux sur le danger que renfermaient la plupart des maximes qu'on y professait, et Gonzague s'était déclaré hautement pour Eugène IV contre le concile.

— Ce jeune homme parle bien éloquemment en faveur des Pères de Bâle! disait-il d'Énéas à Victorin; si toutes leurs prétentions étaient condamnables, comment d'aussi excellents esprits se rangeraient-ils à leur parti?

— Toutes leurs prétentions, oui, répondit Victorin, mais non pas toutes leurs décisions; et Eugène IV n'a pas craint d'en recevoir quelques-unes. Ils sont sincèrement attachés à la foi, et les délibérations qu'ils ont prises sans orgueil et sans passion ont été sages et vraiment inspirées par le Saint-Esprit. C'est pourquoi Énéas s'est laissé séduire. L'inexpérience de sa jeunesse ne lui a pas permis de comprendre que les mêmes hommes, par cela même qu'ils sont hommes, peuvent être dans la vérité sur un point et dans l'erreur sur beaucoup d'autres, dès qu'ils ne se laissent plus conduire par l'Esprit de Dieu. Dès lors, la justesse et la profondeur de son esprit ne lui ont

servi de rien pour discerner que les Pères de Bâle sapent la foi par ses fondements quand ils veulent substituer l'esprit d'examen à l'esprit d'autorité.

Les Pères du concile, fascinés par l'orgueil et confondant chaque jour davantage l'erreur avec la vérité, devaient donner au monde, le 5 novembre 1439, le scandale de l'élection d'un antipape, Amédée VIII de Savoie, qui prit le nom de Félix V. On n'osait prévoir cet excès, quoique l'esprit d'indépendance et de révolte qui soufflait sur cette assemblée donnât lieu de tout craindre. Ce schisme naissant, qui désolait les vrais amis de l'Église, excitait encore le zèle de Victorin à donner à ses disciples des règles de conscience assez sûres pour qu'ils n'hésitassent jamais entre la vérité et l'erreur, de quelque couleur que celle-ci pût se revêtir.

— La vérité émane de Dieu, leur disait-il; elle ne saurait engendrer l'esprit de désobéissance et de révolte. Dès qu'au nom de la vérité ou de la justice, qui est une même chose avec elle, on trouble l'ordre autour de soi, on méconnaît l'autorité, on prétend se soustraire à toute subordination, les hommes qui se disent les dépositaires de la vérité ne sont que des apôtres d'erreur et de mensonge. Ils s'attaquent à Dieu même, premier instituteur de l'ordre, de l'autorité, de la subordination auxquels il a soumis le monde visible comme le monde invisible. La vérité ne peut avoir d'autre mission sur la terre que de continuer l'œuvre de Dieu; la vérité édifie

conformément au plan divin, elle consolide le bien; elle ajoute, à chacune de ses manifestations, un bienfait aux bienfaits reçus; elle ne s'impose pas violemment, elle ne porte dans les esprits ni trouble ni désordre; elle s'insinue avec douceur, sans autres armes que sa beauté même; elle agit sans précipitation ni emportement. Elle ne laisse point de ruines sur son passage; si elle a des victimes, elle les prend parmi ceux qui la suivent; et elle fait de ses martyrs une semence féconde qui produit pour les siècles à venir des fruits de paix et de bénédiction.

Les agitations de l'Italie ne diminuaient pas l'affluence des écoliers à la Maison Joyeuse; dans les années où nous sommes parvenus, on en vit plus d'un solliciter un sauf-conduit pour se rendre à Mantoue. Les pauvres et les riches continuaient à recevoir le même accueil dans ce paisible et studieux asile, et s'y voyaient l'objet des mêmes soins et de la même tendresse. Le nombre des premiers devenait considérable, et le bon Victorin s'ingéniait dans sa charité pour trouver les moyens de subvenir à leurs nécessités sans obliger le marquis de Mantoue à des sacrifices d'argent trop onéreux. Il va sans dire qu'il consacrait à cette œuvre presque tous ses émoluments, si l'on en excepte ce qui lui était enlevé par les aumônes qu'il distribuait dans la ville. A ses sacrifices personnels venaient s'ajouter la cotisation régulière de ses écoliers riches et les sommes que de

temps en temps lui remettaient Paula et les jeunes princesses, mais il avait dû reconnaître avec anxiété que toutes ces ressources devenaient insuffisantes. A force de penser devant Dieu aux moyens qui pouvaient s'offrir encore d'accroître le revenu des pauvres écoliers, Dieu lui suggéra l'idée de fonder à Mantoue une association de charité pour leur entretien. C'était une œuvre sans précédent; il exerçait une si grande et si salutaire influence qu'elle réussit malgré sa nouveauté, et que les avares mêmes étaient étonnés de se trouver généreux après qu'il leur avait parlé. Il s'adressait à eux de préférence, car leur état lui paraissait si misérable qu'il n'avait de repos qu'il ne leur eût fait donner, au nom de Jésus-Christ, leur verre d'eau pour les pauvres. Il ne laissait échapper aucune occasion de parler contre l'avarice avec ses disciples; il s'efforçait de leur faire partager l'horreur que lui inspirait cette honteuse passion. L'avare, leur disait-il, et c'est là son moindre crime, détourne les richesses de leur cours naturel à travers la société, où elles doivent répandre le travail et l'aisance, comme les fleuves dans les campagnes fertilisées par leurs ondes bienfaisantes; il est dur, insensible, sans entrailles pour la misère d'autrui, dès qu'il faut, au prix d'une pièce d'or, sécher une larme, calmer une souffrance; il n'a d'autre Dieu et d'autre amour que le trésor, dont il se fait volontairement la victime déshonorée; et si vivre, c'est aimer et faire le bien, il meurt sans avoir vécu pour se réveiller dans les enfers.

Un de ces avares, dont Victorin était parvenu quelquefois, et à sa grande joie, à faire desserrer la bourse, effrayé de le voir revenir plus fréquemment à la charge, s'avisa de penser qu'un défaut naissant obscurcissait les grandes qualités du fondateur de l'école de Mantoue, et qu'il lui devait, comme son ami, un charitable avertissement. Un jour que Victorin lui demandait encore pour les pauvres un peu de cet or, dont il lui savait, disait-il, une si honnête quantité, l'avare accompagna la mince offrande qu'il n'osait refuser d'un profond soupir. Je crains, ô maître, lui dit-il, je crains qu'avec le temps vous ne soyez devenu avare, vous qui autrefois professiez un si profond mépris des richesses et dont chacun par la ville vantait le désintéressement! Aujourd'hui, dois-je le dire, et puis-je bien me l'avouer, vous appelez et recueillez l'or avec avidité!

Victorin trouva l'apostrophe si plaisante, et surtout de la part d'un tel homme, qu'il fut pris d'un accès de gaieté qui déconcerta fort son harangueur. Il est vrai, lui dit-il, qu'aux biens que j'ai amassés depuis que je suis à Mantoue, on voit bien que j'ai toujours recherché soigneusement mes intérêts, n'est-ce pas, ô mon moraliste! Je reconnais néanmoins que je suis à la recherche de l'or, que je l'appelle de tous mes vœux, et principalement le vôtre, ce qui vous trouble tant! Mais si vous n'avez pas promesse de Dieu qu'il vous laissera éternellement dans un coin de cet univers, c'est la plus grande marque d'affection que je

puisse vous donner que de faire pour vous l'usage que vous ne savez pas faire vous-même de vos richesses. Vous vous estimerez bien heureux, croyez-moi, des actions louables que vous aurez pu faire par l'entremise d'autrui quand vous paraîtrez devant le tribunal de celui qui a précipité le mauvais riche dans les enfers; elles vous suivront là où votre or ne vous servira plus de rien, et vous leur devrez peut-être votre salut [1]!

Ces paroles firent réfléchir le riche parcimonieux; il ajouta à son offrande, et promit à Victorin ses aumônes futures, s'il avait égard néanmoins à la dureté des temps et ne l'obligeait pas à des sacrifices qui dépassassent ses moyens. Victorin sourit et prit l'engagement de le ménager dans ses intérêts temporels autant qu'il se pourrait sans compromettre ses intérêts éternels.

[1] *Vita di Vittorino, Carlo de Rosmini.*

CHAPITRE XXVII.

Mort du père d'Agostino. — Juliano époux de Luisa. — Jeanne rejoint Geraldi dans le séjour éternel. — Douleur chrétienne d'Agostino. — Sa piété toujours croissante. — Il abandonne son bien à sa sœur. — Il commence à suppléer Victorin auprès des pauvres écoliers.

Le fils adoptif de Victorin, son disciple de prédilection, le jeune Agostino, comptait à peine dix-huit ans quand il fut cruellement frappé dans ses affections de famille. En moins d'une année, la mort le rendit deux fois orphelin. Ce fut le bon Geraldi que Dieu appela le premier. Il vit approcher la mort avec la sérénité d'un sage et la confiance d'un chrétien. Je vais vous préparer les voies, mon amie, dit-il à sa femme; si Dieu daigne m'admettre en sa sainte présence, comme je le prierai pour vous! Prenez courage! de quelque durée que soit encore votre exil ici-bas, qu'est-ce que cela comparé à l'éternité dans laquelle nous nous réunirons? Je sais que je vais vous manquer beaucoup, vous m'avez tant aimé, et je vous le rendais bien! mais vous surmonterez votre douleur, et parce que vous êtes mère, et parce que vous êtes chrétienne! — Je ferai ce que je pourrai,

mon cher époux, répondit la digne femme, pour vous complaire ainsi qu'à Dieu; mais priez beaucoup, quand vous serez là-haut, pour que je ne tarde pas à reprendre ma place auprès de vous! — Mais nos enfants? — Nous pouvons les quitter sans leur nuire; ils sont élevés. Juliano épousera Luisa, comme vous le désirez, et notre Agostino, qui a déjà retrouvé un père dans le seigneur Victorin, Agostino, une voix intérieure me le dit, plus heureux que nous tous, ne vivra que pour Dieu ici-bas! — Cette voix intérieure puisse-t-elle être vraiment prophétique! dit avec ardeur le père de famille mourant. Je prierai, ma compagne bien-aimée, je prierai, si Dieu me fait grâce, pour que vous veniez bientôt partager mon bonheur.

Ce fut le dernier entretien des deux époux. Geraldi fit approcher ses enfants et leur donna sa bénédiction, après leur avoir recommandé d'honorer leur mère et de ne transiger jamais avec leurs devoirs de chrétien. Victorin était accouru sur la nouvelle de son danger, il lui serra la main avec affection et reconnaissance, et lui dit : Dieu vous rende tout le bien que vous nous avez fait! Comme ses forces diminuaient, il témoigna le désir qu'on le laissât seul avec le prêtre qui devait l'aider à franchir la barrière entr'ouverte de l'éternité. Quand il dut recevoir la sainte communion, il fit rentrer tout le monde dans sa chambre, et se soulevant par respect pour son Dieu : Je viens à vous, Seigneur, murmura-t-il, je viens à vous,

tout indigne que j'en suis; soyez mille fois béni de la grâce que vous me faites! Après avoir pris le pain du voyage, il arrêta un dernier regard sur sa famille agenouillée, comme pour appeler encore sur elle les bénédictions du ciel, et laissant retomber sa tête sur ses coussins, il dit : Me voici, Seigneur; recevez-moi dans vos tabernacles éternels. Avec ces derniers mots, la vie du temps disparut pour lui et l'immortalité bienheureuse commença.

Jeanne, résignée comme une chrétienne, ne laissa échapper aucune plainte. Elle reprit dans son veuvage sa vie accoutumée. Elle avait pour ses enfants les mêmes sourires; elle remerciait Dieu avec la même effusion de les lui avoir donnés si bons et si vertueux; mais elle dépérissait chaque jour, et quelques mois s'étaient à peine écoulés, qu'elle était étendue dans ce même lit qui avait vu mourir son époux. Il a prié, disait-elle; il a prié, et il a été exaucé! O mon Dieu! comment ai-je mérité cette grâce que vous m'appeliez si vite à vous? C'est lui qui me l'obtient, lui qui a vécu si saintement sur la terre! Attendrie par la douleur de ses enfants : Pardonnez-moi, chers enfants, leur disait-elle, l'affliction que je vous cause, ou plutôt ne vous affligez pas de ce qui me rend si heureuse! Aujourd'hui que vous êtes arrivés à l'âge d'homme, il ne nous restait plus de services à vous rendre sur la terre; là-haut, nous intercéderons sans cesse auprès de Dieu pour qu'il vous comble de ses plus précieuses bénédictions. Elle voulut

voir ses fils en particulier, c'était pour les entretenir de Luisa pendant qu'il lui restait encore un peu de force. Je sais, leur dit-elle, que vous serez pour Luisa des frères tendres et dévoués; mais elle n'a que dix-sept ans et ne peut rester sous votre toit si, à défaut de la protection de son père et de sa mère, elle n'a pas celle d'un époux. Il faudrait donc la placer au couvent jusqu'au jour où elle pourrait reparaître ici comme la compagne de Juliano, à qui depuis longtemps son père et moi nous l'avons fiancée dans nos cœurs.

— O ma mère, répondit Juliano, si vous n'avez pas craint, à moi, pauvre orphelin, de me réserver le soin de vous remplacer auprès de votre fille unique, pourquoi renvoyer cette union à des temps éloignés et ne pas ordonner qu'elle s'accomplisse sous vos yeux?

— Parce que j'ai cru reconnaître, Juliano, que vous avez du goût pour l'état militaire, et que votre intention est de passer votre jeunesse dans l'exercice de cette profession, comme votre père et mon cher Geraldi.

— Peut-être, ma mère, en a-t-il été ainsi quand Luisa vivait protégée par la tendresse de son père et de sa mère, mais aujourd'hui, je ne veux rien lui dérober de ma vie, tout lui appartient; je serai son époux aujourd'hui, demain, dès que vous le souhaiterez, comme je le serai dans dix ans, si c'est votre volonté!

— Enfant, merci de cette entière conformité à mes vœux; avant de s'éteindre, mes yeux verront bénir votre union!

Agostino se chargea de prévenir Luisa de ce qu'on avait résolu. Elle s'inclina sous la volonté de sa famille, et s'efforça, dans les soins qu'elle donnait à sa mère, de surmonter l'émotion qui s'était emparée d'elle. Le lendemain, la mère et les enfants participèrent ensemble au banquet céleste, et vers le soir, en présence de Victorin et d'un autre témoin, Juliano et Luisa contractèrent une union que la mort seule pouvait désormais briser. La mère ne cessa point de prier dans cette heure solennelle; elle appelait sur ses enfants les bénédictions de Dieu. Je puis mourir en paix maintenant, dit-elle, mes yeux ont vu tout ce qui pouvait les satisfaire. Je ne vous laisse point de compagne, à vous, Agostino, continua-t-elle, il est vrai; mais il me semble que Dieu a d'autres vues sur vous.

— O ma mère, puissé-je en être digne! répondit Agostino; priez pour moi!

Deux jours après, Jeanne était allée rejoindre son époux. C'était une première et bien dure épreuve qu'Agostino faisait de la vie. Qu'est-il de plus doux, de plus tendre et de plus fort que l'amour qui unit un enfant à ceux dont il tient l'être après Dieu! Quelle autre tendresse, quand l'enfant se sera fait homme, pourra s'emparer aussi complétement de lui, se confondre en quelque sorte avec sa vie et lui paraître une

obligation aussi naturelle et aussi sacrée que l'amour qu'il porte à Dieu? Aucune, car il n'en est point dont Dieu ait fait à l'homme un besoin si absolu, il n'en est point qui soit appelée par une tendresse comparable à celle des parents pour leurs enfants, et qui soit entretenue et fortifiée comme l'amour filial par une suite non interrompue de bienfaits. Une vie nouvelle commence pour l'orphelin, vie sans analogie avec le passé, vie sérieuse et difficile, où il lui faudra désormais compter bien plus sur lui que sur les autres, où il ne pourra plus répandre son cœur à tout moment et à toute occasion sans craindre de fatiguer jamais par ses répétitions ou ses exigences, vie où il lui sera demandé un compte sévère de ses imperfections et de ses faiblesses. Tout est changé pour l'orphelin.

Il ne donne point de forme à ces pensées, car il sent bien plus ce qu'il a perdu qu'il ne le définit, mais elles constituent néanmoins l'essence de sa douleur, et c'est pourquoi cette douleur est si vaste et si profonde. Mais c'est aussi pourquoi l'esprit, loin d'être abattu comme le cœur, ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans les grandes douleurs, montre une énergie que souvent on ne soupçonnait pas. On voit l'enfant se transformer tout à coup en homme, et présenter aux regards étonnés une sagesse toute virile, au lieu de l'imprévoyance et de la légèreté de la veille.

La raison d'Agostino mûrit aussi sous les coups douloureux dont il avait été frappé, et l'amour filial,

désormais sans objet dans son cœur, céda la place à l'amour divin, dont on le vit plus que jamais transporté.

Un livre sublime nous dit : « Qui connaît bien la Passion du Sauveur, s'il n'a éprouvé en lui quelque chose de semblable[1] ? » Et nous ajoutons : « Qui par la douleur arrive à mieux connaître la Passion du Sauveur, et ne se trouve pas heureux de souffrir en union avec lui ? » Agostino remerciait Dieu de l'avoir jugé digne de souffrir. Il comprenait bien mieux qu'il ne l'avait encore fait cette parole de saint Paul : « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations. » La douleur dévastait son cœur, mais la partie supérieure de son âme demeurait collée à celle de l'homme-Dieu, et il s'élevait par l'esprit à la hauteur d'une joie sainte d'avoir à déposer sa part de souffrance au pied de cette croix qui l'avait sauvé avant qu'il fût né. Cette vérité qu'il avait reconnue qu'il n'y a pour le chrétien d'autre malheur que le péché lui apparaissait dans tout son éclat, et lui faisait dire : Si moi, nouveau, pauvre et abject dans la maison de mon Dieu, je me trouve heureux de souffrir, que doivent ressentir dans les maux de cette vie les grands et fidèles serviteurs de Dieu ! Et son amour et sa reconnaissance croissaient d'autant plus que se découvrait aux regards de son âme la bonté tendre et miséricordieuse du Seigneur.

[1] *Imit.*, liv. II, ch. XII, v. 1.

Victorin suivait avec intérêt le progrès des forces que la douleur développait dans cette jeune âme. Il admirait, et se taisait. Il n'avait point de consolations à donner, elles venaient toutes d'en haut, et ces consolations divines faisaient acquérir au jeune athlète une perfection de vertu qui n'est point toujours le fruit de la maturité des années. Les pertes irréparables qu'avait faites Agostino le rendaient encore plus cher à Victorin, et le jeune homme lui témoignait la tendresse et l'abandon d'un fils. L'aimable caractère d'Agostino, sa douceur, sa bonté lui avaient gagné l'affection de ses maîtres et de ses condisciples, et ses peines étaient celles de tous. Il comptait Louis de Gonzague et Frédéric de Montefeltre parmi les plus chauds admirateurs de sa jeune vertu. Des esprits moins distingués n'eussent pu lui refuser leur estime et leur admiration. Il pratiquait la soumission et l'obéissance avec ce contentement intérieur des enfants de Dieu. Quel que fût l'ordre qu'il reçût de ses supérieurs, les raisons qui pussent le dispenser d'obéir, l'occupation qui le retînt dans le moment où on l'appelait ailleurs, il quittait tout d'un visage aimable et avec une contenance pleine de respect. Cette prompte obéissance s'était encore perfectionnée depuis qu'il connaissait la douleur. Comment vous y prenez-vous, lui dit un jour un de ses maîtres, pour qu'on ne remarque jamais sur votre visage le plus léger signe de contrariété quand vous recevez un ordre, et que vous ne donniez jamais au-

cune excuse pour différer de l'accomplir, quand je vois les plus irréprochables de vos compagnons tomber si fréquemment dans cette faute? — Mon moyen est bien simple, répondit-il en rougissant, et je n'y ai aucun mérite. Je pense que je suis disciple de Jésus-Christ, qui s'est rendu obéissant jusquà la mort de la croix, ou bien encore que c'est la voix de ce divin maître qui me commande d'aller, et je vais. Il était animé de la plus ardente charité pour les pauvres, et quoiqu'il n'eût presque rien, il trouvait le moyen, comme ses vertueux parents, de donner beaucoup de ce peu qu'il avait. Il ne se permettait aucun luxe de vêtements, quoiqu'il eût soin d'être toujours sur lui de la plus grande propreté, et ce qu'il se retranchait ainsi passait dans les mains des pauvres. Il se bornait dans ses repas à ce qu'exigeait son besoin le plus strict, et, avec l'agrément de Victorin, ce qu'on enlevait de son assiette sans qu'il y eût touché était donné à un vieillard infirme dont il prenait soin.

L'héritage qu'il avait à recueillir de ses parents n'était pas considérable; cependant il ne laissait point d'avoir quelque importance pour un jeune homme de sa condition. Mais comme sa sœur en avait à ses yeux un tout autre besoin que lui, il n'hésita pas à le lui abandonner, quand il fut question d'arranger les affaires de la succession. Il alla trouver Victorin, sans l'avis duquel il ne croyait point qu'il lui fût permis de rien décider, et lui dit : Grâce à votre généreuse bonté, si je reste dans le monde, je trouverai dans

mon travail des ressources suffisantes. N'est-il pas juste que j'abandonne à ma sœur, engagée dans les liens du mariage, appelée sans doute à être un jour mère de famille, le petit héritage de nos parents? Divisé, ce ne serait presque rien, et remis dans son entier aux mains laborieuses de Juliano, il lui procurera les moyens de faire vivre dans l'aisance sa femme et ses enfants.

— Ne craignez-vous pas, lui dit Victorin, de regretter d'avoir abandonné votre héritage quand la vie active commencera pour vous?

— Regretter, mon père, d'avoir contribué à entourer Luisa d'un peu d'aisance, et d'avoir embrassé volontairement la pauvreté à l'exemple du Seigneur Jésus, vous ne le pensez pas?

— Non, enfant, je ne le pense pas, répliqua Victorin en le serrant tendrement dans ses bras; donne, et amasse-toi dans le ciel des trésors qui ne périront pas!

Il eut de la peine à faire accepter son abandon à Juliano et à Luisa. Les jeunes époux ne pouvaient supporter l'idée qu'il se dépouillât pour les enrichir; mais il trouva de si bonnes et si tendres paroles pour triompher de leurs répugnances, qu'il put enfin, joyeux et remerciant Dieu, signer en leur faveur l'acte de sa renonciation.

Il avait fait des progrès surprenants dans ses études, et particulièrement dans les mathématiques; pour accorder à son zèle et à son application une récom-

pense à laquelle il fût sensible, Victorin le nomma répétiteur de cette science auprès des pauvres écoliers. Longtemps après, il disait qu'il pouvait mettre au nombre des plus beaux de sa vie, le jour où il avait reçu cette marque de la confiance du maître, et que cette pensée qu'il allait désormais être utile à ses frères lui avait fait éprouver une joie si vive, qu'il dut passer plus d'une heure en prières pour se rendre maître de lui-même, et parvenir à dompter la nature.

Attentif et docile aux conseils de Victorin, comme il l'avait été aux leçons qu'il en avait reçues, il prit bientôt la méthode ainsi que la clarté d'exposition de son maître, et acquit de la réputation parmi les écoliers. Il continuera mon œuvre, si Dieu le permet, se disait Victorin heureux des succès de son fils adoptif, ou plutôt si Dieu ne l'appelle pas à une vie plus parfaite!

Le jeune homme demeurait paisible dans sa voie; il attendait que la volonté de Dieu se manifestât sur lui. Accomplir en tout cette sainte volonté était la seule grâce du temps qu'il demandait dans ses longues et ferventes prières. Il méritait bien que Dieu l'exauçât. La vie religieuse avait un grand attrait pour son âme tendre et pieuse, mais il eût redouté de s'y ingénier lui-même en prenant un simple goût pour une véritable vocation. Si, malgré mon indignité, se disait-il, Dieu daigne jeter sur moi un regard de miséricorde assez profond pour me permettre de lui consacrer ma vie, il saura bien dissiper toutes mes incertitudes.

CHAPITRE XXVIII.

Couvent de Franciscains. — Frère Angèle. — Curiosité qu'il inspire aux disciples de Victorin. — Ils font avec leur maître une visite au couvent. — Engagement secret que prend Agostino.

Il s'était établi non loin de Mantoue un couvent de Franciscains, qui suivait dans toute sa rigueur la réforme que venait d'introduire dans cet ordre Bernardin de Sienne, ce saint missionnaire qui avait autrefois, par ses discours et encore plus par l'exemple de sa vie, porté un trouble si profond dans l'esprit de Victorin. On s'entretenait beaucoup à la Maison Joyeuse des austérités pratiquées par ces religieux, ainsi que du zèle ardent avec lequel ils prêchaient le peuple des campagnes et l'assistaient dans ses souffrances. Un bruit qui se répandit dans la contrée vint encore ajouter à l'intérêt qu'ils inspiraient. On disait qu'un étranger de haute distinction, un prince de sang royal peut-être, avait été reçu parmi les frères, et qu'il édifiait toute la communauté par son recueillement et son humilité. Les princes de Mantoue et Frédéric de Montefeltro sollicitèrent Victorin de faire avec eux une visite au couvent; il y consentit volon-

tiers, car il pensa que cette visite offrirait à ces jeunes hommes plus d'un salutaire enseignement. Agostino fut aussi de la partie.

Le religieux qui les reçut à leur arrivée au couvent, et qu'on nommait en religion frère Angèle, était précisément l'étranger que les disciples de Victorin avaient le désir de connaître. Quoique personne ne le leur eût désigné, ils reconnurent que ce devait être lui au grand air qu'il conservait encore sous ses humbles habits, à ses mouvements nobles et aisés, ainsi qu'à ses manières pleines de courtoisie. L'homme du monde ne réussissait pas complétement à prendre la contenance d'un pauvre religieux. La conversation de frère Angèle était facile, l'expression de sa pensée nette et brillante; il devint l'objet d'une vive et sérieuse attention de la part des jeunes gens. Il serait intéressant de savoir, se disaient-ils entre eux, si cet homme, habitué au bruit du monde, et qui a dû jouer un rôle important, a trouvé dans la solitude la paix que, sans doute, il venait y chercher. Victorin fit part au religieux du désir curieux de ses élèves, et lui demanda s'il ne voudrait pas, en décrivant son état actuel, donner à ces jeunes hommes une édifiante leçon.

Hormis de révéler son nom, frère Angèle était prêt à dire tout ce qu'on pouvait souhaiter qu'il dît, dès que Dieu devait en être glorifié, et, s'arrêtant un moment avec ses hôtes devant un christ de grandeur naturelle qui s'élevait à l'extrémité d'un promenoir

couvert où il les avait conduits, il prit la parole en ces termes : « Ce fut au milieu du fracas d'une bataille, dans les horreurs d'une guerre impie qui réduisait le pauvre peuple au dernier degré de la misère, qu'un rayon de la grâce vint éclairer mon cœur. Je pourrais dire avec saint Paul qu'il me tomba comme des écailles des yeux. Ma vie m'apparut sous son véritable jour; je me fis horreur, et, la campagne finie, je déposai les armes pour ne plus les reprendre. Je me renfermai dans une maison religieuse pour y faire une retraite, et attendre ce que Dieu ordonnerait de moi. Il me sembla d'abord que je n'obtiendrais jamais le pardon de tant d'offenses contre la loi de Dieu, et je demeurai perdu, anéanti dans ma douleur. Mais j'entendis bientôt une voix intérieure qui me disait : Ce jour nouveau qui luit en toi ne t'apprend-il pas quelle est la miséricorde de Dieu ? S'il eût voulu te laisser périr, aurait-il soulevé tes ténèbres ? — Ah ! m'écriai-je en étendant mes bras vers le ciel, bonté de mon Dieu, soyez mille fois bénie ! Le passé, ce passé que je voudrais racheter de tout mon sang, ne m'appartient plus; le présent seul est à moi; je ne dis point l'avenir, car il est dans vos mains; que ce présent, dans les instants rapides dont il se compose, ne cesse de vous donner la preuve de la sincérité de mon repentir.

» Qui ne croirait que je n'aie dû marcher avec intrépidité dans cette voie nouvelle que la grâce et la miséricorde de mon Dieu avaient si miraculeusement

ouverte devant moi ! Comme saint Paul, et bien autrement fondé que lui à le dire, j'ai pu crier vers Dieu, avec une amère douleur : Je ne fais pas le bien que je veux faire, et je fais le mal que je hais. Cette nature, si longtemps courbée sous l'esclavage du péché, se penchait fréquemment vers ses anciennes chaînes ; ce n'était que tempéraments entre le vice et la vertu. J'ai connu bien des jours d'angoisse et de douleur ; Dieu les a permis peut-être comme une expiation. Tant que je n'ai pas eu déraciné en moi toutes mes attaches au monde, pour n'y plus tenir que par la charité, je n'ai eu que de rares moments de repos. Mais Dieu veillait sur moi : un jour arriva, par sa grâce, où je ne retrouvai plus dans mon âme que son amour et le repentir de mes fautes, et de ce jour je recouvrai la paix que je croyais devoir m'être à jamais étrangère. O bonté de mon Dieu ! qui m'a été chercher dans cette fange où j'étais enseveli, qui, sans se lasser, m'a soutenu dans cette marche si incertaine et si lente de ma conversion, et qui ne m'a pas jugé indigne de vivre à l'ombre du sanctuaire ; ô bonté de mon Dieu, soyez bénie ! Je vous dois une paix que, dans les jours les plus brillants de ma vie, je n'ai jamais soupçonné qu'il fût donné à l'homme de connaître ! » Et les joues inondées de larmes, que faisaient couler la reconnaissance et l'amour, il se prosterna aux pieds du christ. Chacun suivit son exemple. Il resta quelques instants en prière, et, se relevant, il dit avec un accent plein de mélancolie :

« L'homme s'agite, se tourmente, et se perd pour trouver le bonheur ; il le demande à la science, aux richesses, à la gloire, à l'ambition, et rien ne peut combler le vide de son cœur. Un jour vient, où, fatigué et découragé, il s'écrie : N'est-ce que cela ? Il a oublié que Dieu seul est à la mesure de son âme, et qu'il demande vainement aux choses qui passent de remplir une âme destinée à partager les splendeurs immuables et éternelles de l'être infini qui l'a créée. Il n'est rien que par son âme, dont la patrie n'est pas ici, et il sacrifie tout au désir insensé de marquer sa place dans ce lieu de passage et d'expiation. Mais qu'est l'homme terrestre pour se livrer à tant d'agitations, pour courir vers tant de buts divers? continua le religieux en s'animant davantage; aujourd'hui plein de vie, d'orgueil et d'espérance, demain muet, insensible, délaissé de tous ceux qui le recherchaient hier, et couché dans la poussière du tombeau ! O homme ! qu'est devenue cette ardente ambition, cette soif de dominer, d'acquérir de l'or ou des provinces ? Qu'as-tu fait de ces intérêts si brûlants pour lesquels tu aurais volontiers bouleversé l'univers? Tes adversaires triomphent, ô homme ! réveille-toi de ton sommeil ! va, cours leur disputer la victoire ! Tu ne réponds pas? et toi, si fier, si dédaigneux naguère, si avide d'égards et de respect, si prompt à te blesser d'une parole ou d'un geste, je te touche du pied comme une chose immonde, et tu demeures insensible ! Tu n'as pas un mouvement

pour indiquer que tu souffres de cet affront ! — Ah ! pourquoi ces agitations d'hier, ces violences, ces injustices ? Elles n'étaient point nécessaires pour t'obtenir le peu de terre où tu dors obstinément aujourd'hui ! »

Cette véhémente apostrophe, qui confondait la vanité humaine, remua profondément les jeunes disciples de Victorin. — Maître, dit à voix basse Louis de Gonzague, la paix de l'âme et la vraie voie de l'homme se trouveraient-elles seulement ici ? Je suis dans ce moment disposé à le croire.

— Jeune homme, dit le religieux, qui l'avait entendu, l'une et l'autre se trouvent où nous accomplissons la volonté de Dieu.

— Et c'est ici que cette divine volonté s'accomplira sur moi, se dit Agostino, ici et non ailleurs ! Les incertitudes qui le tourmentaient depuis si longtemps avaient disparu comme par enchantement, et, l'âme inondée d'une joie divine, les regards attachés sur le christ aux pieds duquel ils étaient tombés tous, à l'imitation de frère Angèle, il prit sans hésiter l'engagement secret de se consacrer à Dieu.

Ils parcoururent toute la maison, qui retraçait exactement la pauvreté évangélique que saint François d'Assise avait établie dans son ordre. Un lit composé d'un peu de paille étendue sur des planches, une nourriture rare et grossière, obtenue par l'aumône, des vêtements pauvres, une vie de travail, de prière et de pénitence, voilà ce que trouvait le frère

consacré à Dieu dans cette sainte maison, qui semblait habitée plutôt par des anges que par des hommes; mais en même temps s'y rencontrait pour lui le bien le plus précieux, cette paix ineffable que Dieu promet à ceux qui quittent tout pour le suivre. Il suffisait, pour s'en convaincre, de surprendre la pieuse communauté dans les exercices de sa vie quotidienne, comme avaient fait Victorin et ses disciples. Ces jeunes hommes, loin d'être effrayés de tant d'austérités, se disaient en prenant congé des religieux : Heureux celui qui aime assez pour s'enfermer dans cet asile, il y goûte quelque chose des joies du ciel !

Amour sacré de mon Dieu ! s'écriait Agostino dans les jours qui suivirent cette visite au couvent, remplissez-moi tout entier ! ne laissez rien en moi où vous ne soyez pas ! Que je puisse dire avec saint Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Et quand le sentiment de sa fragilité venait comprimer ses élans et attrister son âme : Je vous aime, ô mon Dieu ! disait-il, je vous aime, et je voudrais pour votre amour marcher d'un pas ferme dans la voie qui mène à vous; mais une volonté paresseuse et l'empire de mauvaises habitudes réduisent à néant l'effet de mes meilleures résolutions : votre grâce ! mon Dieu, votre grâce !

Cette grâce, dont son humilité lui dérobait le progrès dans son âme, le prévenait chaque jour davantage, et le détachait visiblement de tous les intérêts du monde.

Frère Angèle avait fourni la matière de plus d'un entretien à la Maison Joyeuse ; on ressentait pour lui autant d'admiration que de respect. Mais nul de ceux qui l'avaient vu ne comprenait aussi parfaitement qu'Agostino et Gian Lucido, malgré son jeune âge, quel échange heureux il avait fait, et combien devait lui paraître misérable dans sa solitude tout ce qu'il avait pu quitter pour trouver Dieu. A mesure même que le temps effaçait l'impression qu'il avait produite sur les fils aînés de Gonzague et Frédéric de Montefeltro, ces jeunes hommes, moins favorisés de la grâce qu'Agostino et Gian Lucido, recommençaient à douter qu'un homme encore dans la vigueur de l'âge, et qui avait dû occuper dans le monde une position élevée, ne ressentît pas quelques regrets dans la solitude et l'obscurité auxquelles il s'était condamné. Louis et Frédéric, tous deux jeunes, pleins de feu, confiants en eux-mêmes, et nourrissant les plus brillantes espérances, en vinrent à affirmer qu'un tel sacrifice ne pouvait être sans retours pénibles, et à leur admiration pour frère Angèle succédèrent graduellement des sentiments de compassion, qui se firent jour dans un de leurs entretiens avec Victorin.

Ah! que vous connaissez mal, leur dit Victorin, les effets de l'amour de Dieu sur un cœur qui en est possédé tout entier! Il jouit des ineffables délices réservées aux élus, et vous voulez qu'il regrette nos joies toujours vaines et fugitives quand elles ne sont pas coupables! Ravi par la beauté souveraine, les

bruits de la terre n'arrivent plus à lui que lorsqu'ils lui apportent le cri de la souffrance; car la plainte de l'infirme ou du pauvre ne distrait point de la contemplation de Dieu.

Nous ne sommes rien que par l'amour; dans l'amour est placé notre bonheur comme notre puissance, mais nous nous trompons d'objet : de là nos fautes, et trop souvent nos crimes. Que saurait-il manquer à celui qui a trouvé son véritable point d'appui, et qui repose désormais dans l'amour éternel? nous envierait-il ces joies fugitives auxquelles votre inexpérience de la vie peut seule vous faire mettre un si haut prix, joies toujours mêlées et si vite expiées par les tribulations qui sont le fonds de notre vie? nos fièvres d'ambition, de richesses, de gloire, tous ces faux amours que cherche l'homme dévié de sa voie pour remplir son âme? S'il a toujours vécu dans l'innocence, il ne comprendrait même pas qu'une créature que Dieu a assez aimée pour lui permettre de vivre en communion avec lui pût rechercher autre chose que Dieu, et placer ailleurs, ne fût-ce qu'un moment, ses désirs et ses affections; s'il a connu par expérience ces erreurs lamentables, avec quel étonnement et quelle profonde pitié n'entendrait-il pas exprimer la crainte qu'il ne regrettât sa servitude et son avilissement passé! O mes fils! dans l'ardeur de votre jeunesse et la vivacité des espérances qu'elle pourra vous donner, ne vous rappelez pas le sacrifice du frère Angèle pour le plaindre de

l'avoir consommé, mais pour vous protéger contre vos illusions. Dites-vous quelquefois : Cet homme que nous vîmes sous l'humble bure du franciscain avait aussi bu à cette coupe, où nous nous enivrons aujourd'hui; il était attaché à tout ce qui nous attache à notre tour; et cependant son cœur bientôt désenchanté a demandé d'autres espérances et d'autres joies, et ne s'est trouvé pleinement satisfait qu'en rejetant loin de lui tout ce qu'il avait aimé, les ri-richesses, les honneurs, la renommée; qu'en recherchant tout ce qu'il avait fui, la pénitence et l'obscurité.

Les jeunes gens demeurèrent pensifs, et pressèrent en silence les mains de leur bon et digne maître. Les leçons si profondément chrétiennes qu'ils en avaient reçues portaient leurs fruits. Ils pouvaient bien, l'un, Frédéric, emporté par le charme décevant de voir et d'entendre, et de paraître en acteur sur ce théâtre du monde, que sa brillante imagination lui dépeignait si charmant, et l'autre, Louis de Gonzague, par la fougue de son caractère que l'influence de Victorin avait plutôt réprimée que contenue, ils pouvaient bien donner à leurs pensées une direction où Dieu ne se trouvait guère, mais ils n'auraient pu n'être point rendus à eux-mêmes dès qu'on leur faisait entendre le langage de la vérité chrétienne dont leur esprit avait été nourri.

CHAPITRE XXIX.

Situation de Renaud des Albizzi à Florence. — Ses efforts inutiles pour conjurer une révolution en faveur de Cosme de Médicis. — Il veut prendre les armes. — Ses amis refusent de le soutenir. — Il est condamné à l'exil avec les principaux chefs de son parti. — Retour de Cosme. — Filelfo quitte Florence. — La sécurité reparaît avec Cosme. — Il est maître du gouvernement. — Protection qu'il accorde aux sciences et aux lettres.

Renaud des Albizzi n'avait jamais été plus faible en réalité que depuis qu'on le disait maître absolu de Florence. Une résistance qu'il ne pouvait frapper nulle part, et qu'il sentait partout, rendait impuissantes toutes ses conceptions pour affermir son gouvernement. Il lui fallait avancer vers l'abîme qu'il entrevoyait, malgré tous ses efforts pour en détourner sa marche. Il arrive souvent que la punition des vices qui nous déshonorent se trouve dans les choses mêmes dont nous avons recherché l'accomplissement avec le plus d'ardeur; et cela sans préjudice de la rémunération réservée à nos œuvres quand nous avons quitté cette vie, à moins que, l'esprit désabusé et ouvert au repentir, nous n'ayons accepté avec soumission cette expiation temporelle de nos fautes. Comment Dieu n'aurait-il pas établi partout l'ordre

admirable qui régit le monde physique? Si certaines lois de pondération, d'équilibre violées, les êtres qui composent le monde purement matériel dépérissent et s'éteignent, l'homme pourrait-il mépriser impunément ces mêmes lois, pour ne suivre que la passion qui le domine? L'affirmer, ce serait méconnaître Dieu dans son intelligence et sa justice souveraines. Si la passion dont l'homme s'est laissé envahir a été brutale, c'est-à-dire si elle a eu pour unique fin la satisfaction des appétits sensibles, il ruine sa santé et son intelligence; si elle l'a porté à vouloir pour lui seul des avantages auxquels plusieurs avaient le droit de prétendre, comme il arrive à l'ambitieux, à l'injuste, à l'orgueilleux, à l'avare, il trouve son tourment, sa honte et son abaissement dans la jouissance des biens sur lesquels il avait fondé toutes ses espérances de bonheur, de gloire ou de puissance.

Les tortures morales de Renaud duraient depuis une année, quand l'orage qu'il n'avait pu conjurer éclata sur sa tête. En dépit de ses intrigues pour que les noms des partisans de Cosme fussent exclus de la bourse où l'on tirait au sort tous les deux mois le gonfalonier de la république et la seigneurie, le tirage pour les mois de septembre et d'octobre les amena en majorité. Renaud, jugeant sa cause perdue, voulut, avant de céder, tenter un dernier effort; il excita ceux de son parti à prendre les armes dans les trois jours qui séparaient les nominations de l'entrée en charge des nouveaux élus. Il ne trouva par-

tout qu'incertitude et froideur. Le premier soin du nouveau gonfalonier fut de le citer à comparaître au palais; mais Renaud, jouant un rôle moins heureux que Cosme un an auparavant, répondit à la sommation qui lui était faite par un nouvel appel aux armes. Quelques bravi et un petit nombre d'hommes de la lie du peuple se rangèrent seuls autour de lui. Filelfo s'agita vainement pour déterminer à agir le parti découragé de Renaud; il déploya sans succès sa faconde accoutumée. Que pouvait l'éloquence d'un homme qui n'inspirait qu'une médiocre estime, quand un Pogge, un Leonardo Bruni, un Giannozzo Manetti, au nom de la patrie, suppliaient leurs concitoyens de ne point commencer une guerre fratricide pour servir les intérêts d'un ambitieux!

Palla Strozzi, le plus cher confident de Renaud, l'appui de sa politique, effrayé de l'irritation des esprits, lui manqua comme les autres et se refusa nettement à provoquer une guerre civile. Eugène IV, qui résidait à Florence, fit parvenir à Renaud des observations sur le jeu dangereux où il voulait s'engager, et lui offrit sa médiation. Abandonné de ceux mêmes sur lesquels il avait le plus compté, n'ayant aucune chance de soutenir la guerre avec quelque avantage, Renaud accepta les bons offices du pape, et fit retirer de la place le peu d'hommes armés qu'il avait rassemblés.

La seigneurie fit revenir à Florence, par petits détachements, les troupes qui se trouvaient cantonnées

sur les divers points du territoire de la république. Quand elle se vit protégée de forces suffisantes, elle convoqua le peuple et lui fit créer une nouvelle balie. Le premier soin de cette balie fut de lever le décret de bannissement porté contre Médicis, et de frapper d'un décret semblable Renaud des Albizzi et ses adhérents.

Renaud partit pour l'exil avec Ridolfe Peruzzi, Nicolas Barbadori et Palla Strozzi, les principaux chefs du parti qui gouvernait la république depuis plus de quarante ans, parti devenu odieux à un peuple avide d'égalité par la hauteur de ses plus illustres représentants, et l'inflexibilité dont ils avaient repoussé toutes les ouvertures qui leur avaient été faites à l'effet de diminuer un peu leur étroite oligarchie. On pouvait compter tous les nouveaux exilés parmi les hommes qui faisaient le plus d'honneur à Florence, Palla Strozzi entre autres, aussi connu dans l'histoire littéraire que dans l'histoire politique de son pays. Ni les uns ni les autres ne revirent Florence, où les Médicis se maintinrent sans interruption, et avec une puissance toujours croissante, jusqu'en 1494, que Pierre, arrière-petit-fils de Cosme et fils de Laurent le Magnifique, fut chassé de la ville deux ans après la mort de son père [1].

Palla Strozzi se consola de son exil par la culture

[1] Comme ducs ou grands-ducs les Médicis gouvernèrent encore Florence l'espace de deux cents ans, et présentèrent plus d'un digne descendant de Cosme l'ancien, surnommé le père de la patrie.

des lettres. Retiré à Padoue, sa maison fut ouverte à tous les savants; et jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, où il mourut, en 1462, il consacra tous ses loisirs à l'étude des classiques grecs et latins. Il avait pris chez lui le Grec Jean Argyropilos pour lui expliquer les ouvrages d'Aristote sur la philosophie naturelle. Ce fanatisme, que commençaient à exercer sur l'intelligence les écrivains de l'antiquité, servait merveilleusement les intérêts de ces Grecs besoigneux, désormais sûrs de trouver en Occident, et surtout en Italie, la fortune, les honneurs et la gloire, toutes choses que leur pays avili était chaque jour moins en état de leur distribuer.

Cosme de Médicis, à son départ de Venise, fut comblé par la république des plus grandes marques d'estime et d'affection. On eût dit qu'elle félicitait un prince souverain et ami d'un retour de la fortune. Il quitta la ville avec une escorte d'honneur, et les citoyens de Venise se pressaient en foule sur son passage pour le voir une dernière fois. Beaucoup fondaient en larmes, et les pleurs que son départ faisait couler n'étaient pas ce qui le touchait le moins. Il n'était qu'à quelques lieues de Venise quand il fut joint par des députations de tous les corps de métiers de Florence, qui, remplaçant les Vénitiens de son escorte, continuèrent à faire de sa marche un véritable triomphe.

Filelfo n'avait pas jugé à propos d'attendre Médicis à Florence. Il était parti, étonné, étourdi des événe-

ments, haïssant Cosme en raison même des offenses qu'il lui avait faites, et le supposant son ennemi irréconciliable.

S'il n'eût été protégé contre les vices de son caractère par l'amour qu'on professait pour les études auxquelles il se livrait, il eût été chassé de tous lieux comme une peste; mais comment un homme qui expliquait et commentait avec tant d'habileté et d'éloquence Platon et Aristote, Cicéron et Tite-Live, ne se serait-il point tout fait pardonner? On a poussé bien plus loin encore de nos jours cette indulgence pour le caractère ou les mœurs en faveur du talent : le talent n'y a rien gagné, et la morale publique y a étrangement perdu.

En quittant Florence, Filelfo se rendit à Sienne, où l'on s'empressa de l'engager pour deux ans comme professeur de belles-lettres. Il continua sa guerre contre Médicis, et avec une telle violence, que dix mois après son départ de Florence cette ville le déclara rebelle et le bannit par un décret public.

Avec Cosme reparurent à Florence la sécurité et le bonheur qui s'en étaient bannis avec lui. On ne sévit contre les partisans du gouvernement déchu que là où il y aurait eu faiblesse et danger à ne le point faire; et si quelques condamnations parurent sévères, elles furent cependant bien moins commandées par la passion qu'exigées par l'intérêt de la république, dont on ne pouvait assurer la tranquillité qu'en retenant dans une crainte salutaire des hommes deve-

nus factieux par leur opposition au nouveau gouvernement de leur patrie. Dans tous les temps, et l'orgueil humain nous en donne une explication suffisante, les hommes de parti se sont refusés à comprendre ce qui semble un axiome élémentaire du droit des nations, qu'un gouvernement ne saurait être légitime qu'autant qu'il correspond aux tendances, aux besoins, aux affections du plus grand nombre, et que toute minorité qui gouverne est usurpatrice et factieuse.

Cosme continua cette vie grande et libérale que l'exil n'avait pas interrompue, mais qui brillait à Florence de tout son éclat. Il ouvrit plus que jamais sa maison à tout ce que l'Italie comptait d'hommes distingués dans les arts, les sciences et les lettres; et les grâces de son esprit, l'agrément de son caractère doublant le prix des bienfaits qu'il répandait sur eux, ils ne savaient plus le quitter une fois attirés auprès de lui, et lui formaient une cour qu'eût enviée plus d'un souverain.

CHAPITRE XXX.

Désir des princes de Mantoue de connaître Florence. — Victorin consent à ce voyage. — Il met ordre aux affaires du gymnase avant de quitter Mantoue. — Ordonnance du marquis concernant les livres de la bibliothèque. — Victorin et ses disciples se mettent en route. — Heureux succès du voyage. — Beauté du peuple de Florence. — Mouvement de la ville. — Il Duomo. — Victorin et ses disciples descendent chez les Camaldules. — Cosme de Médicis les contraint à accepter son hospitalité. — Regret d'Agostino. — Ses visites aux Camaldules. — L'art chrétien.

Les fils aînés du marquis de Mantoue et Frédéric de Montefeltro avaient un vif désir de connaître Florence et de faire ce voyage avec leur digne maître, avant leur sortie du gymnase. Florence était, par excellence, la ville littéraire et artistique de l'Italie; et à l'intérêt qu'elle inspirait à ce titre se joignait alors celui qu'elle tirait du séjour d'Eugène IV dans ses murs et du retour si fêté de Médicis. Le bon Victorin, qui s'estimait toujours trop heureux quand il pouvait procurer à ses chers fils une honnête distraction, disposa toutes choses pour qu'un voyage à Florence pût avoir lieu pendant les vacances d'automne. Il obtint l'agrément du marquis de Mantoue, et de plus, pour les jeunes princes, la permission qui

les combla de joie de voyager sans suite comme de simples écoliers. Dans l'intervalle qui le séparait encore de l'époque fixée pour le départ, il mit ordre aux affaires de la Maison Joyeuse pour que rien ne souffrît de son absence, la première qu'il se permît depuis neuf ans qu'il était établi à Mantoue. Quelques désordres s'étaient glissés dans la bibliothèque formée par ses soins, et déjà citée avec honneur en Italie; il se mit en devoir d'y remédier. Il avait rendu un inappréciable service aux amateurs des lettres en leur ouvrant cette bibliothèque, et il y avait encore ajouté en leur permettant d'emporter chez eux les livres qu'ils avaient besoin d'étudier ou de consulter plus longuement. Cependant tous ne s'étaient pas montrés également dignes de cette faveur par leur exactitude à rapporter les livres qui leur étaient prêtés. Victorin ne pouvait supporter l'idée de s'éloigner de la Maison Joyeuse sans avoir rétabli l'ordre dans sa chère bibliothèque; et ses avertissements produisant peu d'effet, il eut recours à l'autorité du marquis de Mantoue. En octobre 1434 il parut une ordonnance qui condamnait les détenteurs des livres de la Maison Joyeuse à une amende de vingt-cinq ducats d'or, s'ils ne les rapportaient dans le délai qui leur était fixé. Tous les livres rentrèrent. Ah! se dit Victorin, l'avarice a parlé plus haut que la reconnaissance et le devoir, faut-il donc agir sur leurs mauvaises passions pour se faire obéir des hommes!

Avant son départ pour Florence, il se sépara d'un

élève auquel il portait un tendre intérêt, Sassuolo da Prato, dont les études étaient terminées. Sassuolo acquit une certaine renommée en Italie; et sans la charité de Victorin, il fût probablement resté dans l'obscurité : car son extrême pauvreté ne lui eût point permis de cultiver ses dispositions pour l'étude. Quand le disciple vint prendre congé du maître, Victorin, comme souvenir de son affection, lui fit un des présents les plus précieux qu'il pût faire, il lui donna un livre qui se conserve encore en Italie, et sur la première page duquel on lit ces mots tracés de sa main : *Victorin à Sassuolo da Prato, son disciple et son fils, quand il dut se séparer de lui.*

Afin que le voyage projeté, dont les jeunes gens se promettaient un si grand plaisir, pût s'accomplir sans obstacles, Victorin eut soin de se munir de sauf-conduits, non-seulement du duc de Milan, qui avait repris les hostilités avec la république florentine, mais des condottieri à son service. Il se mit en route avec les princes de Gonzague, Frédéric de Montefeltro, Otton San Severino, l'ami et le protégé de Louis, et son cher Agostino, qu'il voulait par cette intéressante récréation reposer un peu du travail.

Les jeunes gens voyagèrent à cheval, et Victorin, tantôt à cheval et tantôt en litière, selon ce que lui permettait de faire sa santé alors très-fatiguée. S'il eût consulté son inclination et ses forces, il eût remis ce voyage à un autre temps; mais songeait-il jamais à soumettre à ses propres convenances le plaisir ou

l'avantage des autres! Il aurait fallu qu'il fût incapable de se mouvoir pour que la pensée lui vînt que l'état de sa santé ne lui permettait point d'entreprendre un voyage que recommandaient à ses yeux et l'agrément que ses élèves en attendaient et les enseignements qu'ils en pourraient retirer.

Cette nouvelle marque de son dévouement n'avait pas échappé à ceux qui en avaient été l'objet, et ils rivalisaient tous de soins auprès de lui. Soit que ces attentions toutes filiales agissent en effet sur sa santé ou que la cessation momentanée des travaux de l'esprit redonnât de la force au corps, après quelques jours de marche il se sentit incomparablement mieux: ce qui combla de joie sa petite troupe. Bien qu'on fût dans les premiers jours de novembre, on jouissait d'une température délicieuse, la nature se montrait parée de ses plus gracieux atours, tout habillée de verdure et de fleurs. Les jeunes voyageurs ne reconnurent l'hiver que lorsqu'ils se furent engagés dans cette partie des Apennins qui sépare le Modénois de la Toscane. Le froid vif et piquant qui régnait dans ces montagnes réveilla leurs inquiétudes pour Victorin, ce qui les empêcha de jouir pleinement des beautés sauvages qu'elles leur présentaient. Après deux jours d'une marche pénible, pendant laquelle ils n'avaient trouvé pour la nuit d'autre abri que de pauvres cabanes, ils débouchèrent dans la première vallée de la Toscane. Le reste du voyage, jusqu'à Florence, ne fut plus qu'une charmante promenade

à travers une contrée qui passe à juste titre pour une des plus belles et des plus fertiles de l'Italie. N'eût été la satisfaction qu'ils en éprouvaient pour leur cher et vénéré maître, ces jeunes hommes se seraient plaints de la facilité avec laquelle s'était fait leur voyage. Ils n'avaient à tenir compte de la plus mince aventure. C'était au plus s'ils avaient été arrêtés deux fois par de faibles bandes de condottieri, et, sur la présentation de leurs sauf-conduits, ils s'étaient vus relâchés aussitôt. On avait même poussé la politesse jusqu'à leur proposer une escorte s'ils la jugeaient nécessaire.

Florence, cette charmante ville qu'arrose l'Arno, si poétiquement assise aux pieds des montagnes qui bordent la vallée où elle déploie la magnificence de ses palais et de ses villas, se découvrit aux regards des jeunes voyageurs. Ils la saluèrent de leurs acclamations. Ils étaient prévenus en sa faveur, mais elle avait assez de réelles beautés pour satisfaire des esprits moins bienveillants, et il n'était pas à craindre que leur admiration fît tort à leur jugement. Ils entrèrent dans la ville par la Porta San Gallo, et les regards des oisifs qui s'y pressaient s'arrêtèrent aussitôt sur eux. C'était le lieu choisi de préférence pour la promenade. Les nobles s'y rendaient à cheval ou en litière, les artisans modestement à pied, mais les uns et les autres aussi parés que le permettaient leur condition et leur fortune respectives. Le peuple de Florence offrait dans ses traits expressifs ce type ro-

main que les disciples de Victorin avaient déjà remarqué chez les paysans de la Toscane. Les femmes étaient grandes, élancées ; elles avaient un maintien noble et gracieux, et quand le voile qui dérobait leur visage s'écartait un peu, elles montraient généralement aux regards de l'étranger les traits les plus réguliers et un teint d'une éclatante fraîcheur, avantage rare en Italie.

La population de Florence était alors beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui ; on ne comptait pas moins de deux cent mille habitants, et tout ce peuple, appliqué avec intelligence et activité au commerce ou à l'industrie, donnait à la ville l'aspect le plus animé. Les jeunes voyageurs s'étonnaient de ce mouvement, autant qu'ils s'y intéressaient. Ils n'eussent pas été fondés à dire ce que dit plus tard de Florence le duc Albert de Saxe, quand la population n'était plus en rapport avec l'étendue de la ville, qu'il ne fallait faire voir Florence aux étrangers que les dimanches et les jours de fête.

La cathédrale de Florence, *il Duomo*, appelée plus communément dans ce temps *Santa-Maria del Fiore*, avec sa coupole aérienne due au génie de Brunelleschi, se présenta bientôt sur le chemin qu'ils parcouraient pour se rendre au couvent des Camaldules où ils se proposaient de loger. Ce fut la première église de Florence qui reçut leurs prières ; il se promirent d'y revenir souvent et de visiter ce beau monument dans tous ses détails.

Ambroise n'était pas à Florence; en son absence, on reçut au couvent Victorin et ses disciples du mieux que l'on put. Ce pieux asile leur plaisait singulièrement, mais Cosme de Médicis ne leur permit pas de s'y fixer. Il ne fut pas plutôt informé que les princes de Gonzague étaient dans la ville, qu'il les fit prier d'accepter l'hospitalité dans un de ses palais. Les jeunes princes ayant répondu qu'ils n'étaient à Florence que les écoliers de la Maison Joyeuse, et ne pouvaient se séparer de leurs condisciples, Cosme vint lui-même et leur dit avec cette grâce et cette courtoisie qui le distinguaient si éminemment que c'étaient aux écoliers du gymnase de Mantoue et à leur illustre maître qu'il ouvrait son palais, et qu'il trouvait dans cet honorable titre des motifs suffisants pour les recevoir tous en princes. Il fallut se rendre et quitter le couvent, au grand désappointement d'Agostino. Toutes les beautés du palais de Médicis ne remplaçaient pas pour lui les murs nus et sévères du cloître; et tout le temps dont il put disposer pendant son séjour à Florence, il ne manqua pas de le venir passer auprès des bons camaldules.

Il affectionnait singulièrement la chapelle du couvent ornée de belles fresques de Giotto, et où une Vierge, véritable expression de l'art chrétien, ravissait son âme. Il fût resté des heures dans la contemplation de cette figure céleste, due au pinceau du frère Angelico que l'Église invoque aujourd'hui parmi les bienheureux. Giotto, Masaccio, Ghiberti,

frère Angelico, la gloire de Florence dans ces temps si loin de nous, où aviez-vous pris ce crayon chaste et sévère qui vous distinguait tous? Qui vous avait révélé le secret de cette admirable concordance de l'expression avec le sentiment que le sujet que vous représentiez avait mission d'exciter dans les âmes? Comment parveniez-vous, avec cette négligence de la forme, dont on a depuis tant exalté l'importance, à faire tomber dans une extase religieuse la foule attentive à considérer vos œuvres? Et vous-même, Brunelleschi, le savant architecte de ce temps fécond, qui vous avait donné l'idée de cette coupole, dont la vue, à Sainte-Marie des Fleurs, imprime dans l'âme un respect si profond pour la grandeur et la majesté divines? A quelle source, en un mot, grands hommes de ces temps antérieurs à la renaissance, puisiez-vous vos nobles et puissantes inspirations? A la source où Dante, cette gloire impérissable de l'Italie, avait puisé lui-même : dans l'Évangile du Seigneur Jésus, dans l'histoire de sa glorieuse épouse, l'Église! L'Évangile, les Actes des apôtres, ceux des martyrs et des saints, tous ces livres sublimes dont se nourrissaient leur enfance et leur première jeunesse rendaient si intime l'union de leur génie avec la vérité chrétienne, que les passions mêmes étaient inhabiles à la rompre, et que le jour venu où leur vocation devait se manifester au monde, ils représentaient, sans effort comme sans préméditation, sur la pierre, la toile ou le bronze, ce beau idéal dont le

modèle est en Dieu. Après l'envahissement du paganisme, l'art tomba des hauteurs où l'avait porté le spiritualisme chrétien, parce que les hommes qui le cultivaient ne s'inspirèrent plus aux mêmes sources. L'homme est ainsi fait, et c'est ce qui le rend perfectible, qu'on retrouve toujours dans ses discours ou dans ses œuvres la trace des impressions qu'il a reçues, quels que soient l'originalité apparente de ses conceptions et le soin de son orgueil à se défendre de toute imitation. L'artiste, appliqué à l'étude de l'antiquité, déserta peu à peu la foi dans ses courses à travers le monde païen, l'intelligence chrétienne qu'il avait des choses s'obscurcit; et quand il crut représenter, sous son ciseau ou son pinceau, des vierges et des saints, il ne ressuscita que les impures divinités du paganisme. L'homme terrestre put admirer la beauté de la forme dans ces œuvres nouvelles, et il ne s'y épargna pas; mais l'homme racheté du sang d'un Dieu, l'homme dont la patrie est au ciel, qu'y trouva-t-il? Rien! Et comme partout ces mêmes images lui étaient offertes, dans sa maison comme dans ses musées et ses temples, il finit par chercher moins le ciel et plus les réalités auxquelles correspondait cette nouvelle voie où s'étaient engagés les arts. Il se trouva quasi-païen, par les goûts et les entraînements, au siècle de Luther, et tout prêt à accueillir avec faveur les nouveautés religieuses qui lui furent offertes. On le vit accepter le dogme de l'inutilité des bonnes œuvres pour le salut. Après avoir

consenti à cette première dégradation de son âme, la pente fut plus rapide : au bas se trouvait la négation de Dieu, il vint s'y heurter; et, loin de reculer d'épouvante, il répéta la parole de l'homme antique : « Dieu, c'est moi; » et il divinisa la chair et le sang. Le Dieu qu'il niait si audacieusement eut encore pitié de lui; il fut passé au crible des angoisses et des douleurs pour le contraindre à confesser son crime et à crier *vers Celui dont vient le salut*. Les siècles futurs croiront-ils qu'au sein de l'unité catholique un peuple tout entier s'est trouvé qui s'est insurgé contre Dieu et a voulu vivre sans lui! Puisse Dieu permettre que les longues et cruelles épreuves qui ont été la suite d'une pareille révolte soient salutaires à ce peuple, et que, désormais revenu de ses erreurs, il assure la sécurité de l'avenir, généreusement et persévéramment, par l'éducation chrétienne de ses enfants!

CHAPITRE XXXI.

Honorable réception qu'Eugène IV fait à Victorin. — Impression que conserve Victorin de sa visite au pape. — Vie de ses disciples à Florence. — Différence de caractère entre les princes de Mantoue. — Craintes de Victorin au sujet de Louis.

Un des premiers soins de Victorin fut de solliciter d'Eugène IV la grâce d'être admis, ainsi que ses disciples, à lui baiser les pieds. Ce pape recevait à Florence une splendide hospitalité, et chaque Florentin, à l'exemple de Cosme de Médicis, était empressé à lui témoigner une obéissance et une tendresse toutes filiales. Digne de la chaire de saint Pierre par ses vertus, Eugène IV ne pouvait être jugé défavorablement que par des esprits prévenus comme en renfermait le concile de Bâle, où il était condamné sans être connu, et où les plus grossières calomnies contre sa personne étaient prises obstinément pour la vérité. Il joignait à la plus haute piété les qualités qui rendent l'homme aimable, aussi commandait-il autour de lui le respect et l'amour. Une instruction des plus variées, un esprit juste et pénétrant rendaient son commerce cher aux érudits. Il se répandait peu; trop de maux pesaient sur l'Église pour qu'il se per-

mit, comme son goût l'y eût porté, d'occuper ses loisirs par la culture des lettres et des relations suivies avec les hommes qui les faisaient briller d'un si vif éclat en Italie. Mais il connaissait de nom ceux des savants qu'il ne voyait pas; il se faisait rendre compte des travaux entrepris par ces hommes d'élite dans l'intérêt général des lettres et des sciences, et depuis longtemps le savant et modeste professeur de Mantoue ne lui était plus inconnu. A la vérité, un homme qu'il honorait de son estime et de son amitié, Ambroise le Camaldule, y avait bien aidé; il lui avait même parlé de Victorin avec de tels sentiments de respect et d'admiration qu'il lui avait inspiré un vif désir de le connaître personnellement. Heureux de le savoir si près de lui, Eugène IV accueillit avec une grande faveur la demande de Victorin et lui fit réponse, dans les termes les plus flatteurs, qu'il pouvait se présenter au palais papal. Victorin s'y rendit avec sa chère jeunesse. Quant le pape vit s'avancer vers lui cet homme de petite taille et de délicate complexion qu'on lui désignait comme étant Victorin de Feltro, il le considéra attentivement; et se tournant vers les cardinaux et les officiers de sa maison qui l'entouraient : Quelle grande âme, leur dit-il, est logée dans ce petit corps [1] ! Et il ajouta quand il le vit à ses pieds : Si la dignité dont je suis revêtu me le permettait, je voudrais me lever en présence de ce

[1] « Qual' anima grande alberga in quel corpicciuolo ! » (*Vita di Vittorino del Carlo de Rosmini.*)

grand homme[1]! Il lui adressa les paroles les plus capables de lui faire comprendre en quelle haute estime il le tenait, et dit aux princes de Mantoue qu'il les félicitait, non d'être princes, mais d'être élèves d'un si digne et si illustre maître! Il fit quelques questions sur le gymnase de Mantoue, et se plut à entendre les réponses des jeunes gens. Il donna ensuite au maître et aux disciples sa bénédiction apostolique, et recommanda gracieusement à Victorin de ne point quitter Florence sans s'être présenté à lui une seconde fois. Victorin en se retirant ne pouvait assez louer la bonté du pape; mais ses disciples, heureux et fiers de la réception qui lui avait été faite, affirmaient qu'en cette occasion c'était le discernement d'Eugène IV qu'il fallait louer plus encore que sa bonté. Cette renommée que Victorin avait cru fuir en venant s'enfermer à Mantoue l'était venu trouver, et sans qu'il s'en fût occupé, sans qu'il le voulût, sans qu'il s'en doutât même, son nom était à cette époque aussi répandu en Italie que celui d'aucun des hommes qui pouvaient avoir recherché la gloire avec le plus de passion. Une grande vertu, de quelque obscurité qu'elle veuille s'envelopper, finit toujours par commander l'attention, et si le génie l'accompagne il se fait pardonner sa supériorité et désarme l'envie.

Il ne devait plus s'effacer de la mémoire de Victorin, ce jour où il lui avait été donné de contempler

[1] « Si la dignata di pontefice mel permettesse, vorrei in piedi alzarmi al comparir di questo grand' uomo. » (*Vita di Vittorino.*)

les traits vénérés d'Eugène IV. Si le chrétien qui se rend à Rome éprouve en présence du père commun des fidèles une si vive émotion, si cette entrevue laisse dans sa vie une trace si profonde, qu'est-ce donc quand la malice des hommes a changé le trône pontifical en Golgotha, que le chef suprême de la chrétienté vit dans l'exil et que sur son front se trouve mêlée à la triple couronne la couronne d'épines qu'a portée son divin maître! Partout suivi de cette noble et sainte figure que le malheur grandit encore, il la voit dans ses veilles, il la voit dans ses songes; elle remplit tout, elle remplace tout, et dans les lieux où elle lui est apparue, rien n'a plus droit, en dehors d'elle, de l'intéresser et de lui plaire. C'était là ce qu'éprouvait Victorin, Florence lui était tout à coup devenue indifférente; et s'il eût été seul, il se fût dit : A présent que j'ai vu tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre, de plus digne de respect et d'amour, le successeur de Pierre dans l'exil et la douleur, qu'attends-je ici, que puis-je voir qui m'intéresse encore? Il aurait eu hâte de se retrouver dans sa chère solitude de Mantoue avec les nouvelles pensées dont son cœur était plein. Mais il avait avec lui des jeunes hommes que le souvenir tendre et respectueux qu'ils avaient conservé d'Eugène IV n'empêchait pas d'appeler chaque jour de leurs vœux des distractions nouvelles, et de jouir pleinement des plaisirs que leur offrait Florence. Il fallait rester pour eux, et il restait. Le temps qu'il ne consacrait pas à ses disciples,

il l'employait à visiter les églises et les monastères. Il s'associait avec ferveur aux prières qu'on y adressait à Dieu pour la cessation du schisme et le retour du saint-père dans la ville éternelle. Mais le jour du triomphe n'était pas encore venu. Il fallait souffrir encore sans cesser d'espérer.

Les journées s'écoulaient à Florence pour les jeunes princes dans un continuel enchantement; leurs yeux et leurs oreilles étaient également ravis de tout ce qu'ils voyaient et entendaient. On leur avait fait l'honneur de les admettre aux conférences de la célèbre académie de Saint-Marc, et là ils avaient entendu la parole vive et éloquente de Giannozzo Manetti. Ils avaient été présentés à Leonardo Bruni, et leur respectueuse admiration avait aussitôt gagné le cœur de l'illustre vieillard. Mis par Cosme lui-même en rapport avec ces jeunes hommes de grande espérance qui étaient entretenus dans sa maison, ils leur devaient bientôt une connaissance délicate et approfondie de toutes ces œuvres d'art dont Florence était justement fière.

Victorin veillait avec son zèle et sa prudence accoutumés à ce que ces liaisons ne prissent point le caractère de l'intimité, et il tenait éloignés de ses pupilles, autant qu'il lui était possible de le faire, ceux des jeunes protégés de Cosme dont la conduite lui paraissait réglée par des principes peu sévères. C'était un premier début dans la vie pour ceux de ses élèves qui étaient arrivés à l'âge d'homme; il crai-

gnait de ne les voir point se tirer tous avec un égal avantage de ce combat nouveau où ils étaient engagés. Les fils aînés du marquis de Mantoue en particulier, Louis et Charles, excitaient ses plus vives sollicitudes. Le seul de ces jeunes hommes sur lequel sa pensée s'arrêtait toujours sereine et joyeuse était son Agostino, qui vivait pour Dieu et avec Dieu au milieu des splendeurs et des distractions de Florence aussi complétement qu'à la Maison Joyeuse. Il était le compagnon fidèle de Gian Lucido, à qui ses quatorze ans ne permettaient pas de partager tous les plaisirs de ses frères. Ils avaient la même innocence et la même simplicité, et ils s'étaient associés dans une vie de prières et d'œuvres de charité qui leur était également chère. Agostino, qui n'avait point d'argent à donner, se donnait lui-même, il allait dans les hôpitaux servir les malades ; il soignait ceux qui souffraient dans leurs maisons, et leur apportait les dons de Gian Lucido. Celui-ci l'accompagnait dans ses courses de charité aussi souvent qu'il en obtenait la permission de Victorin, et n'était jamais plus heureux que le jour où il avait pu passer quelques heures auprès des malades. L'âge et les forces du jeune garçon ne permettaient point au digne maître de lui accorder fréquemment cette faveur, aussi la recevait-il toujours avec transport.

Gian Lucido, protégé par son âge, et Agostino, par l'obscurité du rang, étaient, il convient de le dire, bien moins exposés aux séductions que Frédéric de

Montefeltro et les fils aînés du marquis de Mantoue. Ces jeunes princes étaient l'objet de tous les empressements de la société florentine, et Cosme leur réservait ses plus aimables surprises, ses plus délicates attentions. Louis ressentait pour ses hôtes autant d'admiration que de tendresse, et souffrait malaisément qu'on en parlât plus froidement que lui-même. Fidèle à ce caractère fougueux et exclusif que Victorin avait combattu sans réussir à le vaincre, il alarmait son maître par ses entraînements, et lui faisait redouter plus que jamais, malgré ses qualités aimables, que sa vie manquât de cette modération chrétienne dont il avait si bien défini les effets salutaires quand Ambroise lui avait demandé quelle était la vertu la plus nécessaire à un prince. Les écueils que Victorin redoutait pour Charles étaient d'autre sorte; Charles n'était point passionné comme son frère, mais avec moins d'ardeur il montrait aussi moins de noblesse dans le caractère et d'élévation dans l'esprit. Victorin remarquait qu'il se plaisait aux louanges qui lui étaient données, lors même qu'elles dégénéraient visiblement en flatteries, et que ses traits s'altéraient dès que son frère aîné paraissait être l'objet de plus d'attentions que lui-même.

Alexandre prenait sa part des plaisirs de l'esprit qu'offrait Florence, mais doucement, sans passion, et surtout sans qu'il fît dans sa vie la part de Dieu moins grande à Florence qu'à Mantoue. Jamais, sous le prétexte d'un engagement pris, il ne lui arrivait,

comme à ses aînés, de différer l'accomplissement d'un devoir religieux. Dieu d'abord, disait-il, le monde après lui. Une seule chose donnait quelques craintes à Victorin : c'était la facilité qu'il montrait à s'accommoder aux faiblesses d'autrui. Nul travers ne paraissait le surprendre ni le choquer; ce jeune homme, qui sortait pour la première fois de la retraite où il avait été élevé, semblait n'avoir plus rien à apprendre des hommes. C'était un fait étrange que Victorin ne s'expliquait pas, et sur lequel il crut devoir s'ouvrir à Alexandre. — Maître, répondit avec simplicité le disciple interrogé, je n'approuve pas tout ce que je vois et j'entends, mais les hommes me plaisent, malgré leurs défauts, et je m'abstiens de les juger pour ne pas les condamner. Je me rappelle d'ailleurs que notre Sauveur a dit dans son Évangile : « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés. »

— Mais il n'a point dit, mon fils, répondit Victorin, que nous ne devions point témoigner notre éloignement pour toute action ou tout discours contraires à son esprit, et il nous a fait un commandement exprès de n'avoir point de commerce avec les méchants. Le monde est condamné, dit l'adorable Vérité, à cause de ses scandales; craignons d'être enveloppés dans cette condamnation quand nous scandalisons les faibles par une molle indulgence pour le vice. Ce n'est point se conformer à cette parole divine : Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés; c'est tout simplement céder à un lâche égoïsme qui ne veut

point être troublé dans ses joies, et à une grande et coupable indifférence pour le prochain !

— Ah ! mon cher maître, s'écria Alexandre, que je vous dois d'actions de grâces de porter la lumière au dedans de moi ! Vous avez raison, ce n'était point la charité qui inspirait ma conduite, mais un désir très-vif de n'être point obligé à rompre des liaisons agréables !

Et le maître et le disciple se serrèrent tendrement dans les bras l'un de l'autre.

C'est ainsi que sa vigilance ne perdait point un moment de vue ces fils de sa tendresse. Il ne leur échappait point un mot, une action qui révélât un germe nuisible pour l'avenir, qu'il ne s'en aperçût, et ne s'appliquât à trouver l'occasion de travailler à le détruire. Ces soins assidus dont ils étaient l'objet ne leur échappaient pas, et ils s'en montraient tous profondément touchés. — Ne craignez rien, mon cher maître, ne craignez rien, lui dit un jour Louis; dans le présent comme dans l'avenir, j'ose répondre qu'il suffira toujours d'un avertissement de votre part pour nous faire rentrer dans le devoir, mes frères et moi, si nous étions jamais tentés de nous en écarter !

— Cher Louis, répliqua Victorin attendri, je vous connais assez tous pour le croire, mais vous ne m'aurez pas toujours...

— Alors vous prierez pour vos enfants, mon bon et digne maître, répondit Louis, si trop tôt pour nous

Dieu voulait vous accorder la récompense de vos vertus, et vos prières nous obtiendraient la grâce de persévérer dans la voie où vos exemples et vos leçons nous ont fait entrer !

— Ah ! Louis, s'écria Victorin, que de bonnes choses en vous ! Que ne travaillez-vous à vous rendre plus maître de vos premiers mouvements !

Et le jeune homme promit de se surveiller davantage, comme il l'avait déjà promis tant de fois. Ce n'était pas qu'il n'eût fait quelques progrès sous un si habile maître dans cette science difficile de posséder son âme, et de captiver ses sens sous le joug de la raison et du devoir ; mais il était prince, et cette qualité lui était nuisible pour réussir à déraciner en lui la vanité et la présomption, ces filles de l'orgueil, causes de tous nos égarements.

CHAPITRE XXXII.

Le jeune Masaccio. — Il accompagne les disciples de Victorin dans leurs courses artistiques. — Il leur fait apprécier tout le mérite de Giotto. — Ce qu'il raconte de Giotto et de Cimabué. — La coupole du *Duomo de Santa-Maria del Fiore.* — Philippe Brunelleschi. — Les portes de Ghiberti.

De tous les jeunes hommes dont les élèves de Victorin avaient fait la connaissance à Florence par l'entremise de Cosme, ils n'en avaient distingué aucun plus particulièrement que Masaccio, âgé alors d'environ seize ans. Il s'essayait dans cette carrière où il surpassa tous ses modèles, et son crayon nerveux le signalait aux amateurs des arts comme une gloire future de l'Italie. Il prit sa place, en effet, parmi les plus illustres peintres du quinzième siècle, et cependant une mort prématurée le ravit à la terre en 1445, dans sa vingt-sixième année. A quel point de perfection est-il permis de croire qu'il eût porté son art, si Dieu lui avait prêté une plus longue vie! Il se fit le cicerone obligeant des élèves de Victorin, qui lui durent d'apporter une critique plus éclairée dans l'examen des œuvres de l'art.

Il s'appliqua surtout à leur faire apprécier tout le

mérite de Giotto, pour lequel il professait la plus vive admiration. Il rappela le souvenir du maître de cet illustre artiste, le vieil et intéressant Cimabué, qui florissait en même temps que Dante, et mourut en 1300. Florence avait plusieurs de ses édifices embellis des fresques de Cimabué, il les leur montra avec un respect tout filial; et comme il n'ignorait rien de ce qui concernait la vie de ces grands hommes, il leur raconta les visites dont Charles Ier, roi de Naples, cet ambitieux et hautain fils de France, avait honoré Cimabué en passant par Florence. Dans un de ces entretiens, que rendait intéressants le sentiment exquis qu'il avait de l'art, ainsi que l'agrément et la culture peu commune de son esprit, il leur apprit aussi comment Giotto, qui, dans l'obscurité où s'écoulait son enfance, ignorait peut-être jusqu'au nom de Cimabué, devint le disciple de ce grand homme, et en fut tendrement aimé. Cimabué, dit-il, promenait un jour ses rêveries à travers la campagne, non loin de Florence, quand il aperçut un jeune pâtre assis sur un petit monticule, et tellement absorbé dans un travail dont il ne pouvait deviner la nature, qu'il put approcher de cet enfant sans en être ni vu ni entendu. Il reconnut alors que le petit pâtre, à l'aide d'une pierre noire, dessinait ses moutons sur une brique qui reposait sur ses genoux. Il fut surpris du talent qu'annonçaient ces grossières esquisses, et charmé de la figure intelligente de l'enfant, qui, interrogé, dit se nommer Giotto, et être fils de pauvres labou-

reurs habitant un bourg voisin. Sensible à l'honneur qu'il entrevoyait de doter son pays d'une gloire nouvelle, Cimabué se rendit chez les parents de Giotto, leur persuada facilement de lui confier leur fils, et revint à Florence plus heureux qu'il ne l'eût été de la découverte d'un trésor. Vous savez, continua Masaccio, par les ouvrages qu'il a laissés, si Giotto répondit aux soins qu'en prit son maître, et si le regard que Cimabué avait jeté sur la brique du petit pâtre était celui d'un homme de génie ; mais, ce que vous ignorez peut-être, c'est ce qui a donné lieu à ce proverbe en usage à Florence et à Rome : *Tu sei più rondo che l'O del Giotto?*

— Complétement ! dirent les jeunes gens en témoignant un vif empressement d'en avoir l'explication.

— Quand le pape Benoît XI voulut, peu de temps après son exaltation, attirer à Rome, pour y travailler à l'ornement de quelques chapelles, un des peintres les plus distingués que pouvait offrir Florence, il fit partir un envoyé avec ordre de lui rapporter un dessin de chacun de ces peintres.

Giotto, invité à prendre part à cette espèce de concours, se contenta de tracer un cercle sur le papier avec la pointe de son pinceau. Ce ne fut pas sans quelque embarras que l'envoyé du pape présenta ce cercle à son maître pour tout échantillon du talent de Giotto. Mais Benoît XI ne s'y trompa pas, il reconnut un grand artiste dans ce simple trait si ferme et si exact, et manda Giotto à Rome.

Les jeunes gens remercièrent Masaccio; mais leur curiosité sur Giotto n'était pas encore satisfaite. Ils voulurent savoir ce qu'il avait laissé de lui à Rome, et Masaccio cita le grand tableau de mosaïque placé sur la porte de Saint-Pierre.

Benoît XI occupa moins d'un an la chaire pontificale, si je ne me trompe, dit Louis, que devint Giotto à sa mort?

Il suivit à Avignon Clément V, qui l'avait pris dans la même affection que Benoît XI, et faisait le même cas de ses talents. A la mort de Clément V, arrivée en 1314, il revint dans sa patrie, qu'il n'avait cessé de regretter tout le temps qu'il avait vécu loin d'elle, l'enrichit de ses plus beaux ouvrages, et y mourut en 1314. Il avait été l'ami de Dante, il fut celui de Pétrarque; et tous deux, comme pour ajouter à sa gloire, ont célébré ce grand artiste dans leurs vers.

Ce fut dans la compagnie de Masaccio que les disciples de Victorin visitèrent dans tous ses détails cette belle église de Santa-Maria del Fiore, la première où ils eussent prié à leur arrivée à Florence. Elle fut commencée, en 1296, sur les dessins d'Arnolfe, disciple de Cimabué; et ce qu'il y a de fort remarquable, c'est que, datant de cette époque, elle n'est point dans le genre gothique. La coupole octogone qu'on doit à Brunelleschi, et qui excita l'admiration de Michel-Ange, s'élève du milieu de l'église. Elle a cent quarante pieds d'un angle à l'autre, et deux cent cinquante pieds d'élévation si l'on y comprend

la croix dont elle est surmontée. Elle s'élance avec une légèreté et une élégance qui n'ôtent rien à son caractère de grandeur. La majesté de Dieu ne se fait sentir dans aucun temple comme dans celui-ci, et l'homme lui-même, qui a su faire monter comme sa prière cette coupole vers le ciel, s'y révèle mieux qu'en tout autre lieu cette créature d'un ordre supérieur, d'une nature presque égale aux anges, que Dieu s'est plu à combler de ses plus précieux dons.

Ce n'est bien qu'un fils de Dieu, le frère de Jésus-Christ, réparé par un sang divin et mis en communication intime et permanente avec la céleste vérité, qui a pu concevoir et conduire à sa fin ce magnifique ouvrage.

Les dessins de Brunelleschi l'avaient emporté sur ceux d'une foule d'architectes conviés à prendre part au concours ouvert pour l'érection du dôme, et la préférence que les Florentins accordèrent à Brunelleschi dépose une fois de plus en faveur de ce sentiment exquis qu'ils avaient du beau dans les arts.

Les disciples de Victorin avaient un vif désir de connaître Brunelleschi, qui était alors à Venise. Dès qu'ils le surent de retour à Florence, ils sollicitèrent Victorin d'entamer avec lui l'affaire dont le marquis de Mantoue l'avait chargé; ce qui devait tout naturellement leur procurer plus d'une occasion de le voir. Il s'agissait de digues que le marquis voulait faire élever sous sa direction pour préserver Mantoue des inondations du Pô. Nous avons vu que Brunel-

leschi n'était pas moins habile ingénieur que savant architecte. Il se montra plein de politesse et de courtoisie pour les jeunes princes; il leur ouvrit ses cartons et leur montra même les dessins encore inachevés d'un nouveau palais qu'on se proposait de construire à Florence. Ce palais, commencé en effet sur ses dessins, fut le palais Pitti. Il devint la résidence des souverains de la Toscane, et fait aujourd'hui l'admiration des connaisseurs par la beauté de son architecture et de ses décorations, comme par les chefs-d'œuvre qu'il renferme.

Philippe Brunelleschi était né à Florence en 1377. Il était fils d'un notaire, et avait été, par sa famille, destiné à la profession d'orfévre. L'art de l'orfévrerie, beaucoup moins répandu que de notre temps, jouissait d'une très-grande considération, et produisait des chefs-d'œuvre sous le rapport du fini et de la délicatesse du travail. Le jeune Brunelleschi s'appliquait à cette profession quand il connut Paul Toscanelli, qui lui donna des leçons de géométrie. Cette étude le posséda tout entier et lui révéla son génie. Pour ne point se séparer de son maître, il le suivit à Rome, où les grands modèles d'architecture qu'il eut sous les yeux lui firent bientôt appliquer au profit de cet art toutes les connaissances qu'il avait acquises.

Cosme de Médicis fut le constant ami de Brunelleschi et son plus zélé protecteur; il dépensa des sommes considérables pour employer ses talents; mais avec ce tact délicat et sûr qui lui faisait éviter

sans effort tout ce qui aurait pu effaroucher les susceptibilités républicaines de ses concitoyens, il préféra pour sa propre maison les plans de Michellozzi, autre architecte florentin, à ceux de Brunelleschi. « Les plans de Michellozzi sont plus simples, dit-il, et par cela même, plus convenables pour un particulier. »

Il envoya plus tard Brunelleschi au pape Eugène IV rentré à Rome. Il lui avait donné pour le pape une lettre de recommandation où se trouvait ce passage : « J'envoie à Votre Sainteté un homme dont les talents sont si grands, qu'ils le rendraient capable de remuer le monde. »

Les jeunes voyageurs n'avaient point manqué de payer le tribut de leur admiration au chef-d'œuvre de Ghiberti, les merveilleuses portes de l'église Saint-Jean.

Ils n'y eussent point pensé d'eux-mêmes, ce qui n'était guère possible, que Masaccio se fût chargé de leur rappeler l'hommage qu'ils devaient à ce grand maître. Grâce à leur jeune et savant guide, ils ne perdirent aucune des beautés multipliées dans ce travail. Quand Michel-Ange vint à Florence, on le conduisit à l'église Saint-Jean devant ces fameuses portes, et on lui demanda ce qu'il en pensait. « Je pense, dit-il, qu'elles sont assez belles pour servir de portes au paradis ! » Elles furent données au concours, et Lorenzo Ghiberti, qui n'avait que vingt-deux ans, l'emporta sur ses rivaux devant un jury

composé de peintres, de sculpteurs, d'orfévres, etc., tous Florentins, et au nombre de trente-quatre. Commencées en 1402, elles ne furent terminées qu'en 1434. Le génie chrétien est infatigable et patient, parce qu'il cherche et trouve Dieu dans ses œuvres, et que la vaine gloire ne le presse point de s'offrir à l'admiration des hommes. Ces portes coulées en bronze doivent nous arrêter quelque peu dans un livre dont le but est de fortifier chez les jeunes gens non-seulement le goût des vertus, mais celui des études chrétiennes. Nous allons essayer, d'après Vasari, de décrire la dernière que Ghiberti avait justement livrée à l'admiration publique peu de temps avant l'arrivée à Florence des disciples de Victorin.

La porte à deux vantaux est divisée en dix panneaux encadrés d'une bordure où l'on compte vingt figurines en pied, remarquables par la pureté du dessin, la beauté de l'expression et l'étonnante variété des attitudes et des draperies : c'est Josué qui harangue les Israélites, Samson qui combat les Philistins, des prophètes, des sibylles, etc., douze figures couchées dans des niches, et trente-quatre bustes de femmes, de vieillards et d'enfants, complètent ce riche et savant encadrement, où se trouvent, dit-on, le portrait de Ghiberti et celui de son père Bartoluccio.

Chaque panneau représente une ou plusieurs scènes tirées des saintes Écritures, et rendues avec toute la majestueuse simplicité, la force, la douceur et l'onc-

tion qui règnent dans ces récits inspirés. C'est la parole, c'est l'action de Dieu immobilisées dans le bronze.

Le premier panneau contient l'histoire d'Adam et Ève jusqu'à leur expulsion du paradis, et l'on voit à l'idéale beauté de ces enfants de Dieu que l'âme chrétienne de Ghiberti lui avait révélé tout ce que devait être l'homme avant qu'il eût été touché par le péché.

Adam et Ève se retrouvent encore dans le second panneau, mais le souffle des passions a donné un autre caractère à leur beauté; ils intéressent, ils émeuvent, ils inclinent l'âme à la pénitence, ils ne font plus rêver le ciel, l'innocence et le bonheur. Abel et Caïn offrent des sacrifices au Seigneur, Caïn devient jaloux de son frère; nous assistons au meurtre d'Abel, nous entendons Dieu adresser au fratricide cette formidable question : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?...

Le troisième représente la sortie de l'arche, ainsi que tout le récit qui suit dans la Bible.

Le quatrième, la manifestation de la Trinité à Abraham, sous la figure des trois anges, dans la vallée de Membrée. Il faut renoncer à décrire la calme et ravissante beauté de ces anges, ainsi que la chaste douceur de leur pose; le sacrifice d'Abraham termine ce panneau. On comprend aisément ce que le génie de Ghiberti a pu faire de cette scène intéressante.

Le panneau suivant retrace l'histoire d'Ésaü et de

Jacob jusqu'à la bénédiction d'Isaac donnée à Jacob. C'est un morceau plein de force et d'expression.

C'est Joseph, cette aimable figure de Jésus-Christ, qui fait le sujet du sixième panneau. Les beautés y sont accumulées. Ghiberti s'est surpassé lui-même. En représentant Joseph vendu par ses frères, il pensait sans doute au Dieu sauveur dont nous portons le nom glorieux, et qui fut aussi livré par les siens; il y pensait encore dans cette scène touchante où Joseph est reconnu de ses frères et pardonne tout à leur repentir, et il s'est élevé jusqu'au sublime.

Dans le septième, Dieu remet à Moïse les tables de la loi du sein de la foudre et des éclairs. Josué, prosterné à mi-côte, attend le retour de Moïse, et le peuple, groupé autour de la montagne, exprime avec une grande vérité les divers mouvements dont il est agité. Toute cette scène a un caractère de grandeur digne de l'événement qu'elle retrace.

Le huitième représente Josué conduisant les tribus d'Israël, le passage miraculeux du Jourdain, l'arche sainte promenée autour des murs de Jéricho, cette ville renversée au son des trompettes. Les innombrables figures de cette composition sont disposées avec un art infini, et l'on y remarque une entente profonde de la diminution des bas-reliefs depuis le premier plan jusqu'au dernier.

Le neuvième et le dixième panneau sont au-dessus de tout éloge. C'est l'art dans toute la perfection que peut lui communiquer un génie patient et labo-

rieux. L'un de ces panneaux représente David, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, terrassant le géant Goliath, et les Israélites mettant en fuite les Philistins; l'autre, qui termine cette magnifique série, Salomon, le grand roi, et la reine de Saba. On remarque dans celui-ci, comme une beauté du premier ordre, un édifice en perspective.

Tel est le chef-d'œuvre de Ghiberti, qui suffirait à rendre sa gloire impérissable, lors même que ce serait son seul titre à notre admiration.

Lorenzo Ghiberti était alors presque un vieillard; ces travaux gigantesques avaient consumé sa vie. Les disciples de Victorin firent une visite à cet homme illustre, et ce ne fut pas sans un profond attendrissement qu'ils pressèrent dans leurs mains ces mains savantes et laborieuses qui avaient tant ajouté à la gloire de l'Italie.

CHAPITRE XXXIII.

Le frère Angelico. — Saint Antonin. — Ce que dit du saint, Ambroise le Camaldule. — Empressement général dont Victorin est l'objet. — Un jeune religieux demande au pape la permission de le suivre à Mantoue. — Réponse d'Eugène IV. — Départ de Florence de Victorin et de ses disciples. — Bernardin de Sienne les attire à Bologne. — Retour à Mantoue.

Dès qu'Ambroise le Camaldule avait été de retour, il s'était mis à la disposition de ses jeunes amis et leur avait procuré l'inappréciable avantage pour leurs cœurs chrétiens d'approcher le frère Angelico, de l'ordre des dominicains, dont Florence vénérait la sainteté et admirait le génie. Rien n'était plus connu à Florence que le nom de frère Angelico, rien ne l'était moins que sa personne. L'Église l'a mis après sa mort au rang des bienheureux; la voix publique le proclamait saint dès son vivant. Florence le rangeait parmi ses plus grands peintres. Il excellait dans les têtes de vierge et les miniatures des livres d'heures. Son âme chaste et pure, sa foi vive et son ardente charité se retrouvaient dans ses ouvrages. On les eût crus échappés au pinceau d'un ange plutôt qu'à celui d'un homme. Il n'avait eu d'autre maître que lui-même; mais que ne peut le génie qui s'inspire sans

cesse aux pieds d'un Dieu fait homme par amour pour l'homme et mourant sur une croix! Poëtes, artistes, vous tous, hommes de talent ou de génie, qui aspirez au premier rang dans les lettres ou dans les arts, tenez les regards de votre âme arrêtés sur le Dieu crucifié, sur cette sublime page écrite pour l'ignorant comme pour le savant, et vous enfanterez sans effort les chefs-d'œuvre qui vous fuient! O féconde influence du christianisme dans la vie intellectuelle comme dans la vie morale, jusques à quand les hommes des temps nouveaux persisteront-ils à te méconnaître!

La simplicité, la douceur, l'humilité de frère Angelico inspirèrent aux disciples de Victorin autant de respect pour sa personne, qu'ils professaient d'admiration pour son génie. — Ah! disait Louis après s'être entretenu avec le saint religieux, quelle leçon! si Dieu permettait que le souvenir ne s'en affaiblît pas dans mon esprit, il me semble que je demeurerais indifférent aux vains applaudissements du monde!

Si Louis parlait ainsi, que ne devait pas se dire Agostino! Il était confus de l'importance qu'il avait attachée à ses premiers succès dans l'enseignement. Le véritable caractère du chrétien se révélait à lui : faire tout pour Dieu et en Dieu, dans les sciences, les arts ou les lettres, et laisser plutôt quelques parties défectueuses dans ses œuvres, comme l'humble dominicain, que de s'exposer, ne fût-ce qu'un moment, à travailler pour sa propre gloire.

Frère Angelico était né en 1389 à Fiesoli, près de Florence. Il est mort en 1445 à Rome, où le pape Nicolas V l'avait appelé pour lui faire peindre une chapelle. On voit son tombeau et son portrait dans l'église de la Minerve.

Les disciples de Victorin durent encore à Ambroise le Camaldule de connaître un des plus illustres fils de cette heureuse Florence, saint Antonin, qui fut canonisé en 1523 par le pape Adrien IV. Il avait un savoir immense et une éloquence forte et entraînante. On disait communément de lui qu'un pécheur tombé dans ses mains pouvait être considéré comme converti. Prieur du couvent de la Minerve à Rome, il avait été mandé à Florence par le pape, qui l'honorait d'une estime particulière, et voulait conférer avec lui sur des matières qui intéressaient l'Église. Il s'était logé au couvent des dominicains, et c'est là que Victorin et ses disciples lui furent présentés par Ambroise. Il les reçut avec la douceur et l'aménité qui faisaient le fond de son caractère, et les entretint de Dieu avec cette vive charité qui prêtait tant de force à ses discours. Sur la demande de Victorin, il donna sa bénédiction au maître et aux disciples; il appela sur eux la protection de Marie et les grâces les plus précieuses du Sauveur.

Ces jeunes hommes entendirent avec un grand intérêt ce que leur dit Ambroise de l'enfance et de la jeunesse du pieux et savant dominicain. Dès ses plus jeunes années, Antonin avait ressenti un vif attrait

pour les choses de Dieu. Le temps que les enfants passent d'ordinaire dans les jeux et la dissipation, il le passait dans la prière. Il répétait souvent, dans le langage ingénu de l'enfance, que l'on doit redouter plus que la mort d'offenser Dieu, et qu'il ne faut jamais cesser de lui demander la grâce de faire en toutes choses sa sainte volonté. Doué d'un génie vif et pénétrant, il fit de rapides progrès dans ses études. Il avait à peine atteint sa seizième année qu'il vint frapper à la porte du couvent des dominicains de Florence, et demanda avec instance la faveur d'entrer au noviciat. L'extrême jeunesse du néophyte inspirait des craintes sur la solidité de sa vocation, il fut accueilli assez froidement; et le prieur pour l'éprouver lui imposa, comme condition de son admission, des études de droit canonique, dont la difficulté et l'aridité étaient capables d'ébranler la résolution la mieux arrêtée. Le jeune Antonin se retira triste, mais non point découragé; il se représentait dix-huit mois après sachant d'un bout à l'autre l'immense recueil qu'on l'avait envoyé apprendre. Le prieur des dominicains, aussi étonné de sa mémoire que touché de sa persévérance, le reçut avec empressement, et l'ordre fut doté d'un sujet illustre de plus. Nous retrouverons le digne serviteur de Dieu au concile de Florence, où il fut appelé comme théologien. Il répandit une vive lumière sur la plupart des questions qu'agitaient les Grecs. Cosme de Médicis, qui se connaissait en mérite et professait pour Antonin le plus

tendre respect, fut un des Florentins qui, après le concile, le demandèrent avec le plus d'instances au pape Eugène IV comme archevêque de Florence. Le pape ne tarda pas à l'élever sur ce siége, qu'il a illustré par ses vertus.

Si Victorin recherchait comme une faveur précieuse l'entretien de ces nobles enfants de Florence, grands par la vertu et le génie, à l'immortelle gloire de leur mère, il était lui-même l'objet d'un tendre et respectueux empressement. Tout ce que Florence comptait d'esprits délicats et polis, amis de l'étude et de la vertu, s'était fait présenter à lui. Quand il dut quitter la ville, un jeune religieux de la congrégation des chanoines réguliers, Jacopo da San Cassiano, qui se trouvait alors à Florence et qui l'avait vu avec assiduité, ressentit la plus vive douleur.

Il n'était pas encore assez parfaitement uni à Dieu pour négliger de chercher dans l'étude une distraction permise, et il lui paraissait que nul, aussi bien que Victorin, ne saurait le guider dans ses travaux. Il avait en même temps trop de régularité pour penser à se mettre sous la discipline de Victorin sans en avoir obtenu l'agrément de ses supérieurs, et il se trouvait loin d'eux. Cet éloignement devait occasionner des délais qui convenaient mal à la vivacité de ses désirs. Ses supérieurs immédiats étaient loin, mais le vicaire de Jésus-Christ, le chef suprême de l'Église était près, il alla le trouver. Prosterné aux pieds d'Eugène IV, il l'entretint avec une confiance filiale

de son amour pour l'étude, et le conjura de lui accorder la permission de suivre Victorin à Mantoue, et de demeurer quelque temps sous la discipline de cet excellent maître. Eugène IV croyait avec raison que, dans l'intérêt du salut des peuples, il était bon que les membres du clergé, tant séculier que régulier, eussent autant de savoir que de zèle; il accueillit favorablement le jeune religieux qui voulait étudier, et il ne lui eut pas plutôt entendu nommer Victorin qu'il s'écria : « O cher fils, nous te confions bien volontiers à cet homme qu'on ne peut surpasser en piété et en sainteté[1]. »

C'était un témoignage bien glorieux, et dont il était peut-être difficile de ne point s'élever dans son cœur; reporté à celui qui en avait été l'objet, il ne servit qu'à le fortifier dans l'humilité. Le jeune religieux s'empressa de mettre ordre à ses affaires, et fut en état de quitter Florence en même temps que Victorin.

Cosme de Médicis, en se séparant des jeunes gens, remit à chacun d'eux un souvenir de son amitié. Souvenir soigneusement choisi pour répondre à leurs goûts, dont son tact parfait lui avait eu bientôt donné le discernement pendant les quelques semaines qu'ils avaient passées à Florence. Il fit à Victorin des adieux pleins d'affection, et lui demanda de ne point cesser de le considérer comme un ami. Il l'avait pré-

[1] Va, pure, o figliuolo, ben volentieri li consegniamo a quest' uomo, di cui non v'ha alcuno più religioso e più santo. (*Vita di Vittorino del Car. de Rosmini.*)

senté à sa chère Contessina, sa digne compagne, qui lui avait fait l'accueil le plus distingué et qui voulut bien, quand Victorin vint prendre congé d'elle, lui témoigner le regret de ne l'avoir connu et aimé que pour le perdre aussitôt. Cosme et Contessina n'avaient qu'un fils encore adolescent, Pierre, qui hérita, en 1465, des richesses et de la haute position de son père, et qui tire sa plus grande gloire, malgré des vertus personnelles, d'avoir reçu le jour de Cosme, le père de la patrie, et de l'avoir donné à Laurent le Magnifique, ce digne et brillant continuateur de la grandeur des Médicis.

Les voyageurs ne retournèrent pas directement à Mantoue. L'austère réformateur de l'ordre des franciscains, ce religieux inspiré, cet apôtre fervent et infatigable qui avait ramené par milliers les âmes à Dieu, Bernardin de Sienne prêchait à Bologne, les disciples et le maître désirèrent l'entendre, et s'écartant un peu de leur itinéraire, ils se rendirent dans cette ville. On se rappelle le trouble où la parole et l'exemple de Bernardin avaient autrefois jeté l'âme de Victorin, quand il s'était rencontré avec lui chez les camaldules de Florence. A dix ans de distance, l'impression qu'il ressentit des discours du saint fut tout aussi profonde; mais, loin de le troubler, cette parole puissante l'affermit encore dans la paix. C'est que dans l'intervalle la voie où Dieu le voulait s'était révélée à lui, et qu'il n'avait plus à chercher que la perfection dans l'état où la Providence l'avait placé.

Si Agostino eût conservé dans ce temps quelque incertitude sur sa vocation, doué comme il l'était de plusieurs des qualités de cœur et d'esprit de Victorin, de la même délicatesse de conscience et du même esprit de dévouement et de sacrifice, il eût sans doute connu les mêmes agitations. Quand Victorin le vit conserver tant de calme après avoir entendu Bernardin, il se demanda si le parti du jeune homme n'était pas déjà pris, et un sentiment de tristesse, qu'il repoussa comme une tentation de l'ennemi, pénétra son cœur. L'entrée en religion de ce fils bien-aimé, c'était la solitude pour sa vieillesse et la perte de l'espérance qu'il avait accueillie de voir Agostino lui succéder dans la direction de ce gymnase qui lui était si cher; mais il portait le cœur assez haut pour savoir se résigner à ce sacrifice, si Dieu venait à l'exiger. Le parti d'Agostino était pris en effet, et depuis longtemps; la parole de Bernardin, en l'affermissant encore dans son dessein de se donner à Dieu, n'avait pu qu'ajouter à la tranquillité de son âme. Si des liens tendres et multipliés ne l'eussent attaché à Victorin, il se fût immédiatement mis sous la conduite du saint. Mais il croyait devoir à son père adoptif de conférer avec lui sur ce grand dessein, et de ne rien faire sans son approbation, et à la tendresse que Victorin lui portait de choisir le couvent établi aux environs de Mantoue, afin que la proximité du lieu leur permît de se voir quelquefois.

CHAPITRE XXXIV.

Louis et Charles se préparent à quitter la Maison Joyeuse. — Promesse qu'ils font de se montrer toujours dociles aux avis de leur maître. — Reconnaissance de Gonzague et de Paula pour Victorin. — Anxiété de Louis. — Victorin y met un terme. — Départ de Frédéric de Montefeltro. — Portrait de ce prince. — Le marquis de Mantoue nomme Agostino à la chaire de mathématiques, vacante au gymnase. — Agostino fait part à Victorin de sa résolution d'entrer en religion. — Leur entretien à ce sujet. — Victorin fait son sacrifice.

De retour à la Maison Joyeuse, le souvenir de personnages illustres qu'on avait connus à Florence et celui des chefs-d'œuvre qu'on y avait admirés fournirent à bien des entretiens où ceux qui racontaient se plaisaient tout autant que leurs auditeurs, si ce n'est plus encore. Un grand charme est attaché au rôle de narrateur. On aime à se rejeter dans un passé aimable et riant; c'est ressaisir quelque chose des joies que l'on a eues. On ne craint pas de rappeler un passé douloureux, dès qu'il est honorable; on captive alors par l'intérêt des choses que l'on raconte, et ce n'est pas une médiocre jouissance; mais ce que l'on recherche par-dessus tout dans ces récits du passé, bien qu'on se le cache soigneusement, c'est la

satisfaction de l'amour-propre qui nous fait attacher du prix aux actes les plus insignifiants de notre vie, et nous exagère l'importance de tous les événements dont nous avons pu être les acteurs ou les témoins.

Louis rapportait à Mantoue une admiration exclusive pour les Florentins. Il ne se contenait que devant son père. Jaloux de l'éclat qu'il s'était efforcé de donner à Mantoue, Gonzague aurait souffert malaisément que l'on semblât dire qu'après Florence il n'était point de ville en Italie, excepté Rome, qui méritât quelque attention.

La passion qui accompagne le plus ordinairement le jugement que porte la jeunesse sur les hommes et sur les choses est la source de tous ses égarements. Elle se met hors d'état de distinguer ce que peut avoir de défectueux ce qu'elle aime, et le mérite de ce qu'elle rejette. Il n'en faut pas plus pour commettre d'énormes fautes. Heureux encore les jeunes gens qui souffrent du moins comme Louis qu'on les reprenne de ces écarts d'un esprit présomptueux et d'une imagination trop vive, et qui permettent aux sages d'avoir quelquefois raison sur eux!

Le temps était arrivé où Louis et Charles devaient échanger la vie paisible de la Maison Joyeuse pour la vie agitée de la cour et des camps. Victorin croyait s'être préparé à cette séparation, elle ne lui en fut pas moins extrêmement sensible. Depuis dix ans sa vie avait été si intimement unie à celle de ces jeunes hommes, ils avaient été l'objet si constant de ses

plus vives sollicitudes, qu'il n'était pas bien surprenant que, malgré tout son courage, il ne fût pas maître de son émotion.

Il n'était point, en outre, sans appréhensions sur leur conduite future; il n'avait point réussi, malgré ses efforts, à affermir de telle sorte leurs principes que les séductions auxquelles ils allaient désormais être exposés, ne pussent leur devenir dangereuses. Le voyage de Florence lui avait montré avec certitude où se trouverait l'écueil pour chacun d'eux. Il ne craignait certainement pour l'un ni pour l'autre de ces fautes qui déshonorent sans retour le caractère du chrétien, si elles ne sont promptement rachetées par le repentir. Mais était-ce le seul fruit qu'il eût ambitionné de ses soins, et cette sûreté pouvait-elle suffire à le satisfaire? Que de sages instructions ne leur donna-t-il pas avant de se séparer d'eux! Comme il sut, en leur parlant de leurs imperfections, prévenir le découragement sans diminuer la vérité, et les animer d'une ardeur nouvelle pour s'avancer dans la vertu! Louis pleura sur lui-même en l'écoutant; il répéta ce qu'il avait dit à Florence, ajoutant qu'il s'engageait envers ce maître, qu'il avait tant de raisons de vénérer, à la docilité d'un fils envers son père. Charles, que Victorin s'était efforcé de prémunir contre son penchant excessif pour les louanges, sa faiblesse et les sentiments d'envie qui pourraient se glisser dans son âme, s'il ne se surveillait soigneusement, Charles, aussi ému que son frère, supplia son

maître de ne lui ménager jamais la vérité, et lui fit spontanément la promesse de le prendre toujours pour guide de ses actions et de le laisser lire dans son âme comme lui-même. Victorin se promettait bien de ne les perdre de vue ni l'un ni l'autre, et de faire arriver la vérité à leurs oreilles toutes les fois que leur intérêt l'exigerait. On est animé d'un zèle et d'un dévouement si grands quand l'amour de Dieu préside à tous les devoirs, qu'on ne croit jamais sa tâche terminée. Là où le monde vous considère comme dégagé de toute responsabilité, vous reconnaissez souvent que vos obligations sont devenues plus rigoureuses que jamais.

Gonzague et Paula s'étaient rendus tout exprès à la Maison Joyeuse, avant que leurs fils aînés ne leur fussent remis, pour exprimer à Victorin toute leur reconnaissance de ses soins vigilants et éclairés. « Vous êtes désormais un des nôtres, lui avait dit Gonzague, et non point le membre le moins respecté et le moins cher de la famille. Nous avons contracté envers vous une dette que Dieu peut seul acquitter. Je ne jouirai jamais des vertus de mes fils sans me dire qu'après vous, c'est à Dieu qu'ils les doivent; comme je me dirai, quand leurs défauts m'attristeront, que dans des mains moins habiles que les vôtres, ces défauts seraient devenus des vices. Soyez béni de tout le bien que vous avez fait, et aussi de celui que vous avez pu vous efforcer de faire sans y avoir réussi. »

Victorin ne leur avait jamais dissimulé la vérité. Ils connaissaient comme lui-même les vertus et les défauts de leurs fils. Ils n'avaient pas craint la lumière qu'un esprit sage leur apportait, et ils avaient apprécié comme lui l'étendue du mal qu'avait fait aux aînés une première éducation que la flatterie et les préjugés avaient rendue vicieuse malgré tous leurs soins.

Ils avaient suivi avec la même clarté la marche incertaine d'abord, plus assurée ensuite, de ces jeunes âmes vers la sagesse, ils avaient reconnu et sondé avec le maître toutes les difficultés qui s'opposaient à ce que les progrès dans la voie de la perfection fussent plus rapides. Cette connaissance exacte qu'ils avaient ainsi acquise des qualités bonnes et mauvaises de leurs fils leur procurait l'avantage de pouvoir les guider plus sûrement, l'heure étant venue de les produire dans le monde. Gonzague comptait sur leur respect filial; il les supposait incapables d'une résistance quelconque à l'autorité paternelle : il disait à Victorin que cette soumission chrétienne suffisait à payer tous les soins dont ces jeunes hommes avaient été l'objet. Un manque d'obéissance était ce qu'il aurait le plus difficilement pardonné, car il ne l'eût point séparé d'une honteuse et haïssable ingratitude. Victorin avait bien l'espérance qu'ils se montreraient toujours fils dociles et soumis, mais il n'eût point affirmé, en ce qui concernait Louis, que dans telle circonstance donnée, emporté par la vivacité de ses

premières impressions, il ne parût tenir peu de compte de la volonté d'un père. Avec la connaissance de son caractère, devrait-on conclure sans injustice qu'il fût passé de l'amour et du respect filials à l'indifférence et à l'ingratitude? Voilà ce qu'avec ménagement il s'efforçait, sans y réussir, de faire comprendre au marquis. Paula l'avait compris sans peine : elle demanda souvent à Dieu dans ses prières que le père et le fils ne fussent jamais placés dans de telles conjonctures, que l'un pût prendre les effets de la passion de l'autre pour ceux de l'ingratitude; mais il n'entre point toujours dans les desseins de Dieu sur nous de nous accorder les grâces temporelles que nous sollicitons de sa bonté.

Ce n'était point sans une tristesse qui lui faisait honneur que Louis quittait cette *Maison Joyeuse* où dix années de sa vie s'étaient écoulées heureuses et paisibles dans l'apprentissage moral des vertus qui font l'honnête homme et le chrétien. Cependant Victorin, habile à lire dans l'âme de ses élèves, avait promptement reconnu que Louis était en proie à une anxiété douloureuse qui ajoutait encore à sa tristesse. Il en pénétra aisément la cause. « Louis, lui dit-il, pourquoi ne me parlez-vous pas de ce qui vous trouble si profondément? — Parce que je n'ose, dans la crainte d'encourir votre blâme, répondit Louis sans témoigner d'étonnement que son secret fût découvert. — En effet, je vous blâmerais, répliqua Victorin, de ne point faire plus d'efforts pour surmonter

des répugnances nées d'une première impression et fort mal fondées, si je n'espérais qu'avec l'aide de Dieu nous les verrons s'évanouir un jour comme d'elles-mêmes. Je veux bien aujourd'hui ne vous traiter que comme un grand enfant et vous dire, pour apporter quelque allégement à vos peines, que d'un an ou deux encore il ne vous sera point parlé de vos devoirs envers cette personne qui est bien loin de mériter vos dédains.

— D'un an ou deux? s'écria Louis. Ah! j'en remercie Dieu! j'aurai le temps de me préparer. Maître, c'eût été trop à la fois que de vous quitter pour *la* retrouver aussitôt.

— Louis, quelle peine ne me feriez-vous pas, dit Victorin, si je n'étais point sûr que toutes vos préventions tomberont du jour où vous connaîtrez mieux celle pour qui vous professez aujourd'hui une aversion si peu chrétienne, et que je prie Dieu de pardonner à votre jeunesse! »

On devine qu'il s'agissait de Barbara, que nous avons laissée dans son couvent, où elle travaillait de tout son cœur à se débarrasser de sa rusticité germaine. Le travail s'avançait, elle se montrait déjà toute charmante, mais on était résolu d'attendre qu'elle fût au moins entrée dans sa seizième année avant de la représenter à son époux. Cette Barbara, dont Louis ne parlait jamais et que sans doute il oubliait souvent, n'était plus sortie de son esprit depuis le jour où son retour à la maison paternelle avait été fixé. Il

la voyait prendre incontinent auprès de lui le rang d'une épouse, et cette idée lui était insupportable. Deux ans, quand on en compte vingt, c'est un bien long espace de temps; tout heureux de les avoir devant lui avant d'en venir à l'extrémité qu'il avait envisagée comme si prochaine, le calme rentra dans son âme.

Le départ de Frédéric de Montefeltro suivit d'assez près celui des princes de Gonzague. Ce fut une nouvelle douleur pour Victorin, mais à laquelle ne se joignirent point de pénibles appréhensions. Quoique Frédéric n'eût été mis que dans l'adolescence sous la discipline de Victorin, son heureux naturel, l'élévation et la justesse de son esprit qui l'avaient préservé de tout défaut dominant, l'avaient rendu singulièrement apte à profiter des leçons de morale qu'il recevait de son digne maître. Il pouvait être présenté comme le modèle et l'honneur de la jeunesse de son rang. Il n'était aucune branche des connaissances humaines qu'il n'eût abordée, et avec un plein succès; son esprit, à la hauteur de sa science, possédait en même temps ces grâces aimables, cette heureuse délicatesse de pensées et d'expressions que semble exclure trop souvent un esprit très-savant. Une modestie charmante parce qu'elle était vraie, et elle était vraie parce qu'elle avait sa source dans le sentiment chrétien, répandait un charme inexprimable sur cet esprit déjà si attrayant. Sensible sans faiblesse, ferme sans opiniâtreté ni dureté, maître de

lui-même dans un âge où l'on se gouverne si peu, Frédéric, dans toutes les situations de sa vie, devait toujours se montrer digne de la confiance que plaçait Victorin dans sa jeune sagesse. C'était un de ces hommes rares qui arrivent sans peine par le privilége de leur nature à cet équilibre parfait entre toutes les qualités de l'esprit et du cœur, sans lequel il n'est point de sagesse assurée; équilibre ou plutôt harmonie entre toutes les parties qui composent l'être intellectuel et moral que les études les plus philosophiques ne sauraient donner, et que la religion elle-même, quand la nature ne la seconde pas, ne parvient à faire acquérir qu'après un long et difficile travail de l'individu sur lui-même.

Frédéric retournait à Urbin dans des dispositions bien différentes de celles où Victorin l'avait trouvé quelques années auparavant. Il avait depuis longtemps banni de son cœur tout sentiment de jalousie contre Oddone, et disposé à le chérir comme un frère, il avait hâte de se retrouver auprès de cet enfant, qui touchait alors à l'adolescence. Il se proposait de l'entourer des plus tendres soins et de veiller sur lui avec la sollicitude d'un père. Il s'étonnait de ses anciennes prétentions à une tendresse exclusive de la part du duc d'Urbin, et ressentait une vive reconnaissance des bienfaits de ce prince. « Que ne vous dois-je pas, disait-il encore avec effusion à Victorin la veille de son départ, pour m'avoir tiré de cet état maladif de mon âme, causé par un orgueil jaloux,

bien plus encore que par une tendresse mal réglée! Je serais peu à peu devenu un monstre d'ingratitude; car, ne voulant plus voir que ce qui me manquait, je m'obstinais à méconnaître les biens dont j'étais comblé! Béni soyez-vous d'avoir porté la lumière dans mon âme; ce fut un plus grand bienfait que toute la science que je puis vous devoir, quoique je sois loin d'en méconnaître le prix! »

Il avait raison : qu'est toute la science du monde au prix d'une seule vertu chrétienne? celle-ci peut nous ouvrir le ciel, et si nous avons négligé de bien vivre, celle-là ne sert qu'à rendre notre perte plus assurée.

Agostino, qui voyait quelle tristesse régnait dans l'âme de Victorin après toutes ces séparations, se fût reproché comme un crime d'y ajouter encore en parlant de ses projets de retraite. Il tenait renfermé dans son cœur son désir toujours plus vif de se consacrer à Dieu dans la sainte obscurité du cloître. Mais Dieu qui avait agréé le sacrifice du jeune homme et qui jugeait Victorin digne de s'y associer, disposa toutes choses pour que la connaissance des desseins du disciple arrivât enfin au maître.

Ce fut à la fin d'une journée passée, comme ils les passaient toutes, dans les exercices de la plus tendre et de la plus active charité, que le secret d'Agostino se déposa dans le sein de Victorin à l'heure où ils se reposaient quelquefois dans les épanchements d'une douce et aimable confiance du laborieux travail au-

quel ils s'étaient livrés par amour pour leurs frères, et voici quelle en fut l'occasion.

Les succès d'Agostino dans les sciences devenaient chaque jour plus remarquables, sa réputation s'établissait, surtout pour l'enseignement des mathématiques, et son extrême jeunesse ajoutait encore à l'admiration qu'inspirait sa science. La chaire de mathématiques étant devenue vacante au gymnase, le marquis de Mantoue crut ne pouvoir mieux faire que de la confier désormais au jeune savant. Victorin instruisit Agostino de la décision du marquis, et laissa voir toute la joie qu'il en ressentait. Agostino demeura devant lui interdit et les yeux baissés.

— Agostino, mon fils! demanda Victorin avec émotion, que se passe-t-il en vous? Auriez-vous quelque dessein que contrarie la nouvelle que je vous donne?

— Mon père, s'écria le jeune homme en tombant aux pieds de Victorin, mon père, je ne puis accepter, car je ne m'appartiens plus. J'ai promis à Dieu de renoncer au monde et de ne vivre que pour lui!

— Eh quoi! vous voulez... Victorin ne put continuer.

— Je voudrais bien, mon père, ne vouloir que ce que vous voudriez aussi, dit le jeune homme en arrêtant avec anxiété ses regards sur ceux de Victorin.

— Levez-vous, Agostino, levez-vous. Agostino

obéit. Victorin fit quelques pas dans la chambre, et revenant vers celui qu'il avait si véritablement adopté pour fils, il s'arrêta.

— Vous êtes bien jeune, enfant, lui dit-il, pour prendre cet héroïque parti. Ne serait-il pas bien d'ajourner à quelques années une décision de cette importance?

— Est-ce quand le cœur n'a plus de chaleur, ou le corps de vigueur, que le soldat doit s'offrir pour le combat? répondit Agostino avec une respectueuse douceur; qui a plus de droit à ma jeunesse que celui dont je la tiens? J'aurai pour vous, maître, la soumission d'un fils, comme j'en ai le respect et l'amour; je ne ferai rien sans votre assentiment, mais les années d'épreuves que vous m'imposerez seront les plus tristes de ma vie, comme elles en seront les plus stériles!

— J'espérais, enfant, que l'Italie aurait en vous un de ses plus habiles mathématiciens.

— L'Italie, mon père, a sans moi assez de savants pour assurer sa gloire, mais elle n'a pas encore assez d'hommes qui prient Dieu pour sa tranquillité intérieure; laissez-moi en augmenter le nombre, je trouverai ma part assez belle.

— Belle part, en effet, et que les hommes devraient le plus envier, s'ils se connaissaient en gloire et en félicité, dit Victorin avec mélancolie. Mais, mon fils, je crains pour ta jeunesse cette vie d'austérités et de sacrifices, si ta jeune vertu ne soutenait point

l'épreuve, et que des regrets plus tard vinssent assiéger ton cœur!

— Je me confie en Dieu pour n'avoir point ce malheur, répondit le jeune homme avec autant d'amour que d'humilité. Mon père, votre consentement et votre bénédiction! Et il tomba de nouveau aux genoux de Victorin.

— Qu'il soit fait comme tu le souhaites, enfant, dit Victorin après un instant de silence, obéis à l'inspiration d'en haut; j'aurais mauvaise grâce à lutter plus longtemps contre elle. Qu'ai-je à te proposer en retour des biens que tu attends? Une fumée, l'*ombre d'un grand nom*, comme dit ce livre admirable que nous aimons tant, et avec cette ombre, de grands dangers peut-être pour ton âme si elle se laissait prendre aux séductions de la louange. Va donc vivre à jamais dans cette obscurité si glorieuse aux yeux de Dieu! va étouffer en toi le vieil homme et toutes ses convoitises! va offrir ta vie en expiation des crimes et des vices infâmes qui déshonorent notre malheureuse Italie! Je te bénis, mon fils, et mes bénédictions te suivront dans ta retraite! Je te bénis! Ne t'effraie point des larmes que je ne puis retenir, continua-t-il en pressant dans ses mains vénérables la tête inclinée du jeune homme, c'est le dernier triomphe de la nature! Pense que je t'ai aimé comme mon fils, et que j'avais rêvé plus d'une fois que ta main filiale soutiendrait ma vieillesse!

— O mon père! mon père!

— C'est fini, enfant. Je ne te disputerai pas à Dieu, et je dois m'estimer heureux d'avoir aussi mon sacrifice à faire. Rendons-nous à la chapelle, mon fils; nous y rendrons grâces à Dieu.

— Seigneur, je vous le donne, disait Victorin agenouillé au pied de l'autel; je vous le donne pleinement, sans amertume et sans répugnance, ce fils que, dans le calcul d'une tendresse égoïste, je me réservais pour être l'appui de mes vieux ans! Pardonnez à ma faiblesse les larmes que j'ai répandues!

— Mon Dieu, disait de son côté Agostino, soyez mille fois béni de la force que vous prêtez à mon père! O vous qui tenez dans vos mains les cœurs des hommes, faites que le mien ne veuille et ne sache jamais goûter que vous! Recevez-moi, quelque indigne que je sois, au nombre de vos serviteurs; recevez-moi, Seigneur Jésus, que mon amour me tienne lieu des vertus qui me manquent! Son humilité ne lui permettait point de reconnaître que l'amour est la plus belle et la plus précieuse des vertus, et qu'il les renferme toutes. « Aimez, et faites ce que vous voudrez, » disait saint Augustin, certain que celui qui aime ne peut plus offenser Dieu, du moins volontairement.

Ils répandaient encore leurs âmes en prières devant Dieu, quand la chapelle se remplit des élèves qui s'y rendaient pour la prière du soir. Le chapelain, en sa qualité de confesseur d'Agostino, avait depuis longtemps reçu la confidence de ses desseins. Après le chant en l'honneur de Marie, qui terminait, comme

nous le savons, les exercices spirituels du soir, il dit aux jeunes gens, sur l'invitation de Victorin, qu'un de leurs condisciples qui voulait se vouer à la vie religieuse se recommandait à leurs prières. Chacun d'eux répéta aussitôt dans son cœur le nom d'Agostino, la vertu parfaite qu'ils admiraient en lui le leur désignant comme le plus digne des grâces abondantes que suppose la vocation religieuse. Ils s'unirent aussitôt dans une commune et fervente prière pour appeler sur lui toutes les bénédictions de Dieu.

CHAPITRE XXXV.

Beauté d'une âme innocente. — Bonheur d'Agostino. — Impression différente que produit la nouvelle de sa prochaine entrée en religion sur Marguerite et Cécile de Gonzague. — Elles prient pour lui. — Adieux que lui fait Cécile. — Victorin le conduit au couvent. — Agostino est confié à frère Angèle, maître des novices. — Victorin fait une retraite de trois jours. — Il retourne à Mantoue. — Aveu que lui fait Cécile de Gonzague.

Une âme rétablie dans l'amour et la vérité par le repentir et la pénitence nous paraîtrait d'une si ravissante beauté, si elle pouvait tomber sous nos sens, que nous ne saurions plus en détacher nos regards. Que serait-ce d'une âme qui a conservé intacte l'innocence baptismale, qui s'est développée dans une atmosphère de vertu que chaque jour a rendue plus délicate et plus pure? Le repentir ne peut effacer dans la première les stigmates des profondes blessures que lui ont faites les passions, et de ces cicatrices, si bien fermées qu'elles soient, s'échappe quelquefois comme une vapeur maligne qui obscurcit sa beauté. Ce n'est que dans le sein de Dieu même, dans les joies pures et sans mélange de l'éternité, dans cette Jérusalem céleste où le fantôme des habitudes coupa-

bles du passé ne saurait plus troubler le présent, où la confusion ne suit plus le souvenir, que cette âme qui a causé tant d'allégresse au ciel en secouant la fange de ses vices recouvre toute la splendeur de sa beauté primitive. Mais l'âme qui demeure étrangère en ce monde à la honteuse servitude des vices, l'âme qui se conserve chaste et pure dans l'amour de Dieu et la pratique de sa loi sainte, brille d'une beauté sans tache et comparable à celle des esprits bienheureux. Celle-là, s'il nous était donné de la contempler, non-seulement nous n'en saurions plus détourner nos regards, mais nous serions peu à peu dans sa contemplation consumés d'amour pour le Dieu qui a pu la produire. Telle était l'âme d'Agostino, âme bénie, âme prédestinée qui pénétrait de plus en plus de sa beauté céleste l'être corporel auquel Dieu l'avait unie. La sainteté de l'âme embellirait le corps le plus disgracié, quelle beauté ne doit-elle pas prêter à celui que la nature a favorisé de ses dons! L'homme n'est véritablement lui-même que dans les saints qui honorent son humanité; il redevient cet esprit de lumière qui doit passer ici-bas dans une intime communion avec son Dieu, et ne s'arrêter aux choses du temps qu'autant qu'il est nécessaire pour accomplir comme le Seigneur Jésus la volonté de son Père qui est dans le ciel, et non pour placer dans ces choses sa vie et son bonheur. L'homme ainsi rétabli dans sa voie brille aussitôt d'un tel caractère de grandeur et de majesté, il se montre si réellement le roi de l'univers sensible,

l'hôte futur du monde invisible, le fils et le frère d'un Dieu, que les plus superbes s'inclinent avec respect et tendresse devant lui, et que sa beauté souveraine entraîne et subjugue tous les cœurs.

Et c'est là, mon Dieu! le dernier terme de l'humanité, de cette humanité si résistante, qui perd si facilement sa voie et qui s'écrie pour tromper sa conscience : Les saints ne peuvent être qu'une exception! Il faut, avant que passent le ciel et la terre, conformément à votre divine parole, que l'humanité, réunie sous un seul pasteur, ne vous offre plus que des saints.

Le bonheur d'Agostino était grand depuis qu'il avait obtenu le consentement de son bienfaiteur; et remerciant Dieu de ses bontés, il attendait confiant et tranquille ce qui serait ordonné de lui. On avait demandé pour lui les prières de ses condisciples, son entrée prochaine en religion n'était un mystère pour personne, Marguerite et Cécile de Gonzague en furent informées comme les autres. Cécile l'apprit avec attendrissement et admiration, et Marguerite avec un étonnement mêlé de compassion. L'une, attirée secrètement vers une vie d'amour et de pénitence, ne pensait pas qu'on pût mieux choisir; l'autre, qui souriait au monde et aux plaisirs qu'il promet, ne comprenait pas que dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, sans y être poussé par la souffrance ou forcé par sa situation, on pût embrasser un genre de vie si contraire à tout ce qu'aime et

souhaite la nature. Mais elles priaient toutes les deux pour lui avec une égale ferveur : Cécile, pour qu'il se sanctifiât dans l'heureuse voie où il s'engageait, qu'il y marchât l'égal des plus saints; Marguerite, pour qu'il ne se repentît jamais du parti rigoureux qu'il prenait, et que ses plus belles années ne se consumassent point dans des regrets inutiles. C'est ainsi que de nos jours se partage encore le monde sur le sort de ceux que Dieu appelle à une vie plus parfaite : les uns, et c'est le plus petit nombre, applaudissent et admirent; les autres, et ils remplissent le monde, qui n'ont jamais pris le temps de réfléchir sur les effets de la grâce dans les âmes, sur le changement profond qu'elle y opère, les chastes délices qu'elle peut faire trouver dans le travail de la pénitence, les autres s'apitoient et sont tout remplis de craintes pour un avenir incomparablement plus tranquille et plus heureux que le leur.

Agostino passait dans une profonde retraite les derniers temps de son séjour à la Maison Joyeuse. Il cessa même d'assister à ces entretiens particuliers qu'il aimait tant, où le maître mettait dans un langage simple et familier tous les trésors de la science à la portée de Marguerite et de Cécile. Cécile regretta de ne plus le voir dans les circonstances actuelles. Elle aurait voulu s'animer par sa présence à tout sacrifier pour Dieu. La veille du départ d'Agostino elle se hasarda à demander s'il ne prendrait point congé d'elle et de sa sœur. Victorin répondit affir-

mativement; il crut que l'élève de la Maison Joyeuse devait ses adieux à Cécile et à Marguerite aussi bien qu'à tous ses condisciples. Il conduisit vers elles Agostino, qui leur demanda une part dans leurs prières. — Oh! répondit vivement Marguerite, je prie depuis longtemps pour que Dieu vous donne la force de ne regretter jamais votre engagement!

— Regretter! dit Agostino avec étonnement, ah! cela n'est pas possible! Mais pourtant, reprit-il avec humilité, Dieu pourrait m'abandonner assez pour que je connusse des regrets, je suis si peu digne d'être compté parmi ses serviteurs! Ainsi je vous remercie de cette prière et vous supplie de ne point l'oublier!

— Non, vous ne regretterez rien, Agostino, dit Cécile avec entraînement; vous avez pris la meilleure part, et elle ne vous sera point ravie. Agostino, votre main! Laissez-moi presser dans les miennes ces mains qui désormais, sans cesse élevées vers Dieu, ne s'abaisseront plus que pour accomplir ici-bas des œuvres de miséricorde! Et comme l'humilité du jeune homme l'empêchait d'obéir, elle reprit : J'irai donc moi-même chercher cette main; et s'avançant, elle tendit la sienne à Agostino, qui mit un genou en terre, et reçut dans cette respectueuse posture la marque d'estime et de sympathie qu'elle avait voulu lui donner. —Agostino, mon frère, lui dit-elle, souvenez-vous de moi dans vos prières!

Agostino eut et dans cinstant comme une révéla-

tion de l'état futur de Cécile; une émotion aussi douce que profonde s'empara de lui : Elle vous appartient, Seigneur, dit-il dans son cœur, elle sera à vous! — Oui, je prierai pour vous, lui répondit-il en l'appelant, comme malgré lui, du doux nom de sœur.

Le lendemain, Agostino et son père adoptif se dirigeaient vers le couvent de franciscains réformés établi non loin de Mantoue. C'était là qu'Agostino devait prendre l'habit. On leur fit cet accueil simple et cordial qu'on trouve par excellence chez les serviteurs de Dieu, chez ces amis si tendres et si fidèles de l'humanité. Le dessein d'Agostino avait été révélé depuis quelque temps aux bons pères. On savait qu'il venait chercher non la paix d'un jour, mais celle de sa vie tout entière, dans cet asile sanctifié par la prière, le travail et les œuvres de charité. Le prieur, après lui avoir donné sa bénédiction, le pressa tendrement sur son cœur, et lui dit : Mon fils, vous avez été touché de cette parole du Seigneur : « Quittez tout, et vous trouverez tout. » Vous en reconnaîtrez bientôt, je l'espère, toute la vérité. Heureux qui fait à son Dieu le sacrifice de sa jeunesse et des vaines joies du monde! Il sème un grain qui lui rapportera le centuple après ces fugitifs instants que nous nommons la vie, et qui ne nous sont donnés que pour nous servir de briève préparation à la véritable vie. Le prieur le remit ensuite entre les mains de frère Angèle, alors maître des novices. Angèle le reçut

avec la joie la plus vive. — Heureux jeune homme, lui dit-il, enfant préféré de Dieu, d'entrer dans cette sainte maison, ignorant des vices qui souillent le monde, et n'ayant au cœur que l'espérance et l'amour!

Victorin fit une retraite de trois jours au couvent : son sacrifice était fait, aussi entier que Dieu pouvait le demander; mais la nature, dont les aiguillons se font toujours sentir, avait besoin de se retremper dans une fervente et continuelle prière.

Il se sépara sans faiblesse de son fils bien-aimé, qui avait déjà déposé les habits du siècle; il lui donna une dernière bénédiction et remercia Dieu, en retournant seul à Mantoue, de ne l'avoir point jugé indigne de sacrifier les joies infinies que lui avait procurées sa tendresse toute paternelle pour Agostino.

Le premier soin de Cécile, quand elle revit son maître fut de lui demander des nouvelles du jeune novice. — Il est bien heureux, lui dit-elle, d'être entré dans cette voie étroite où Dieu nous appelle tous, puisqu'il n'en est point d'autre qui conduise au ciel! Je ne connais point, maître, d'état plus heureux, plus digne d'envie que l'état monastique : renoncer aux vanités du monde en conformité des promesses de notre baptême, entendre Dieu parler à nos cœurs dans la sainte obscurité du cloître, jouir de sa présence sans retardement ni obstacles causés par les sujétions ou les vains bruits du monde, l'avoir pour

principe et pour terme de toutes nos pensées et de toutes nos actions, quoi de plus doux, de plus digne d'être recherché et acquis au prix de tous les sacrifices !

— Nous ne sommes pas tous appelés à la vie du cloître, répondit Victorin, mais nous sommes tous tenus, aux termes du contrat signé du sang de Jésus-Christ, de vivre en communion avec Dieu et de répudier les jouissances et les droits dont nous entretient le monde, pour ne suivre que la grande loi du devoir et de la charité promulguée sur le Calvaire.

— Pour suivre fidèlement cette loi, le cloître est un asile plus sûr que le monde ? dit Cécile.

— Vous avez raison, mon enfant; mais quand la victoire est plus disputée, la récompense est plus grande.

— Je sens qu'il conviendrait mieux à ma faiblesse d'avoir moins à combattre, reprit la jeune princesse de Mantoue. O maître ! continua-t-elle, vous qui m'avez toujours montré tant d'indulgence et de bonté, et dont le caractère m'inspire une si entière confiance, pourquoi ne vous parlerais-je pas aujourd'hui de ce que je n'ai encore dit à personne, de ce que j'ai osé à peine me dire à moi-même, dans la crainte qu'il ne fût pas encore permis à ma jeunesse d'aspirer à tant d'honneur : c'est qu'il me semble que je ne saurais espérer de paix pour mon âme que dans une vie consacrée à Dieu ?

— Vous aussi, mon enfant! dit Victorin avec quelque émotion.

— Je n'étais pas encore sortie de la première enfance, maître, que le désir du cloître était dans mon cœur. Je l'ai combattu, car j'avais le pressentiment que ma famille n'y serait pas favorable, mais il a grandi avec moi malgré tous mes efforts, et l'exemple d'Agostino m'a remplie d'une émulation si vive, que je pleure, dès que je me trouve seule, de ne pouvoir suivre mon attrait pour la vie religieuse.

— Eh! pourquoi, mon enfant? Rien n'est impossible à Dieu; s'il vous veut à lui, il saura bien aplanir tous les obstacles.

— Je me dis cela quelquefois, et je le répète à Dieu dans mes prières. Mais quand j'entends mon père exprimer des idées si différentes sur mon établissement, et que je vois y acquiescer ma mère, ma sainte mère, il me semble alors que mon désir ne se réalisera jamais.

— Ces projets de votre père sont si naturels, qu'il n'est pas bien surprenant que votre mère y donne son consentement. Pourquoi ne penseraient-ils pas plutôt l'un et l'autre à vous établir dans le monde qu'à vous renfermer dans un cloître? Cela ne veut pas dire que, votre vocation bien décidée, ils vous disputeraient à Dieu! Priez, mon enfant, priez, chaque chose viendra en son temps selon les desseins de Dieu sur vous. Vous êtes jeune, vous pouvez attendre; et le

temps est la pierre de touche de toutes les vocations.

Cécile était entrée dans sa quinzième année. Elle joignait à une rare beauté les grâces de l'esprit le plus aimable et les plus attrayantes qualités du cœur. Elle était chérie de tous ceux qui l'approchaient et l'objet de la plus vive tendresse de la part de son père. Il n'était pas douteux que ce père ne se montrât fort opposé au dessein de sa fille : mais Dieu change à son gré le cœur des hommes ; c'est ce qui avait donné à Victorin la confiance de rassurer la jeune fille sur l'avenir. Elle lui demanda quelques conseils sur la manière de vivre qu'elle devait adopter en vue de la céleste union qui faisait l'objet de ses vœux. Il lui traça quelques pratiques simples, faciles, qu'elle pouvait observer dans le palais de son père sans éveiller l'attention de personne, et propres à l'entretenir dans le détachement du monde, l'amour de la pauvreté et l'esprit de retraite. Il lui indiqua aussi quelles lectures elle devait faire de préférence dans les Pères grecs et latins qu'ils avaient vus ensemble ; et il lui remit, à quelque temps de là, le traité de saint Jean Chrysostome « contre les détracteurs de la vie religieuse, » que lui avait envoyé Ambroise le Camaldule après l'avoir traduit du grec en latin pour la commodité du plus grand nombre.

De l'humble chaumière du laboureur, Dieu avait appelé Agostino à la perfection de la vie religieuse ; il y appelait Cécile du palais des princes de Mantoue.

C'est ainsi que par tous les siècles il va recrutant ses saints dans tous les états et toutes les fortunes, établissant en lui et par lui la seule égalité qui puisse exister sur la terre, et nous donnant dès ce monde une image de cette Jérusalem céleste où il n'y a plus ni premiers ni derniers, selon le monde, mais où les premiers sont ceux qui ont le plus aimé.

CHAPITRE XXXVI.

Intrigues de Renaud des Albizzi pour susciter des ennemis à sa patrie. — Révolte des Génois contre Philippe-Marie. — Ils sont appuyés par Venise et Florence. — Piccinino prend le commandement de l'armée milanaise. — Louis de Gonzague lui fait une visite dans son camp. — Accueil flatteur que le jeune prince reçoit de Piccinino. — Louis s'engage témérairement à combattre sous les étendards de ce général. — Son embarras pour informer son père de la promesse qu'il a faite. — Mécontentement du marquis de Mantoue. — Louis est exilé. — Il prend la fuite. — Maladie de Victorin. — Soins que lui rend Agostino.

Renaud des Albizzi supportait impatiemment son exil. L'inaction où il était condamné convenait mal à la nature de son génie et à son caractère. La haine jalouse dont il était animé contre Médicis lui rendait encore son état plus insupportable. Il ne pouvait lui pardonner d'avoir été ou plus heureux ou plus habile que lui. Il s'efforçait de susciter des ennemis à sa patrie, puisqu'il ne pouvait attendre que des étrangers le renversement de son rival. La conduite de Renaud confirmait cette vérité, qu'ont établie contre eux, dans tous les temps et dans tous les pays, les hommes forcés de se retirer devant un pouvoir nouveau : que l'intérêt de la patrie, qu'on les entend

invoquer si souvent dans l'exil, n'est le plus souvent qu'un mot dont ils se servent pour travailler sans honte et avec quelques chances de succès à satisfaire leur ambition, leur orgueil blessé, ou leur vengeance; souvent toutes ces passions à la fois. Florence avait acclamé le gouvernement de Médicis; elle paraissait aimer son administration vigilante et paternelle; elle était heureuse et tranquille; qu'importait à Renaud! Ce qui lui tenait au cœur, c'était l'humiliation de son rival et son propre triomphe. Il n'écoutait et ne voulait entendre que ces quelques voix discordantes qui se trouvent toujours pour protester contre tout gouvernement établi. Il s'écriait avec ses amis, qui ne le croyaient pas plus que lui, que la tyrannie de Médicis tenait Florence dans l'oppression, et qu'elle soupirait après la chute du traître qui l'avait asservie.

Florence n'ignorait pas les menées de Renaud et lui avait fait enjoindre de se tenir à plus de cent milles de son territoire, sous peine d'encourir comme rebelle une condamnation capitale. Renaud, méprisant cet ordre et la menace qui l'accompagnait, séjournait à Milan pour y exciter Philippe-Marie à se déclarer contre les Florentins.

Philippe-Marie, dans le dernier traité, avait été reconnu seigneur de Gênes par Florence et Venise. Il ne tarda pas à interpréter d'une façon arbitraire les droits que ce titre lui concédait sur cette ville. Il voulut obliger les Génois à concourir au rétablisse-

ment d'Alfonse d'Aragon, qu'ils avaient précédemment vaincu et fait prisonnier, le 5 août 1435, devant l'île de Ponza. Cette prétention détermina une révolte que se hâtèrent d'appuyer Florence et Venise, alarmées de l'intime liaison qui s'était établie entre Philippe-Marie et Alfonse d'Aragon depuis la captivité de ce prince à la cour de Milan.

Renaud des Albizzi ne pouvait laisser passer une occasion si favorable d'exciter le ressentiment et l'ambition de Visconti. Il lui promit des conquêtes faciles, et ne craignit pas, dans l'aveuglement de sa passion, de lui en présenter l'expectative dans sa patrie même, qu'il disait appauvrie, divisée et prête à se donner à quiconque voudrait la délivrer du joug odieux qui pesait sur elle. Mais comme une telle conduite était de nature à compromettre un peu l'honneur d'un Florentin, il s'efforçait de tromper les autres et de se tromper lui-même sur le caractère de ses actes : — La calamité d'un mauvais gouvernement, disait-il, est bien plus durable, bien plus pernicieuse qu'une guerre; le mal passager que nous faisons à notre patrie est la seule ressource qui nous reste pour la préserver d'un mal éternel [1]. Maxime politique dont tous les factieux paient leurs dupes; maxime aussi fausse qu'impie, puisqu'il leur suffit d'être exclus d'un gouvernement pour le condamner, et qu'ils ne s'effraient point, pour arriver à leurs fins, de couvrir

[1] Sismondi, *Républiques italiennes*, p. 82, t. IX.

leur patrie de sang et de ruines, et maxime qui ne peut prévaloir longtemps dans un État sans en amener l'avilissement et la dissolution.

Il n'était point difficile de porter l'esprit remuant et ambitieux de Visconti à reprendre la guerre avec ses voisins. Il fit un accueil favorable aux ouvertures de Renaud, et lui permit de concevoir les plus grandes espérances. Il se promit néanmoins de ne point s'engager légèrement sur la foi d'un émigré florentin, et de voir venir les événements avant de prendre un parti. Il envoya son général Piccinino contre Gênes sans déclarer encore la guerre à Florence ni à Venise, au grand mécontentement de Renaud. Piccinino, qui remplissait l'Italie de son nom, soutint sa réputation d'habileté dans cette difficile campagne, quoiqu'il n'y pût obtenir de succès décisifs. Dans les derniers mois de 1436 il passa, sur l'ordre de Philippe-Marie, dans la rivière du Levant, pour y surveiller à la fois Gênes et la Toscane.

Louis de Gonzague, qui avait un extrême désir de connaître Piccinino, qu'il considérait comme le premier capitaine de l'Italie, voulut profiter de l'inaction présente du général pour lui faire une visite, et en obtint la permission de son père. Il se rendit au camp milanais. Piccinino, flatté de l'admiration que professait pour lui le jeune prince, et charmé de sa bonne mine ainsi que de son ardeur martiale, lui fit l'accueil le plus distingué. Il mit tout en œuvre pour le séduire et se l'attacher. Louis était tout disposé à servir sous les ordres de Piccinino; il n'était retenu que par

la crainte de trouver son père parmi les généraux qu'il lui faudrait combattre. Piccinino lui fit la fausse confidence qu'après quelques escarmouches insignifiantes dans la Romagne il passerait au service du roi de Naples, Alfonse d'Aragon, et il reçut de Louis la promesse de prendre parti sous ses étendards.

Le jeune prince alla même, dans l'entraînement qui lui était naturel, jusqu'à prendre terme pour son retour auprès du général milanais.

Louis n'avait pas douté du consentement de son père tant qu'il avait été dans le camp de Piccinino. De retour à Mantoue, il commença de craindre que les engagements qu'il avait pris ne fussent pas approuvés et il se persuadait, avec l'exagération ordinaire à la jeunesse, qu'il ne pouvait les rompre sans déshonneur. Il se fût certainement ouvert à Victorin des embarras de sa situation; mais il l'avait trouvé à son retour assez malade pour garder le lit, et il ne voulut point le fatiguer de ses affaires. Après quelques jours passés dans la tristesse et l'hésitation, il fit part à son père de l'intention où il était de servir sous Piccinino. Les efforts qu'il avait dû faire pour surmonter son embarras avaient donné à son ton et à sa parole quelque chose de bref et de froid qui déplut souverainement à Gonzague, et lui fit croire à un dessein arrêté de braver l'autorité paternelle. Il dédaigna d'entrer dans les détails de ce qui avait pu se passer entre Louis et Piccinino, ainsi que de donner les raisons qui ne lui permettaient point d'autoriser son fils à

servir sous ce général : il se contenta de lui ordonner d'un ton sec et péremptoire de renoncer à ce projet; et comme le jeune homme essayait de répliquer, il l'exila dans une maison de plaisance à quelques milles de Mantoue.

L'orgueil de Louis se révolta d'un traitement qu'il considérait comme injuste; il lui parut que son père agissait avec lui comme avec un enfant dont les volontés ne méritent pas la discussion. Il se livra tout entier aux extravagances de l'imagination dans la solitude où il était condamné. Il ne craignit pas d'accuser ce père dont il avait reçu des preuves si multipliées de tendresse de n'avoir pour lui que mépris et indifférence, et ne songea plus qu'aux moyens de lui prouver qu'il n'était point tant à mépriser. Comme il était dans cette déplorable situation d'esprit, on lui remit une lettre que Piccinino lui faisait tenir en secret, et dans laquelle ce général lui donnait rendez-vous en Romagne, sans paraître douter qu'il ne se crût, en vrai gentilhomme, engagé d'honneur à remplir la promesse qu'il avait faite.

Dès que Philippe-Marie avait été informé de la visite de Louis au camp de Piccinino et de l'espèce d'engagement qu'avait pris le jeune prince, il avait pressé Piccinino de hâter la conclusion de cette affaire, qui lui importait dans les conjonctures présentes. Il espérait par le fils attirer le père à son service, ou le rendre suspect à Venise, qui ne devait pas manquer de l'employer dans la guerre prête à éclater. C'était

précisément cette double considération qui n'avait point permis au marquis de Mantoue d'agréer les projets de son fils. Il avait autorisé la visite du jeune homme à Piccinino, parce qu'il n'était point fâché de faire preuve d'indépendance vis-à-vis des républiques qu'il servait par ses armes, et de témoigner ainsi de sa courtoisie envers un vieux et illustre général, dont il allait être une fois de plus l'adversaire; mais sa loyauté ne lui eût jamais permis de consentir à ce que son fils combattît avec les ennemis de la république, qui s'en remettait à lui du soin de la défendre. Il ne pouvait se laisser tromper comme Louis sur les intentions de Piccinino; il savait bien que toutes les forces qu'il rassemblait avec activité n'étaient point destinées à Alfonse de Naples, mais qu'elles menaçaient Venise et Florence. Il se fût efforcé sans doute de présenter chaque chose selon la vérité à l'esprit de son fils, si ce fils ne lui eût parlé de son engagement avec Piccinino que pour le soumettre à sa sanction. Avec les idées de Gonzague sur le respect et la soumission auxquels sont tenus les enfants envers leurs parents, c'était une première et grande faute qu'avait commise Louis que de s'engager sans autorisation : que n'avait point dû ajouter de gravité à cette faute tout ce qui avait tendu à la justifier! Il vit dans la conduite de son fils un manque complet de respect filial, une révolte préméditée contre l'autorité paternelle, et crut le porter à la réflexion et au repentir en le condamnant à l'exil. Il se trompait dans l'appréciation de la con-

duite de Louis, il se trompait encore dans l'effet salutaire qu'il se promettait de la punition infligée. Louis ne se reconnaissait point coupable, ou à peine d'une étourderie, pour avoir présumé trop légèrement du consentement de son père; dans la solitude où il croyait subir un châtiment non mérité, il ne pouvait manquer, avec un caractère comme le sien, de se tenir aussi loin que possible du repentir et de la soumission. Le marquis s'opposait absolument à ce que Paula ou Charles allassent le trouver, afin de lui laisser tout le mérite du retour. Il attendait que la réflexion lui rendît un fils, quand il apprit avec une indignation égale à sa douleur que ce fils avait pris la fuite!

Pourquoi Victorin n'avait-il pu se trouver entre le père et le fils pour prévenir de tristes malentendus! Louis n'eût point rempli de désolation la maison paternelle; mais, dangereusement malade, aucun écho du monde n'arrivait plus jusqu'à lui. Les médecins exigeaient ce silence comme le seul moyen de se rendre maîtres de cette nature toujours aussi occupée des autres qu'elle l'était peu d'elle-même. Il était dans la plus complète ignorance de tout ce qui venait de se passer. Outre ses médecins et son confesseur deux personnes avaient seules l'entrée de sa chambre, et elles se fussent assurément gardées de toute indiscrétion : l'une d'elles, établie à son chevet dès que la maladie avait pris un caractère de gravité, était Agostino, qui en avait reçu la permission de ses supérieurs; et l'autre était Cécile, qui venait tous les jours

pendant quelques heures lui donner des soins filials. Le trouble et la douleur où elle était tombée avec toute sa famille ne lui avaient point fait interrompre ce pieux devoir, et son dévouement pour son digne maître lui donnait la force de dissimuler en sa présence tout ce qu'elle souffrait. Victorin, tout habitué qu'il était à lire sur les traits angéliques de l'aimable fille, n'aurait rien pu deviner de ce qui se passait en elle lors même qu'il eût été moins absorbé par le mal qui le tourmentait. C'est entre ces deux êtres qui lui étaient presque également chers, et soutenu par les consolations de la religion, qu'il luttait contre la mort. Cette petite chambre où il avait tant prié, tant appelé les bénédictions de Dieu sur la jeunesse confiée à ses soins, où il avait si longuement médité sur les moyens de la conduire au bien, cette retraite sanctifiée par l'innocence, la prière et le travail, offrait depuis sa maladie un spectacle qui eût pénétré les cœurs les plus froids d'attendrissement et de respect.

Étendu sur le lit étroit et dur qui l'avait reçu si longtemps, et qu'il n'avait point permis qu'on remplaçât par un lit plus commode et plus doux, comme ses médecins le voulaient, il ne trahissait par aucune impatience les vives souffrances dont il était la proie, et sa noble et pâle figure s'éclairait souvent d'une joie céleste quand il priait ou qu'il remerciait Dieu d'avoir été jugé digne de souffrir dans son corps quelque peu de la passion du Sauveur. Auprès du lit, du côté où reposait la tête du malade, se tenait Agos-

tino, dans le costume rude et sévère des franciscains, les pieds nus dans des sandales, sa jeune tête rasée, les gracieux et juvéniles contours de son visage déjà légèrement altérés par les travaux de la pénitence, mais resplendissant, comme les séraphins, d'innocence et d'amour divin, attentif aux moindres signes de Victorin, et n'interrompant les soins qu'il lui donnait que pour se mettre en prière avec lui. A l'autre extrémité du lit se voyait la jeune et belle princesse de Mantoue, vêtue des habits les plus simples, priant avec Victorin et Agostino, ou aidant celui-ci dans le service du malade, comme une sœur de charité, aurait-on dit plus tard. En face du lit, et occupant le fond de la chambre, s'élevait un autel surmonté d'un grand crucifix, sur lequel Victorin avait presque toujours les regards attachés. C'est là que tous les matins se célébrait pour lui le saint sacrifice, depuis que la maladie le retenait dans son lit; là qu'il avait pris le secret de souffrir avec amour et de se réjouir dans ses souffrances. Cette messe solitaire, servie par un ange sous l'habit d'un pénitent, au pied du lit d'un malade dont les yeux mourants se ranimaient et laissaient échapper des larmes de reconnaissance et d'amour pendant les divins mystères, devait attirer les regards de toute la cour céleste. Un monde invisible remplissait sans doute la pauvre et modeste chambre où elle se célébrait.

CHAPITRE XXXVII.

Otton San Severino, compagnon de la fuite de Louis. — Ils se rendent auprès de Piccinino. — Indignation du marquis. — Mesures sévères qu'il prend contre son fils. — Il le fait condamner à mort comme rebelle. — Douleur de Paula. — Efforts infructueux d'Eugène IV pour fléchir le marquis. — Il transmet à Charles tous les droits de l'aîné. — Ces rigueurs ont un effet contraire à celui qu'il attend. — Valeur de Louis. — Piccinino veut lui persuader de combattre contre son père. — Il s'y refuse. — Il va s'enfermer dans Lucques, assiégée par François Sforza. — Le marquis, généralissime des Vénitiens, se démet du commandement. — Louis se considère comme libre de reprendre la campagne sous Piccinino.

Otton San Severino, qui avait quitté le gymnase en même temps que les princes de Gonzague, et qui avait été attaché à la personne de Louis, avait sollicité du marquis et obtenu de partager son exil. Un père est toujours père, même quand sa main frappe, et le marquis n'avait pas voulu séparer son fils d'un si tendre et si fidèle ami; mais cette condescendance n'avait eu pour résultat que d'aggraver encore à ses yeux les fautes de Louis. Otton San Severino, après avoir combattu sans succès le projet de fuite que méditait son ami, n'avait pas eu assez de force pour se séparer de lui, et l'avait accompagné. Le marquis accusait Louis d'avoir exercé une pernicieuse in-

fluence sur un jeune homme inexpérimenté, et le rendait responsable du mépris que paraissait faire Otton des droits de son souverain et de son bienfaiteur sur sa personne et sur ses services. Il s'exprimait sur le compte de Louis avec la plus grande irritation, et ne parlait de rien moins que de le déshériter. La pensée de l'insubordination et de l'ingratitude dont l'aîné de ses enfants le payait déjà des soins et de l'amour dont il les avait toujours entourés lui était insupportable. Il n'avait jamais supposé qu'il pût avoir des plaintes sérieuses à faire de ses enfants devenus des hommes. Quel père, disait-il avec amertume, croit avoir donné naissance à des monstres! Dans ce premier chagrin domestique qui assombrissait une vie constamment heureuse, Gonzague se retrouvait avec toute la fougue et la violence de son caractère; et, comme dans les premières années de sa jeunesse, sa femme ne pouvait tenter pour l'adoucir que des efforts timides et circonspects. Paula passait ses jours et ses nuits en prières pour demander à Dieu la réconciliation du fils avec le père. Elle demandait aussi avec non moins d'ardeur le rétablissement de Victorin. Il lui paraissait la seule personne capable d'agir efficacement sur ces deux natures entre lesquelles Dieu avait mis trop de ressemblance pour qu'elles ne se heurtassent jamais. Victorin était enfin hors de danger, mais sa faiblesse était si grande qu'on ne pouvait prévoir encore quand il serait possible de l'entretenir de cette malheureuse affaire.

Louis avait été rejoindre Piccinino en Romagne. La guerre était définitivement déclarée entre le duc de Milan et les républiques florentine et vénitienne. Venise venait de choisir Gonzague pour son général. Allons, dit le marquis avec douleur, notre maison donnera bientôt le spectacle étrange d'un fils combattant contre son père! Puisse Dieu nous venir en aide! Ce n'est pas que, parmi les petits princes d'Italie, on n'eût vu, dans ce siècle même, se partager ainsi les rôles en famille, et le père et le fils, cédant à une politique peu honorable, combattre sous des étendards opposés. Mais de telles combinaisons n'eussent pu convenir à la loyauté de Gonzague; et la pensée que la conduite de son fils l'exposait à ce que l'on conçût quelques doutes sur son honneur ajoutait encore à son ressentiment, et le portait vers les mesures les plus extrêmes pour donner un signe éclatant de la disgrâce où son fils était tombé auprès de lui. Il le fit sommer impérativement de rentrer sans délai à Mantoue, sous peine d'être déclaré rebelle. Louis ne s'étant pas rendu à cet ordre, le marquis fit procéder juridiquement contre lui; et une cour martiale prononça l'arrêt de mort du révolté. Le marquis se fût gardé, à la vérité, d'assurer l'exécution de cet arrêt sévère, par lequel il avait cru porter le dernier coup à l'obstination de son fils. Louis ne plia pas plus sous la condamnation capitale dont il avait été l'objet qu'il n'avait plié sous les menaces dont elle avait été précédée.

Le bruit se répandait, et avec fondement, que le marquis sollicitait auprès de l'empereur Sigismond la liberté de reconnaître comme son successeur Charles, son fils cadet. Mantoue était dans la consternation. Paula et ses filles pouvaient à peine porter le poids de leur douleur. Cécile, auprès de Victorin, avait besoin qu'Agostino remontât son courage pour ne pas trahir le poids qui l'oppressait. La jeune Barbara pleurait l'étrange destinée qui lui faisait connaître toutes les douleurs de l'épouse et lui en dérobait les joies. La désolation où il voyait sa famille navrait Gonzague sans le fléchir; il sentait croître son indignation contre ce fils cause unique de tant de maux.

Paula, malgré la défense que lui en avait faite son époux, écrivit à Louis, et cette lettre touchante, où elle le suppliait au nom de Dieu d'avoir pitié de sa famille, eût inspiré sans doute quelque résolution salutaire au malheureux jeune homme si elle lui fût arrivée avant la nouvelle du terrible châtiment dont ses fautes étaient punies. Il répandit des larmes, mais il ne fit point fléchir sa résolution de demeurer dans la situation que la rigueur paternelle lui avait faite. Il se croyait chassé sans retour du cœur de son père, et cette pensée prêtait de nouvelles forces à son orgueil pour lui faire considérer désormais toute soumission comme un déshonneur : Resterez-vous donc sous ce coup qui vous frappe, monseigneur? lui avait dit le jeune San Severino. — Oui, Otton, répondit Louis, j'y resterai, dussé-je en mourir! parce que

l'on dirait, si je sollicitais aujourd'hui mon pardon, que je cède à la peur ou à l'intérêt. Otton voulut répliquer et entreprendre de prouver que de pareilles considérations ne doivent pas retenir un fils de s'humilier devant son père; mais Louis lui imposa silence: Otton, lui dit-il, si vous m'aimez, ou plutôt si vous ne voulez pas que je doute de votre amitié pour moi, n'abordez plus ce sujet entre nous. Otton s'inclina; il renferma sa tristesse dans son cœur, et continua auprès du jeune prince sa vie d'abnégation et de dévouement.

Le pape Eugène IV, qui portait le plus grand intérêt aux princes de Mantoue, voulut interposer sa médiation entre le père et le fils : il plaida la cause de Louis, parla d'indulgence et de pardon; mais, malgré l'autorité que son caractère donnait à ses paroles, il ne put vaincre l'inflexibilité du marquis. Sigismond, flatté qu'un prince que la valeur militaire avait placé si haut en Italie reconnût aussi ouvertement la suzeraineté de l'Empire, se hâta d'envoyer au marquis la sanction qui lui avait été demandée. Ce fut un des derniers actes de l'empereur, qui mourut dans la même année, le 8 décembre 1437, après avoir désigné pour son successeur son gendre Albert, duc d'Autriche.

Charles n'avait certainement point vu sans chagrin la disgrâce de son frère; mais sa timidité, aidée de son indolente faiblesse, ne lui avait point permis d'élever la voix en faveur de ce frère malheureux.

C'était par la même raison qu'il ne songeait pas à protester, comme il aurait pu le faire sans manquer au respect qu'il devait à son père, contre l'entier dépouillement de Louis à son profit. Paula, douloureusement surprise qu'il ne fît point entendre une réclamation généreuse, crut devoir lui dire quelques mots à ce sujet. Elle s'efforça de mettre dans ses paroles toute la discrétion que commandait la situation : Charles, lui dit-elle, l'acte qui vous assure, au préjudice de votre frère aîné, la succession au marquisat est déjà déposé, dit-on, dans la chancellerie. Que comptez-vous faire? — Me soumettre, comme toujours, à la volonté de mon père, répondit le jeune prince avec quelque embarras; je ne puis m'exposer à tomber dans la même disgrâce que mon frère.

— Louis est puni pour avoir méconnu l'autorité paternelle, et non pour avoir sollicité la grâce de son frère.

— Ce serait la seule différence entre nous, car je serais puni comme lui si j'osais opposer de la résistance à la volonté de mon père! répliqua Charles avec quelque vivacité.

L'égoïsme, qui lui était naturel, et que les soins de Victorin n'avaient pu déraciner, surmontait sa pitié pour son frère; il appréhendait de courir des hasards dont son repos pût être troublé : Je plains Louis, se disait-il, mais dois-je m'exposer à me perdre avec lui? Qu'y gagnerait-il, d'ailleurs? Ces droits que mon père veut me transmettre passeraient

à notre cadet; voilà tout. Et il laissait se compléter la ruine de son frère sans tenter un effort pour la conjurer.

Paula ne pleura plus seulement sur la violence et l'orgueil de son fils aîné, ses larmes coulèrent aussi sur le manque de générosité du second. Elle pria Dieu d'éclairer l'un et l'autre de sa grâce. Les larmes qu'une mère chrétienne répand devant lui sur les égarements de ses enfants ne peuvent jamais être stériles. La parole de ce saint évêque à la mère de saint Augustin est vraie dans tous les temps : « Non, le fils de tant de larmes ne saurait périr. »

Dieu avait permis jusqu'alors que la guerre entre les républiques et le duc de Milan ne prît pas un caractère bien décidé; la marche en était arrêtée par des négociations souvent perfides, mais nombreuses, et par les efforts du pape pour faire déposer les armes aux parties belligérantes. Le marquis demeurait dans l'inaction. François Sforza, général des Florentins, avait seul été opposé à Piccinino, et les escarmouches que se livraient ces deux chefs pouvaient être mises sur le compte de la rivalité qui existait entre les deux écoles militaires qu'ils représentaient. Dans ces rencontres, Louis s'était déjà fait remarquer par une brillante valeur; et les louanges qu'on lui donnait, les prédictions qui se faisaient autour de lui sur la réputation militaire dont il jouirait un jour, en flattant son orgueil, l'aidaient à s'étourdir sur le chagrin qu'il donnait à sa famille. Il avait formé le projet

insensé de contraindre son père, non par sa soumission, mais par ses hauts faits, à se réconcilier avec lui. Il recherchait, dans ce but, toutes les occasions de se signaler. Il pénétra presque seul jusque dans le camp de Sforza, et ne parvint à se dégager que par des prodiges de valeur. Sforza, ayant su quel était ce téméraire officier, lui fit dire qu'il le félicitait de son courage. — Général, c'est à mon père qu'il convient d'en parler plutôt qu'à moi, lui répondit-il par un billet.

Pendant que l'orgueilleux et ardent jeune homme se flattait de rentrer en grâce avec son père sans implorer son pardon, le moment était proche où Piccinino, contrairement aux promesses qu'il lui avait faites, allait vouloir l'opposer à ce père, sur les ordres secrets et pressants du duc de Milan.

Dans l'hiver de 1436-37 Piccinino mit le siége devant Barga, place qui commandait la Ligurie florentine. Les conseils de Florence furent alarmés, et l'on résolut enfin de poursuivre la guerre avec vigueur. Eugène IV lui-même, à la nouvelle de cette agression des troupes milanaises pendant ses négociations, désespéra d'amener l'artificieux Philippe à se prêter sincèrement à des ouvertures de paix. Il laissa les Florentins libres d'agir comme leur sûreté et leur honneur paraissaient l'exiger. A la première nouvelle des hostilités de Piccinino sur le territoire florentin, l'armée du marquis de Mantoue s'était ébranlée. Louis ne l'eut pas plutôt appris,

qu'il demanda d'être employé ailleurs. Piccinino le railla de ses craintes puériles : C'était le fait d'un enfant, disait-il, de se troubler d'un incident si commun. Il lui cita tous les exemples que pouvait fournir l'Italie de jeunes princes placés dans la même situation et qui n'avaient jamais songé à concevoir les mêmes scrupules. Il ne put rien gagner. Quand Piccinino le vit si décidé à ne point prendre part à la guerre de Toscane tant que le marquis de Mantoue commanderait l'armée ennemie, il lui accorda la liberté de repasser en Lombardie. Louis, comprenant pour la première fois toute l'étrangeté de sa situation, se sentait humilié qu'un homme se fût trouvé qui pensât assez mal de lui pour supposer qu'il ne se retirerait point devant son père.

A peine était-il rentré en Lombardie, qu'il sut que le généralissime des Vénitiens, sur un ordre venu de Venise, se portait sur la Chiara d'Adda. Piccinino, abandonnant la Ligurie florentine, se hâtait de le joindre.

Il sollicita de Piccinino la permission d'aller s'enfermer à Lucques pour aider les Lucquois à se défendre contre François Sforza, qui avait ordre des Florentins de faire expier à cette petite république les secours dont elle avait favorisé les armées milanaises. Il trouva les Lucquois disposés à s'ensevelir sous leurs murailles plutôt que de faire, comme l'exigeait Florence, le sacrifice de leur liberté. Rien n'est noble et touchant comme le spectacle d'un peuple faible qui

se défend contre un peuple puissant, il attendrit, exalte, subjugue le cœur; et si l'on est, comme Louis, dans le premier âge de la jeunesse, on fait cause commune avec ce généreux peuple et l'on se promet de ne point se séparer de lui qu'il n'ait succombé ou assuré sa victoire. Quand Louis entra dans Lucques, avec son fidèle San Severino et une petite troupe de braves qui s'étaient déjà attachés à sa personne, un des magistrats de la ville venait de dire aux acclamations des Lucquois assemblés : « Qu'on dévaste nos champs, qu'on brûle nos maisons de campagne, qu'on occupe nos villages; si nous sauvons la patrie, le temps viendra où nous retrouverons toutes ces choses. Si nous perdions la patrie, ce serait sans utilité que nous aurions sauvé tout le reste. Si nous maintenons notre liberté, l'ennemi pourra garder nos biens; si nous la perdons, ne sera-t-il pas aussi maître de notre fortune [1] ? »

Les Lucquois défendirent leur ville contre toutes les forces de François Sforza. Ils virent sans s'émouvoir du haut de leurs murailles le saccagement et l'incendie de leurs campagnes. Quand la paix fut signée entre le duc de Milan et la république florentine, le 28 avril 1438, par les soins de ce même Sforza, qui voulait ménager Philippe-Marie, dont il aspirait à épouser la fille, Lucques avait assez imposé par son héroïsme pour qu'on n'osât point l'assujettir.

[1] Sismondi, *Républiques italiennes*, p. 9, ch. LXVIII, t. IX.

On morcela son territoire, on la réduisit à un rayon de six milles autour de ses murs, mais on la laissa vivre comme république.

Pendant qu'il combattait dans Lucques, Louis avait eu la nouvelle que son père, fatigué d'être gêné dans ses opérations militaires par la défiance de Venise, s'était démis de son commandement. Il se considéra comme libre de prendre part, sous Piccino, à la guerre que le duc de Milan continuait contre les Vénitiens, qui avaient refusé d'acquiescer au traité de paix.

CHAPITRE XXXVIII.

Convalescence de Victorin. — Il apprend la fuite de Louis. — Douleur que lui cause cette nouvelle. — Retour d'Agostino au couvent. — Entretien de Victorin avec Charles au sujet de Louis. — Victorin se met à la recherche de Louis.

Victorin était peu à peu sorti de sa longue et douloureuse maladie. — Dieu m'appelle encore au travail, avait-il dit aux deux anges qui veillaient si pieusement à ses côtés quand il avait reconnu que le mal était vaincu par la nature, je suis prêt à rentrer dans la lice, puisqu'il le veut ainsi; que dans ces nouveaux combats sa grâce soit plus que jamais ma force et mon soutien! Dès que les médecins l'eurent déclaré en convalescence, il demanda et obtint, sous la condition expresse que les visites auraient peu de durée, que ses amis intimes et quelques-uns de ses chers élèves le vinssent voir quelquefois. Les progrès de cette convalescence étaient si lents que tout un mois s'écoula avant qu'il lui fût permis de dire quelques mots à ses visiteurs. Agostino veillait avec sollicitude à ce que la défense des hommes de l'art fut fidèlement observée. On ne pénétrait dans la chambre qu'après lui avoir promis de ne point

adresser la parole au malade; une pression de main, un baiser déposé sur cette main vénérable, c'était tout ce qu'il tolérait. Victorin avait gardé docilement un silence presque complet, et cependant il avait déjà dans le cœur une vive et poignante inquiétude. Le marquis et la marquise de Mantoue, Charles, Marguerite étaient venus le voir plusieurs fois, et il n'avait point vu paraître Louis. Un jour, en dépit des recommandations d'Agostino, il avait rompu le silence pour demander à Charles des nouvelles de son frère, et Charles avait répondu avec embarras que Louis était absent. L'absence de Louis s'était prolongée et personne n'avait plus prononcé son nom. Il attendit avec une impatience qui ne lui était pas ordinaire le jour où il lui serait permis de se lever, car il devait en même temps voir le terme de cette consigne rigoureuse qui lui interdisait la parole. Ce jour vint enfin; on le mit sur un fauteuil gothique, qu'on avait transporté de l'infirmerie dans sa chambre, et on l'approcha de sa fenêtre ouverte, qui donnait sur les jardins de la Maison Joyeuse. Il éprouva une sensation d'un charme inexprimable à cette première vue d'une nature belle et riante, après une maladie de plusieurs mois; le chant des oiseaux le ravissait, et les senteurs qui s'élevaient des plantes ne lui avaient jamais paru plus suaves.

— La nature, disait-il, a-t-elle mis ses plus beaux habits de fête pour saluer mon retour à la vie? O

bonté de mon Dieu pour l'homme! quelles doivent être les splendeurs de sa céleste patrie, si vous avez répandu tant d'éclat et de beautés sur le lieu de son exil! De Dieu et des charmes de la nature, son âme se reporta vers tous les êtres qui lui étaient chers. On fit défiler sous sa fenêtre tous les élèves et les commensaux de la Maison Joyeuse, qui, n'osant faire entendre des cris d'allégresse dans l'état de faiblesse où il était encore, agitaient leurs bonnets au-dessus de leurs têtes. Profondément ému, il essaya de se lever soutenu par Agostino. Après avoir jeté un regard vers le ciel il étendit les mains et bénit cette foule aimée, qui, dès son premier mouvement, ayant deviné sa pensée, s'était pieusement agenouillée. Il retomba dans son fauteuil avec un peu d'accablement; Agostino et Cécile s'en alarmèrent. — Mes bien-aimés, leur dit-il, ne craignez rien, je viens de prendre des forces pour dix ans dans la contemplation de ces chers enfants! — Je les ai tous vus, tous, depuis que je suis entré en convalescence, ces fils de mon amour! tous, excepté un, Cécile, qu'est-il devenu celui-là? Cécile et Agostino baissèrent la tête sans répondre. — Ne me cachez rien, enfants, reprit Victorin, l'incertitude où je vis sur son compte m'est peut-être aussi douloureuse que la vérité; est-il malade? est-il mort? — Il vit, maître, dit Cécile, mais il est mort à l'amour de son père, s'il est vrai qu'un père puisse cesser d'aimer son fils!

— N'est-il plus à Mantoue?

— Il n'y est plus, dit Cécile en retenant ses larmes pour ne pas ajouter à l'émotion de son digne maître.

— Soyez béni de tout, ô mon Dieu! dit Victorin; d'ailleurs, n'ai-je pas bien mérité cette épreuve! Parlez, Cécile, ne me cachez rien; j'aurai de la force pour tout entendre, et j'ai un besoin impérieux de tout savoir!

— O maître! le seul espoir de ma mère est en vous! Mais, hélas! ce fatal secret ne m'échappe-t-il pas trop tôt? continua-t-elle en interrogeant Agostino du regard; êtes-vous déjà en état de l'entendre?

— Ne craignez rien, ma fille. — Agostino, mon saint enfant, dit-il en retenant un moment dans ses mains celles du jeune serviteur de Dieu, pendant qu'elle va m'instruire de la conduite de Louis tenez-vous en prière au pied de cet autel pour obtenir de Dieu qu'il me rende promptement la force du corps, et me donne en même temps les lumières nécessaires pour agir efficacement sur les esprits qu'il me faudra convaincre. Priez-le aussi de me pardonner mes péchés, qui m'ont sans doute attiré le châtiment qu'il m'envoie!

Après avoir déposé un respectueux baiser sur la main de son bienfaiteur, Agostino alla s'agenouiller au pied de l'autel. Cécile, d'une voix basse, comme si elle eût craint que les murailles mêmes de la chambre n'entendissent ce qu'elle avait à dire de son frère, raconta les tristes événements qui s'étaient

passés dans sa famille pendant la maladie de son maître.

Victorin l'écouta les mains croisées sur la poitrine et dans un profond silence. Il supplia Dieu de l'aider à dominer sa douleur; il eût craint de nuire au retour de ses forces en s'y abandonnant, et de retarder encore la réparation du mal si Dieu permettait, comme il l'espérait, que ce mal fût réparable.

Cécile, en terminant son récit, se hasarda, comme pour relever un peu Louis dans l'opinion du maître, à rapporter les éloges qu'on s'accordait à faire de sa bravoure; elle parla aussi de la fermeté avec laquelle il avait refusé de combattre les troupes commandées par le marquis de Mantoue.

— Il faut qu'il soit tombé bien bas, dit Victorin, si nous sommes réduits à le louer de n'avoir pas voulu se mesurer avec son père et de montrer une qualité qui lui est commune avec le premier aventurier. Mais des vertus du chrétien, qu'en a-t-il fait, le malheureux, faut-il que si vite il se soit chargé de justifier toutes mes craintes! — Je partirai, mes enfants, continua-t-il après avoir rappelé Agostino auprès de lui, j'irai le trouver où il est. Peut-être ne repoussera-t-il pas son vieux maître! Ne cessez pas de prier pour que mes forces reviennent et que Dieu bénisse mes desseins.

Depuis cet entretien, il évita de rien dire qui se rapportât à Louis; quand il revit Paula, il se contenta de lui presser légèrement la main en lui disant:

— Pauvre mère affligée, tout n'est pas encore perdu. Ces quelques mots suffirent pour rouvrir à l'espérance le cœur maternel de Paula. L'empire qu'il sut exercer sur lui-même permit à la nature de poursuivre librement l'œuvre de son rétablissement. Après avoir eu assez de force pour faire quelques pas dans sa chambre appuyé sur le bras d'Agostino, il en eut assez pour se promener au jardin. Quand il fut arrivé à ce point de sa convalescence, il disposa tout pour son départ et l'expliqua par un pèlerinage qu'il avait fait vœu d'accomplir pendant sa maladie; ce qui était vrai.

Sur la première nouvelle du danger de Victorin, les supérieurs d'Agostino s'étaient empressés, dans leur tendre charité, d'envoyer le fils au chevet du lit de son père. Agostino avait reçu cette faveur avec une grande joie, si, dans l'humble soumission qu'il s'efforçait de pratiquer, il avait attendu dans le silence que la volonté de ses supérieurs se manifestât. Après la messe solennelle d'actions de grâces célébrée à la Maison Joyeuse pour le rétablissement de Victorin, il se sépara de son père. Il prit la route de son couvent sous la garde d'un vieux religieux envoyé tout exprès pour protéger son retour.

Elles sont précieuses à la jeunesse innocente ces précautions dont elle est l'objet pour qu'il n'arrive à ses chastes oreilles aucune parole indigne de sa pureté virginale, pour que ses yeux ne soient frappés d'aucun spectacle capable de troubler la limpide

transparence de son âme. Loin de prendre ces précautions pour l'effet d'une injurieuse défiance, elle y voit la preuve du respect et de l'intérêt qu'elle inspire, et se réfugie avec amour et reconnaissance sous la protection dont on la couvre.

C'était dans ces sentiments qu'Agostino, la tête couverte de son capuchon, les yeux baissés, les mains cachées dans les amples manches de sa robe, marchait modestement aux côtés du bon père qui lui avait été donné pour gardien. Il remerciait Dieu du plus profond de son cœur d'avoir mis sa jeunesse sous la vigilante et tendre sollicitude de ces saints serviteurs de Dieu. Qui mieux que les hommes appelés de Dieu à pratiquer sa loi d'une manière plus parfaite peut comprendre tout ce que la jeunesse a de respectable et de saint ! Ceux qui font la nourriture habituelle de leurs âmes des enseignements du Sauveur peuvent-ils jamais mettre en oubli ces paroles qu'il prononça en désignant les enfants dont il était entouré : « Malheur à quiconque scandalise un seul de ces petits ! Il vaudrait mieux pour lui qu'il fût précipité dans la mer avec une meule au cou [1] ! » Ils se croiraient eux-mêmes coupables de ce péché de scandale si, par leur imprévoyance, une parole ou une action messéante venait blesser l'oreille ou les regards de leurs jeunes disciples.

Si Agostino remerciait avec raison Dieu de l'avoir

[1] *Évangile selon Saint-Matthieu*, ch. XVIII, v. 6.

soumis à cette sainte obéissance qui préservait son âme de tant de périls et mettait sa jeunesse sous la garde attentive du zèle et de la vertu, il ne l'eût pas moins remercié, si son humilité le lui eût permis, de l'avoir appelé à une vie où il ne devait avoir d'autres rapports avec les hommes que ceux d'une tendre et inépuisable charité, les rapports mêmes de Dieu et des anges ses ministres.

Quelques jours après sa rentrée au couvent, il se promenait avec le frère Angèle dans les cloîtres qui entouraient la cour intérieure de leur sainte maison. Après s'être entretenu avec lui des choses de Dieu, il fit un retour sur son état présent et lui dit : — Le bonheur que je goûte, tout indigne que je suis des grâces de mon Dieu, dans la vie d'amour et de prières où il m'a appelé, me porte souvent à me demander comment plus d'hommes ne viennent point chercher Dieu dans la solitude.

— C'est qu'ils n'ont point, mon jeune frère, répondit gravement Angèle, commencé comme vous par demander leur bonheur à Dieu. Ils l'ont placé dans toutes ces choses que Dieu condamne, les honneurs, les richesses, la gloire, tout ce qui flatte leur orgueil et leurs sens. Quand, désabusés et tout meurtris des luttes qu'il leur a fallu soutenir, ils veulent revenir à Dieu, leur âme flétrie, désormais sans ressort pour les résolutions héroïques, traîne des chaînes qu'elle n'aime plus, sans avoir la force de les rompre.

Les joies célestes qu'Agostino goûtait dans son couvent ne le rendaient pas infidèle à la pensée de Victorin. Il répandait son âme en ferventes prières pour que le digne maître pût ramener au bercail la brebis égarée et obtenir d'un père irrité le pardon d'un fils coupable. Pendant qu'Agostino priait, Victorin, qui en avait enfin obtenu la permission des médecins, se préparait à partir. Faible et seul, il allait parcourir, à la recherche de la brebis perdue, des campagnes battues à tout moment par des partis ennemis; mais il se reposait sur Dieu du soin de le faire arriver heureusement au terme de son voyage.

La veille de son départ il voulut avoir un entretien avec Charles, dont la conduite sans générosité l'affligeait presque autant que celle de Louis. — Mon fils, lui dit-il, qu'est venu nous enseigner Notre-Seigneur Jésus-Christ, si ce n'est le dévouement et la charité, c'est-à-dire l'amour de nos frères en lui et pour lui, le sacrifice entier, à son exemple, de nous-mêmes et de nos intérêts à la personne et aux intérêts de nos frères? Pouvons-nous nous croire encore les disciples d'un Dieu qui repousse comme indigne de lui le frère qui dit une parole injurieuse à son frère et laisse passer sans se repentir la nuit sur son offense, quand nous nous agrandissons froidement aux dépens de celui qui est notre frère, non-seulement selon l'esprit, mais selon la chair; quand nous voyons sans nous émouvoir la colère paternelle suspendue sur sa tête et que jamais un mot ne nous monte du cœur

aux lèvres pour refuser ses dépouilles et solliciter son pardon? Non, nous ne sommes plus les disciples de Jésus-Christ; non, nous n'avons point gardé le souvenir des leçons données à notre enfance et à notre jeunesse. Nous nous sommes enrôlés sous une bannière directement opposée à celle du Christ! son sang a vainement coulé pour nous! nous ne sommes plus ses frères!

Charles, très-ému, tenta cependant d'établir sa défense sur les principes spécieux qui avaient servi de règle à sa conduite, et qu'il avait présentés à sa mère.

— Loin de nous, s'écria Victorin, loin de nous ces honteux subterfuges de l'égoïsme, et bientôt aussi de la cupidité, si nous n'y prenons garde! Un fils ne blesse ni le respect ni la soumission qu'il doit à son père pour le supplier de ne pas se hâter de condamner son frère, ainsi que pour refuser l'héritage de ce frère. Il s'élève au contraire dans l'estime de son père, il s'honore à ses propres yeux, et voit quelquefois par égard pour lui se détourner l'orage prêt à fondre sur un frère malheureux. Avec plus de charité, vous auriez surmonté vos craintes, vous n'auriez pas préféré un repos sans honneur à des agitations passagères, et je ne vous aurais revu que pour vous dire : Bien, mon fils, vous avez fait votre devoir, chacun de nous fera le sien; et grâce à nos efforts, que Dieu ne peut manquer de bénir, le fils sera rendu à son père, qui le comblera encore des marques de sa ten-

dresse ! Tandis qu'il me faut vous dire : Charles, vous avez failli à tous vos devoirs de frère et de chrétien et vous ne me présentez où je croyais avoir déposé une précieuse semence qu'une ivraie propre à être jetée au feu ! Charles, mon enfant, continua-t-il avec entraînement, par ces soins que j'ai pris de vous pendant de si longues années, revenez à des sentiments plus dignes d'une âme chrétienne ! Repoussez un égoïsme qui provoquerait en vous un sommeil de mort ! Que je retrouve mon fils, le disciple de Jésus-Christ et l'ami fidèle de Louis !

— Mon père ! mon père ! s'écria Charles d'une voix étouffée par les larmes, pourquoi n'étiez-vous pas là ! Vous n'auriez point ces justes reproches à me faire. Abandonné à mes seules forces, l'indolence et l'égoïsme ont repris le dessus. J'ai réduit mon cœur, par de misérables sophismes, à ne plus se faire entendre, afin de suivre sans trouble la voie qui me paraissait la plus commode et la plus sûre.

— Je commence à retrouver mon fils, dit Victorin en attirant le jeune homme sur son sein, et j'en bénis Dieu ! Laissez couler en liberté ces précieuses larmes, provoquées par le repentir, et remerciez Dieu d'avoir permis votre chute, si vous vous relevez prémuni désormais contre vos penchants naturels, et bien résolu à les combattre par la pratique courageuse et incessante des vertus contraires.

— Oui, mon père, mais comment revenir sur le passé, demanda Charles avec anxiété, j'ai perdu

toutes les occasions où j'aurais pu défendre la cause de mon frère !

— Laissez faire à Dieu, il voit votre repentir ; il saura bien vous fournir de nouvelles occasions d'élever la voix en faveur de Louis. Puisque vous êtes devenu digne d'une telle confidence, sachez que mon voyage n'a pas seulement pour but un pèlerinage, mais que je l'entreprends aussi dans l'espérance de ramener Louis à Mantoue, et joignez vos prières à celles de vos sœurs pour obtenir de Dieu le succès de mon entreprise !

Triste du passé, mais réconcilié avec lui-même, le jeune homme se promit de montrer, sans sortir des bornes de la soumission, autant d'ardeur à soutenir les intérêts de Louis qu'il y avait jusqu'ici apporté d'indifférence. Il se sépara de son maître pour aller offrir son repentir à Dieu, et s'excuser ensuite auprès de sa mère d'avoir si mal répondu à l'appel qu'elle avait fait à ses sentiments de frère.

Bienfaisante influence d'une éducation vraiment chrétienne, fondée sur l'amour de Jésus-Christ et de ses divins enseignements et dont on a eu soin d'écarter tout ce qui aurait pu nuire aux puissants effets de cet amour ! Le jeune homme qui a participé aux bienfaits d'une telle éducation peut bien commettre des fautes, puisque le penchant au mal entraîne l'homme dès son enfance [1] ; mais il ne saurait pas plus résister

[1] Les sens et les pensées de l'homme sont portés au mal dès sa jeunesse. (*Dieu à Noé.* GENÈSE, ch. VIII, v. 21.)

à la voix qui lui reproche ses erreurs au nom de Jésus-Christ, qu'il ne saurait connaître ces désordres dont la jeunesse présente le lamentable spectacle chez les peuples qui croient pouvoir donner à l'éducation une autre base que la sainte loi du Christ.

CHAPITRE XXXIX.

Intrigues de Philippe-Marie. — Conduite odieuse de Piccinino à l'égard du pape. — Victorin rejoint Louis sous les murs de Ravenne. — Entrevue de Louis et de Victorin. — Louis promet de retourner à Mantoue. — Ses adieux à Piccinino.

Ce n'était pas sans un mortel déplaisir que Philippe-Marie voyait au pouvoir des Vénitiens Bergame et Brescia, que leur avaient assurées les derniers traités. Il n'était pas plus disposé à déposer les armes avant d'être rentré dans la possession de ces deux villes que les Vénitiens n'avaient paru l'être à faire leur paix avec lui. Pour continuer la guerre avec plus de chances de succès, il s'efforça de réduire la fière république à ses seules forces. Le général à la solde des Florentins, François Sforza, avait des terres considérables dans le royaume de Naples. Philippe-Marie fit parvenir un avis officieux à Alfonse d'Aragon sur le danger de laisser la plus grande partie d'une province entre les mains d'un aventurier du talent et de la réputation de Sforza. Alfonse, confiant dans l'amitié du duc, et trop loyal pour soupçonner facilement la ruse chez les autres, le crut instruit de quelque trame secrète, et menaça

aussitôt les fiefs que possédait Sforza. La première nouvelle de l'agression d'Alfonse parvint à la connaissance de Sforza par le duc lui-même. Il lui avança les fonds nécessaires pour conduire une expédition dans l'Abbruzze, où se trouvaient les terres dont Alfonse faisait mine de s'emparer. Le départ de Sforza pour le royaume de Naples priva les Florentins, alliés naturels de Venise, de leur meilleur général. En même temps que Philippe-Marie éloignait Sforza, il menait d'autres intrigues dans le but d'attirer enfin à son service Jean-François de Gonzague. Il voulait enlever aux Vénitiens la possibilité de recourir à ce prince, quand il jugerait le temps venu de ne plus garder de mesures avec eux. Les Vénitiens avaient un sûr allié dans le pape, alors rentré dans ses États; Philippe-Marie mit ses soins à lui donner assez d'occupation chez lui pour qu'ils n'en pussent tirer aucun secours. Piccinino, s'associant à la polique perfide du duc, feignit un grand mécontentement contre lui, et fit offrir secrètement au pape de l'aider à rentrer dans la Marche d'Ancône, extorquée par François Sforza pour se payer de services très-contestables. Le pape, sans défiance, accepta la proposition de Piccinino, et lui fit passer cinq mille florins d'or pour lui faciliter le succès de cette entreprise. Piccinino n'eut pas honte d'accepter cette somme et de s'en servir pour faire révolter contre la domination ecclésiastique Bologne et la plus grande partie de la Romagne.

Quand Victorin partit de Mantoue, Piccinino, à des yeux peu clairvoyants, pouvait paraître encore travailler pour le compte du pape. Il inquiétait, à la vérité, des villes alliées à l'État ecclésiastique, mais sur des prétextes plausibles d'ordre et de sécurité ou pour mieux dissimuler, faisait-il dire au pape, le coup qu'il méditait. Ce n'est que lorsqu'il se porta sur Bologne qu'il déposa audacieusement toute feinte. Le marquis de Mantoue ne se trompait pas sur les desseins de Piccinino, et il fit avertir secrètement le pape de se tenir sur ses gardes.

C'était sous les murs de Ravenne que Louis avait rejoint ce général quand la paix eut été rendue aux Lucquois. Il s'était distingué dans les quelques combats qu'avait livrés à Piccinino Ostasio de Polenta, seigneur de Ravenne, avant de consentir à éloigner la garnison vénitienne qui le protégeait, et à renoncer à l'alliance du pape pour entrer dans celle du duc de Milan.

Victorin se dirigea d'abord vers Lucques, que les dernières nouvelles donnaient pour la résidence de Louis; il ne l'y trouva plus. Il entendit, non sans quelque joie, tout ce qu'on se plaisait à rappeler de la belle conduite du jeune prince pendant le siége, de sa bonté, de son humanité, ainsi que de son indifférence pour les fatigues et les privations qu'on lui avait vu supporter comme le dernier soldat. — Tout cela ne me surprend pas, se disait-il en quittant Lucques, je sais bien qu'il présenterait à nos regards

charmés et attendris un héros chrétien s'il pouvait triompher de son orgueil. Mais où le mèneront, hélas! toutes ses héroïques qualités, s'il ne s'humilie point! ce seront des fruits de mort au lieu d'être des fruits de grâce et de vie!

Ce ne fut point sans peine qu'il parvint jusqu'au camp de Piccinino. Des gens de guerre courant la campagne l'arrêtèrent plus d'une fois. Ils l'eussent volontiers mis à rançon, si son extérieur simple et modeste, la bonhomie de ses paroles n'avaient point toujours réussi à le tirer de leurs mains. La réponse invariable qu'il faisait aux questions qu'on lui adressait dans les rencontres de ce genre était celle-ci : — Ne me retenez pas; mon temps est compté, vous voyez un pauvre pasteur à la recherche de sa brebis perdue.

Louis ne se trouvait pas au camp lorsque son maître y arriva; il était allé faire une reconnaissance avec le général. Les officiers de garde conduisirent Victorin à la tente du jeune prince, dont le retour, disaient-ils, ne pouvait se faire attendre, et l'y laissèrent seul. Il pria Dieu de mettre sur ses lèvres les paroles les plus propres à faire impression sur le cœur de son disciple. Il compta aussi pour réussir à le toucher sur l'efficacité des prières qu'adressaient à Dieu ces deux âmes si pures, Cécile et Agostino, et se prit à opposer, dans la rêverie mélancolique où il tomba peu à peu, Agostino à Louis, l'un revêtu de l'habit austère de la pénitence, l'autre de l'armure

brillante du guerrier, l'un ne vivant plus que d'amour et de prière, l'autre de tout ce qui peut nourrir et développer l'orgueil de l'homme. Il les voyait dès leur plus tendre jeunesse courir l'un et l'autre d'une ardeur égale vers un but opposé, et l'atteindre, l'un sans avoir cessé de pratiquer une soumission et une obéissance parfaites, l'autre au mépris des saintes lois du respect et de l'obéissance filials. Il se demandait si la différence profonde qui marquait leur début dans la vie, malgré un fonds de qualités semblables : la tendresse du cœur, la générosité, le dévouement, l'enthousiasme des grandes choses, et même l'amour de Dieu, qui s'était trouvé un moment presque aussi vif chez l'un que chez l'autre ; il se demandait si cette différence ne deviendrait pas encore plus tranchée, et si à la fin de leur carrière il serait possible de reconnaître qu'un temps pût les avoir vus nourrissant leur esprit des mêmes enseignements, recherchant les mêmes vertus et partageant les mêmes joies. Il les suivait dans l'avenir ; il voyait Agostino se perdre de plus en plus aux regards des hommes dans la sainte et paisible obscurité du cloître, et se rapprocher chaque jour de Dieu par l'humilité, l'innocence et l'amour ; Louis, objet des hommages et des transports de la foule, porter haut son nom, sa puissance et sa gloire ; honoré, admiré, envié, mais plus hors d'état chaque jour de posséder son âme dans ce tumulte du monde, de la gloire et des armes, perdre sans retour peut-être la précieuse semence de la véritable vie !

— O gloire humaine! décevante chimère! s'écria-t-il avec douleur, ne pourrai-je vous arracher mon fils! Ne pourrai-je, l'image de mon Dieu crucifié à la main, lui rappeler avec succès qu'il faut autre chose que vous à une âme rachetée du sang d'un Dieu!

Les regards de Victorin se portèrent en ce moment sur un meuble placé non loin de la couche modeste de Louis; il y vit un crucifix et un livre d'Heures. — Il prie encore, se dit-il, il prie, et dans ses heures de prière et de solitude, peut-être, mon Dieu, implore-t-il son pardon d'avoir méconnu ses devoirs filials! Il ouvrit le livre d'Heures et le trouva marqué aux Psaumes de la pénitence.

— Oui, mon Dieu, il vous demande grâce et miséricorde! dit-il en tombant à genoux inondé de ses larmes, le souvenir de sa fuite le poursuit! il est encore à vous!

Il pria longtemps devant ce crucifix pour son fils bien-aimé. Il venait de se relever, quand un bruit de chevaux et d'armes se fit entendre à peu de distance. Il sentit croître l'agitation de son cœur; il allait sans doute se trouver en présence de Louis. La draperie de la tente se souleva peu d'instants après et le jeune prince parut, suivi d'Otton San Severino et d'une dizaine de jeunes officiers.

La taille de Louis s'était encore développée dans les camps : elle était haute, élancée, pleine de grâce et de noblesse. Les traits réguliers qui le distinguaient, son visage d'un ovale pur, légèrement bruni par le

hâle et le soleil, les moustaches noires qui commençaient à ombrager sa lèvre supérieure, lui donnaient une beauté militaire peu commune, et la comparaison que Victorin, dans les jours de sa vieillesse, faisait de lui à Achille se présentait tout naturellement à l'esprit. Il était entré causant et riant avec le groupe d'officiers qui l'accompagnait. Dès qu'à quelques pas de lui il eut reconnu Victorin, la parole expira sur ses lèvres, l'émotion fit pâlir son visage, et se retournant vers les officiers : — Messieurs, leur dit-il avec gravité, j'ai besoin d'être seul; à tantôt, si vous le permettez. Ils s'inclinèrent et sortirent. Otton voulait les suivre : — Restez, lui dit Louis, ne sommes-nous pas les fils du même père!

— Vous ici, maître! dit-il en s'avançant vers Victorin ; et mettant un genou en terre, il lui baisa respectueusement la main.

— Doutez-vous que je n'y fusse pas venu depuis longtemps, Louis, si Dieu me l'eût permis, en doutez-vous ?

Louis garda le silence.

— Pensez-vous, reprit Victorin, que je n'eusse pas à l'instant couru après mon fils, quand, immolant ses devoirs les plus sacrés à son orgueil et à sa vanité, il plongeait sa famille dans une amère douleur, et répondait par une détestable ingratitude aux bienfaits dont elle l'avait comblé? Ah! j'aurais couru après mon fils en lui disant : Arrête, reviens sur tes pas, au nom du Dieu qui t'a aimé jusqu'à mourir pour toi, et

qui t'a donné des exemples si différents de la conduite que tu veux tenir aujourd'hui, au nom de ton honneur et de ta vertu, au nom d'un père et d'une mère qui ont mis en toi leurs plus chères espérances, de tes frères et de tes sœurs qui te demandent par ma voix de ne point leur apprendre la désobéissance et l'ingratitude! au nom de cet enfant, mon fils, continua-t-il en désignant Otton, de cet enfant que tu corromps en le formant à l'ingratitude envers son bienfaiteur! et mon fils m'aurait entendu, s'il n'eût effacé tout à coup toutes mes leçons de son cœur, s'il n'eût quitté sans retour l'étendard de Jésus-Christ, pour ne suivre plus que celui de l'ennemi de son salut! Et aujourd'hui même, demeurera-t-il sourd à ma voix? repoussera-t-il ma prière? se montrera-t-il insensible aux larmes que m'arrache le sentiment amer de sa chute? Ne retrouverai-je pas mon fils, ce fils dont le cœur religieux et tendre reconnaissait si promptement ses erreurs, ce fils qui m'a promis de ne jamais méconnaître ma voix, dans quelque circonstance où Dieu pût permettre qu'il se trouvât placé? Louis, mon fils, répondez?

Il était touchant de voir ce jeune guerrier dans une attitude soumise devant ce vieillard faible et pâle qu'il dépassait de la tête, et sur lequel il ne portait qu'un regard suppliant et humide de larmes.

— Louis, vous gardez le silence, reprit Victorin, vous vous considérez peut-être comme engagé ici; mais il n'y a point pour vous d'engagement au mé-

pris de l'obéissance que vous devez à votre père. Je le dirais à Piccinino, sans crainte d'être démenti, comme je vous le dis en ce moment, s'il était nécessaire; mais la guerre déshonorante qu'il commence, et dans laquelle il veut vous entraîner, rend superflue toute déclaration de ce genre: vous n'avez qu'un mot à lui dire, qu'il ne vous plaît pas de travailler à la ruine temporelle du père commun des fidèles.

—Eh quoi! s'écria Louis, ne le servons-nous pas, au contraire?

— Je remercie Dieu que Piccino ait fait assez d'honneur à votre caractère pour ne vous point mettre dans la confidence de ses perfides desseins, qui ne sont du reste, à l'heure qu'il est, un secret pour personne, si je vous en excepte! J'ai entendu maintes fois, sur ma route, parler de sa trahison, et désigner Bologne comme la ville qu'il se propose d'attaquer en quittant ces lieux.

—Maître, on le calomnie! ou si, par quelques vaines apparences, il donne lieu à ces discours, c'est sans doute pour mieux dérober aux partisans de François Sforza ses véritables intentions! tant qu'une si odieuse perfidie ne me sera pas démontrée je ne saurais me retirer au milieu d'une campagne, lors même, ajouta-t-il d'une voix très-émue, que d'autres obstacles ne s'opposeraient pas à ce que je cédasse à vos désirs!

—Si vous le pensez ainsi, Louis, dit Victorin, vous avez déjà perdu toute notion de l'honneur chrétien,

de cet honneur, le seul que je veuille reconnaître, dont les bases reposent sur l'Évangile de Jésus-Christ. Celui-là vous crierait qu'avant de vous devoir à qui que ce soit en ce monde vous vous devez à votre père, et que, dussiez-vous sacrifier cette vaine renommée que vous êtes venu chercher ici, vous êtes impérieusement obligé de réparer votre conduite. Mais vous n'auriez même pas le mérite d'un tel sacrifice, car vous avez déjà fait vos preuves dans cet art funeste d'envahir et de piller les cités, de dévaster les campagnes et de réduire les peuples au désespoir; nul n'imputerait votre retraite au défaut de courage, et les esprits les plus communs vous loueraient d'avoir renoncé à de nouveaux succès pour vous ranger sous l'autorité d'un père. Vous parlez d'autres obstacles qui s'opposeraient encore à ce que vous accomplissiez vos devoirs; je ne les devine point, mon fils, parlez, faites les-moi connaître?

— C'est qu'aujourd'hui, répondit Louis en détournant la tête, aujourd'hui que je suis proscrit, déshérité, je ne puis m'exposer, sans danger pour mon honneur, à faire suspecter les motifs qui décideraient mon retour!

— Qui donc les suspecterait?

— Toute l'Italie, maître, qui connaît aujourd'hui le châtiment dont j'ai été frappé : mon père m'a condamné comme ingrat et rebelle; je n'ai été cependant, et ce fut bien assez, que vain et orgueilleux!

— Et vous voulez, Louis, continuer à l'être malgré votre repentir! dit Victorin avec tristesse. Qu'importe le jugement du monde quand nous faisons notre devoir? Est-ce donc lui qui nous jugera dans ce grand jour de l'éternité, si prochain, pour chacun de nous, que nous commencions la vie ou que nous approchions du terme! Quand Dieu nous reprochera d'avoir méconnu sa loi, oserons-nous alléguer alors nos craintes de l'opinion d'un monde qu'il a si formellement condamné dans son Évangile; au sujet duquel il a dit à ses disciples : Estimez-vous heureux quand ils vous persécuteront, qu'ils diront faussement du mal de vous[1]! O mon fils! vous avez déjà trop sacrifié à ce monde, ne lui faites point le dernier e redoutable sacrifice du salut de votre âme! ne luttez-pas plus longtemps contre les plus doux et les plus nobles penchants de votre cœur, pour un vain fantôme élevé par les fumées trompeuses de l'orgueil! Rendez un fils à son père! à ce jeune homme, qu'une aveugle amitié pour vous a rendu coupable, le généreux protecteur de sa jeunesse! Otton, joignez vos prières aux miennes; si vous avez eu le malheur de tomber avec lui, réparez votre faute en l'aidant à se relever!

— Vous m'avez honoré du nom de frère et d'ami, dit Otton en se mettant aux genoux de Louis, ne méprisez pas ma prière; cédez à notre digne maître, cédez à Dieu qui vous parle par son entremise, et

[1] Saint Matthieu, ch. v, v. 11.

vous recouvrerez, ô Louis, cette paix qui vous fuit depuis cinq mois!

— Otton, relevez-vous! dit Louis dans la plus grande émotion.

— Hélas! il ne suffit point, il paraît, mon fils, qu'il soit seul dans cette posture de suppliant pour vaincre ton inflexibilité, vois-y donc ton vieux maître! vois-y ton Dieu! s'écria Victorin en saisissant le crucifix placé près du lit de Louis.

— Assez, assez, mon père, dit Louis d'une voix étouffée... C'est moi qui me prosterne le front dans la poussière, et qui demande grâce pour un passé coupable! Je retournerai à Mantoue quand vous l'ordonnerez!

— Ah! divin crucifié, soyez mille fois béni! s'écria Victorin en laissant échapper des larmes de joie et de reconnaissance, vous m'avez rendu mon fils! Et sur l'exemple que leur en donna leur maître, les deux jeunes gens cherchèrent dans la prière l'apaisement de leur âme troublée. Quand Louis se releva, il était maître de lui-même; le calme avait succédé à l'orage: il goûtait une paix qu'il n'avait pas connue depuis sa désobéissance aux ordres paternels.

— Quand devons-nous partir, maître? demanda-t-il avec la soumission d'un enfant.

— Demain matin, mon fils, s'il plaît à Dieu, dès l'aube du jour.

— Je vais aller prévenir le général de mon départ,

dit Louis en remettant son casque et ceignant son épée.

— N'est-ce point une trop forte épreuve, dit Victorin avec quelque anxiété, un billet ne saurait-il suffire?

— Dieu me soutiendra, mon père, je le lui ai si ardemment demandé en lui confessant ma faiblesse, qui me fait un impérieux besoin de savoir immédiatement comment sera prise ma retraite!

— Allez, mon fils, et que Dieu vous mène!

— J'en ai la confiance, répondit-il en appliquant avec amour ses lèvres sur le crucifix. Il sortit aussitôt, et on l'entendit peu après s'éloigner au galop de son cheval.

Il traversa le camp et se rendit à la tente de Piccinino alors à table avec bon nombre d'officiers.

— Général, lui dit-il en l'abordant, un pouvoir supérieur au vôtre m'enlève à vous, celui de l'homme de bien à qui je dois le peu de vertus dont ma jeunesse, malgré ses fautes, peut encore se glorifier, l'amour de mon Dieu, par exemple, au nom duquel Victorin de Feltro me rappelle aujourd'hui à mes devoirs de fils, que j'ai trop méconnus! Je pars demain avec le regret de me séparer si vite de cette brillante école militaire dont vous êtes le plus illustre chef, mais avec la satisfaction qui suit un sacrifice fait à l'obéissance et au respect filials! Je n'ignore point les dispositions prises par mon père, et le

jugement qui m'a frappé, continua-t-il en élevant la voix et en promenant avec fierté ses regards sur tous les officiers qui entouraient Piccinino, mais je crois être au-dessus du soupçon d'avoir été conduit dans l'acte de soumission que je veux accomplir par des motifs d'intérêt étrangers aux intérêts de mon âme; ces intérêts, du reste, me sont assez précieux pour me faire dédaigner toute opinion qui oserait apprécier ma conduite d'une manière outrageante et calomnieuse! Mais, où se produirait-elle, messieurs, qui la formulerait contre moi?

— Personne assurément! s'écrièrent tout d'une voix les officiers en s'avançant vers lui pour lui donner la main.

— Général, reprit-il ensuite en s'adressant à Piccinino, reconnaissez-vous à un soldat volontaire le droit de se retirer quand il lui plaît, sans que son honneur puisse en souffrir?

— Qui en doute? dit Piccinino; et quand ce soldat volontaire est le prince Louis de Gonzague, son honneur est trop à couvert sous sa jeune vaillance pour qu'il ait à redouter aucun soupçon téméraire. Les regrets si vifs qu'il laissera parmi nous devraient bien nous valoir sa promesse de ne point nous abandonner pour longtemps!

— Oui, oui, Gonzague, dirent les officiers, votre promesse de nous revenir bientôt!

Louis répondit d'une voix émue: — Je ne m'appar-

tiens plus, mais je souhaite vivement que mon père puisse me permettre un jour de me retrouver avec vous sous les étendards de votre illustre chef!

Après ces derniers mots il s'inclina et sortit, heureux d'aller apprendre à Victorin la facile issue d'une affaire qui avait d'abord paru à sa jeune et vive imagination entourée de difficultés, dont il ne pourrait sortir sans péril pour son honneur.

Victorin le retrouva simple, ouvert, expansif comme à la Maison Joyeuse, et les heures qu'il passa sous la tente du jeune guerrier ne furent pas celles de sa vie dont il eut le moins à remercier Dieu. Louis pria Otton de lui pardonner d'avoir si mal rempli envers lui les devoirs qu'impose l'amitié chrétienne, en l'entraînant dans ses fautes, au lieu de le fortifier dans la vertu par son exemple. — Ces devoirs, dit Victorin, vous les avez méconnus tous les deux, car ce n'était pas un abandon aveugle de sa personne qu'Otton devait à son ami, mais une généreuse et constante opposition à des desseins coupables dès qu'ils lui furent connus, et cette opposition eût peut-être, la réflexion aidant, produit un effet salutaire.

— Il se mit à mes pieds, dit Louis, pour me conjurer de ne point partir.

— Oui, reprit Victorin; mais ce beau commencement ne se soutint pas, il déserta bientôt la lutte et vous aida par une molle complaisance à vous faire illusion sur la gravité de vos actes. La faiblesse ne

doit point se rencontrer dans l'amitié dont le lien est en Dieu, car la faiblesse est causée par un amour déguisé de nous-mêmes, qui nous fait redouter la violence qu'il faut exercer sur nos cœurs pour résister à ceux que nous aimons; et l'amitié chrétienne, héroïque comme son principe, accepte tout, supporte tout, plutôt que de rien rapporter jamais à son intérêt propre, et de faillir à un seul des devoirs que son titre lui impose.

— Otton, dit Louis touché de la tristesse que causaient à son jeune ami les paroles de Victorin, n'oubliez pas que le maître nous a pardonné, et espérez avec moi que Dieu aura pitié de notre repentir et ne se montrera pas plus sévère que lui. — Si j'ose espérer, maître, de rentrer en grâce avec Dieu, continua-t-il en s'adressant à Victorin, à plus forte raison peut-il avoir cette espérance, lui qui, plus jeune que moi, et habitué à s'appuyer sur ma tendresse et à prendre mon conseil, n'a plus trouvé qu'une pierre d'achoppement et de scandale là où il comptait trouver toujours sûreté et protection contre le mal!

— Et vous pouvez ajouter, dit Victorin, que sa reconnaissance des soins que vous avez donnés à son enfance et à sa première jeunesse a dû nécessairement exercer une certaine influence sur la conduite qu'il a tenue. Je l'ai toujours cru beaucoup moins coupable envers vous que vous ne l'avez été envers lui, mais je ne lui en devais pas moins la

vérité comme à vous. Je devais l'avertir de ce qui a manqué à son amitié pour qu'elle fût digne de sa qualité de chrétien. Si le passé ne nous appartient plus, le présent est à nous, et l'avenir quelquefois. Quand nous avons reconnu nos fautes, nous pouvons au moins faire effort pour n'y point retomber.

— O maître! avec quel soin nous y appliquerons-nous! dirent les deux jeunes gens.

Ils écoutaient les leçons de Victorin sous la tente et sous l'habit de guerre qui les couvrait, avec un cœur aussi docile, un respect aussi religieux qu'à la Maison Joyeuse, quand ils portaient la casaque de l'écolier.

CHAPITRE XL.

Pèlerinage de Victorin au sanctuaire de Marie avec Louis et Otton.— Arrivée secrète de Louis à Mantoue. — Il habite avec Otton la Maison Joyeuse. — Joie que cause à Paula le retour de son fils. — Elle n'ose le voir à l'insu de son époux. — Inflexibilité du marquis vaincue par Victorin. — Charles répare ses torts envers son frère. — Louis rentre en grâce. — Louis et Barbara.

On avait peu dormi sous la tente du prince Louis, et à quatre heures du matin, après une prière dite en commun comme à la Maison Joyeuse, chacun était à cheval et prêt à partir. La trompette n'avait pas encore retenti dans le camp, néanmoins bon nombre d'officiers étaient sur pied dans le but de donner une dernière marque d'estime et de sympathie à Louis en l'accompagnant à quelque distance. Il fut extrêmement sensible à cette fraternelle démonstration. — J'admire la bonté de Dieu, dit-il à Victorin, qui, prenant en pitié ma faiblesse, remplit de consolations des moments que j'avais cru devoir m'être si pénibles! Je craignais pour mon honneur, et non-seulement mon honneur est à couvert, mais je me vois l'objet de marques d'affection et de regret que je n'avais aucun droit d'attendre. Que Dieu soit

béni! mais ne croyez pas, maître, que, les choses eussent-elles tourné différemment, je ne me fusse pas montré fidèle à la parole que je vous avais donnée; non, j'étais bien résolu à vous suivre, eussé-je dû m'éloigner de ces lieux avec un cœur meurtri et sanglant des coups qu'on lui aurait portés en suspectant les motifs de ma conduite.

— Et Dieu s'est contenté, mon fils, de votre bonne volonté, répondit Victorin, parce qu'il est toujours le Dieu que désarme *un cœur contrit et humilié.*

A trois milles du camp, les trois voyageurs furent laissés à eux-mêmes après avoir reçu de leur escorte des adieux empreints de l'effusion et de la cordialité qui distinguent généralement les gens de guerre. Victorin s'ouvrit alors du dessein où il était d'aller visiter un des sanctuaires vénérés dont l'heureuse Italie était remplie, pour y remercier Dieu de son rétablissement et du retour de ses fils bien-aimés. Les deux jeunes gens s'associèrent avec empressement à ce pieux dessein, et tous trois, se détournant un peu de leur route, se rendirent à une chapelle dédiée à la Mère de Dieu, et où cette aimable consolatrice des affligés, ce puissant secours des malades avait plus d'une fois manifesté son amour pour les enfants que, du haut de sa croix, lui a légués son Fils! Un vénérable prêtre, ermite de Saint-Augustin, desservait cette chapelle. Il reçut la confession des trois pèlerins, et leur permit de s'asseoir à ce ban-

quet céleste que les anges nous envieraient, si l'envie même la plus sainte pouvait être connue aux cieux. Après avoir passé deux jours dans ce paisible asile, tout à Dieu et à sa divine Mère, ils se remirent en route, fortifiés par le doux et salutaire aliment qu'ils avaient accordé à leurs âmes.

C'était de nuit et en secret, comme un coupable qui craint d'être reconnu, que Louis devait rentrer dans la ville où régnait son père. Avant que le marquis de Mantoue pût soupçonner que son fils se tînt si près de lui, il fallait disposer son esprit à une réconciliation. Louis se soumit avec un cœur docile à tout ce que Victorin exigea de lui. Il dépouilla ses habits militaires, ainsi qu'Otton, dès qu'il fut sur les frontières de l'État de Mantoue. — Avant de vous engager sur les terres de la domination de votre père, lui dit Victorin, le respect que vous êtes résolu de montrer désormais pour sa volonté vous fait une loi de déposer un habit qui n'est sur vous aujourd'hui que le signe d'une révolte criminelle contre son autorité.

La Maison Joyeuse fut l'asile du jeune proscrit. Il y demeura caché avec Otton dans un petit appartement voisin de la chapelle, où il ne se retrouva point en prière sans une vive émotion. Il était impossible que quelques personnes de la maison ne fussent point dans la confidence du retour de Louis; mais l'esprit de discrétion et de fidélité dont Victorin avait su faire une vertu commune parmi ses gens

ne permettait point l'inquiétude sur la manière dont le secret serait gardé.

Le marquis n'était pas à Mantoue. Il était allé visiter des travaux d'assainissement qu'il faisait exécuter dans l'est de ses États; son absence dura quelques jours encore.

Dès que Victorin se présenta chez Paula, elle vint à sa rencontre et l'interrogea du regard, son émotion ne lui permettant pas de prononcer une parole. — Nous n'avons qu'à louer Dieu, madame, lui dit-il. Elle joignit les mains et leva vers le ciel des yeux reconnaissants. — Venez, lui dit-elle, venez où je serai le mieux pour vous entendre, et elle le conduisit dans son oratoire. C'est ici, reprit-elle, devant les images chéries de Jésus et de Marie où j'ai été tant de fois prier et pleurer, demander la force et l'espérance, que je veux entendre ce que vous avez à me dire; j'y serai mieux qu'ailleurs pour supporter ma joie et pour remercier Dieu. Parlez, j'écoute. Elle le fit asseoir, bien qu'il s'en défendît, sur un tabouret de velours au pied du petit autel qui ornait ce lieu de prière et de recueillement. Elle s'agenouilla sur les marches de ce même autel, et ce fut les regards arrêtés sur l'image du Sauveur du monde, les mains jointes et les yeux souvent baignés de larmes, qu'elle entendit le récit de tout ce qui s'était passé entre Victorin et son fils. — Mon Dieu! mon Dieu! soyez béni! s'écria-t-elle quand il eut tout dit, votre bonté me paye en un

moment de tout ce que j'ai souffert! Victorin, recevez après Dieu le plus vif tribut de reconnaissance que le cœur d'une mère eut jamais à offrir. Maintenant que nous avons retrouvé ce fils, mon époux déposera sa colère, n'est-ce pas? Dieu achèvera son ouvrage. Et une ardente prière à laquelle Victorin s'unit s'échappa du cœur de cette mère pour obtenir la prompte réconciliation du père et du fils.

Quand ils furent sortis de l'oratoire, Victorin entra sur Louis dans quelques détails précieux pour une mère, et que la gravité du lieu où il avait fait son récit lui avait interdits. Il parla de la bonne renommée que Louis avait acquise, et des regrets dont ses compagnons d'armes lui avaient donné les honorables témoignages; il n'omit même point de le dépeindre sous l'habit du guerrier, sûr de faire sourire Paula, car la plus sainte mère ne devient pas facilement indifférente à la beauté de ses enfants.

— J'ai gardé jusqu'ici toutes mes joies pour moi seule, dit Paula, j'ai dans mon égoïsme oublié mes filles chéries qui ont partagé mon affliction; je vais les faire appeler ainsi que Charles. Il s'est montré bien dévoué à son frère depuis votre départ, ajouta-t-elle avec cette complaisance que met le cœur à présenter sous un jour favorable les objets de sa tendresse. J'enverrai ensuite prendre à son couvent, pour qu'elle se réjouisse avec nous, notre aimable Barbara, qui ne voulait plus sortir de sa retraite depuis le terrible arrêt qui avait frappé son époux.

Le son aigu d'un sifflet d'argent qu'elle porta à ses lèvres fit paraître un officier de service; elle le chargea d'avertir ses enfants qu'elle les mandait auprès d'elle. Ils se présentèrent peu après. A la vue de Victorin et de l'air radieux de leur mère, les jeunes filles s'écrièrent : — Nous savons tout! Dieu soit béni, il nous est rendu! — Mais où est-il? demanda la vive Marguerite; pourquoi n'est-il pas ici? ou s'il n'y peut venir, pourquoi n'allons-nous pas vers lui, ma chère et vénérée mère?

— Victorin, dit Paula avec émotion, je voudrais bien presser mon fils dans mes bras, mais mon époux m'a fait promettre de ne le point voir sans son consentement; puis-je, n'écoutant que le vœu de mon cœur, manquer à cette promesse, et aller embrasser mon fils?

Victorin ne répondit pas.

— J'entends ce silence, reprit Paula, et sans le trouble profond et les élans passionnés qu'a excités dans mon cœur la pensée que mon enfant est si près de moi, je n'eusse pas cru un moment qu'il me fût permis de manquer à ma promesse. J'attendrai. Qu'est-ce donc qu'attendre un bonheur plus grand que celui que Dieu m'a envoyé aujourd'hui, quand j'ai vécu six mois dans de si douloureuses angoisses!

— Pour nous, maman, dit Marguerite, vous nous permettrez d'aller voir Louis tous les jours jusqu'au retour de mon père; nous vous redirons chaque jour

toutes les tendresses dont il nous aura chargés pour vous !

— Je crois, chers enfants, dit Paula, qu'aucun de vous ne peut le voir sans la permission de votre père.

— Nous aussi ! s'écria Marguerite. Que cela est triste ! quelle peine dans notre joie !

— Chère sœur, dit Cécile, nous l'offrirons à Dieu, nous estimant heureuses d'avoir un sacrifice à faire dans un jour où il daigne nous accorder une si grande grâce.

— Vous êtes la sagesse même, Cécile, je le sais bien, répliqua Marguerite ; mais moi qui suis bien loin d'avoir votre vertu, quoique votre aînée, je ne promets pas que ce sacrifice ne m'arrache encore plus d'une plainte.

Charles sollicita la permission d'écrire à son frère, puisqu'il ne pouvait le voir.

— Votre père ne m'a rien dit à ce sujet, dit Paula en souriant ; ainsi, vous êtes libre.

Il profita de cette liberté pour faire passer à son frère la lettre la plus tendre, et où il parlait de sa conduite passée et des regrets qu'elle lui laissait avec simplicité et sentiment. Cette lettre, que Louis, dans l'attendrissement qu'elle lui causa, fit lire à Victorin, toucha profondément le digne maître. Elle avait été écrite sous l'empire d'un sentiment honnête et délicat qui faisait le plus grand honneur à Charles. Qu'aurait pu savoir Louis de l'indifférence qu'avait

montrée son frère? ce n'eût été ni sa mère ni Victorin qui l'en eussent instruit, et les dispositions de son père en faveur de Charles ne pouvaient déposer contre celui-ci. N'était-il pas soumis à l'autorité paternelle, et sans caractère pour discuter l'opportunité ou la justice des mesures prises par son père? Louis n'aurait eu aucun moyen de découvrir que son frère n'avait pas soutenu sa cause; cette crainte n'avait donc pu agir sur Charles : c'étaient la délicatesse et l'honnêteté de sa conscience qui l'avaient seules porté à faire un si sincère et si complet aveu. C'est pourquoi Victorin remerciait Dieu, et que Louis, si capable de comprendre un acte héroïque, disait à son maître : — Il se serait exposé pour ma défense, que je saurais bien moins que par cette généreuse lettre toute la valeur de son âme, et combien je dois m'estimer heureux de l'avoir reçu de Dieu pour frère et pour ami!

Alexandre et Gian Lucido, bien qu'ils fussent sous le même toit que Louis, ne le virent pas plus que le reste de la famille. Victorin ne croyait pas qu'il fût permis de négliger en éducation les occasions qui peuvent s'offrir de former les jeunes gens à la retenue dans les désirs, comme au sacrifice des joies, même les plus légitimes. Sur leur demande, il accorda aux deux jeunes frères la permission de converser avec Louis, sous la condition de ne point chercher à le voir. Ils s'y engagèrent. Il fut convenu qu'à certaine heure du jour la porte de Louis resterait entr'ouverte,

et que, placés à quelques pas en arrière, ils s'entretiendraient avec lui. C'était s'exposer à une grande tentation, et Victorin lui-même se demandait s'ils s'en tireraient à leur honneur. Ils se trouvèrent heureux d'entendre la voix de leur frère, de reprendre avec lui leurs tendres épanchements d'autrefois; et ils avaient une si heureuse habitude de cette obéissance volontaire de l'esprit et du cœur, qu'il ne leur arriva pas de désirer plus qu'il ne leur avait été accordé.

Après une semaine d'attente, on apprit enfin à la Maison Joyeuse le retour du marquis. Les cœurs particulièrement intéressés à ce retour furent dans une grande agitation; Victorin lui-même dut aller aux pieds des autels remettre tout entre les mains de Dieu, pour se rendre maître de son émotion. — Priez, dit-il à Louis quand il le quitta pour se rendre chez Gonzague, priez avec humilité et ferveur ce Dieu puissant qui tient entre ses mains les cœurs des hommes de fléchir celui de votre père!

Dès que Paula sut Victorin avec son époux, elle se renferma dans son oratoire et elle offrit à Dieu ses larmes et ses prières.

Gonzague reçut Victorin avec cordialité. Après lui avoir exprimé tout le plaisir qu'il avait à le revoir : —Savez-vous, mon cher et digne Victorin, lui dit-il, que j'ai été fort inquiet de vous pendant ce pèlerinage que vous avez entrepris à peine convalescent d'une si longue et si dangereuse maladie! N'était-ce

pas fort imprudent? N'eussiez-vous pas mieux fait d'attendre encore?

— Prince, je ne le pouvais pas.

— Dieu est-il donc un maître si sévère?

— Je sais que Dieu est un maître plein de bonté et de miséricorde; aussi fut-ce moins mon vœu, je l'avoue, qui me fit partir si promptement que le devoir impérieux d'aller éclairer une âme généreuse un moment égarée.

— Quoi! une conversion? Ce ne serait pas la première que votre zèle eût opérée.

— Non, je n'étais point appelé à cet honneur. Il s'agissait d'une âme où Dieu a depuis longtemps établi son règne, et qui n'avait péché que par fragilité.

— Et vous l'avez aidée à se relever? Heureux qui ne tombe en faute que par fragilité! Il est des natures rebelles à tous les soins, qui font le mal avec préméditation, et dont un indomptable esprit d'orgueil rend la chute aussi éclatante qu'irrémédiable!

— Qui sommes-nous, ô mon Dieu, pour porter ce jugement sévère sur un seul de vos enfants, s'écria Victorin; comme vous, sondons-nous les cœurs et les reins?

— Il est des actes qui révèlent avec tant d'évidence les turpitudes de l'âme, reprit le marquis, qu'on ne saurait, sans faire injure à sa raison, ne point désespérer de l'homme qui s'en est rendu coupable.

— Et Dieu cependant, monseigneur, dit Victorin,

a si peu de confiance dans notre raison qu'il nous a défendu en termes exprès de condamner nos frères : « Ne jugez point, et vous ne serez pas jugés. » C'est qu'il sait bien, le divin auteur de cette raison dont nous sommes épris, que, depuis l'entrée du péché dans le monde, elle a perdu la plupart des qualités dont il l'avait douée ; et que, défectueuse, dure et hautaine, elle prend de vaines apparences pour la réalité. « Tout homme est sujet à se tromper, » dit l'Écriture. Et vous croyez comme moi, monseigneur, à la parole inspirée de l'Écriture ? On avait aussi désespéré du jeune homme que j'ai été voir dans mon voyage, et j'ai trouvé dans son cœur des trésors dont pourrait se montrer satisfait l'ami le plus sévère.

— Mais qui l'avait jugé ? Le monde, qui le connaissait mal, des ennemis peut-être ?

— Non, ceux de sa propre maison, son père.

— Son père ! Alors, Victorin, dit le marquis avec quelque impatience, vous vous trompez sur lui.

— Non ; car Dieu, qui nous a fait un précepte et une loi de l'amour mutuel, nous accorde plus de lumières pour découvrir le bien qui est en nos frères que pour juger du mal. Non, je ne me suis pas trompé ; car j'ai élevé sa jeunesse, car j'ai vu ses larmes et son repentir, l'ardeur de ses prières à Dieu pour qu'il lui rende la tendresse de son père !

— Et moi je vous dis qu'il vous trompe, Victorin,

s'écria Gonzague avec violence, comme il a trompé son père, et qu'il n'a ni cœur ni vertu celui dont vous parlez !

— Celui dont je parle, car vous l'avez deviné, prince, celui dont je parle, c'est votre fils ; et se peut-il que ce soit un père qui dise faussement de son fils, faussement, monseigneur, qu'il n'a ni cœur ni vertu !

— A vous entendre parler, Victorin, on croirait que vous ignorez encore tout ce qui s'est passé. Avais-je donc jamais manqué à mes devoirs de père ? Avais-je témoigné peu de tendresse à mes enfants, quand un fils ingrat vint avec arrogance m'apprendre qu'il avait disposé de lui sans mon consentement, et qu'au lieu de reconnaître sa faute, il s'échappe en secret pour consommer sa révolte, et va promener en Italie ma honte et son ingratitude !

Victorin s'efforça de présenter la conduite de Louis sous un jour moins odieux. Il dépeignit le jeune prince étonné lui-même et mécontent, à son retour à Mantoue, des téméraires engagements que son enthousiasme pour Piccinino lui avait fait prendre, mais croyant, avec toute l'ardeur et l'inexpérience de la jeunesse, qu'il ne les pouvait rompre sans déshonneur, et parlant à son père sous l'influence de cette situation complexe de son esprit. — Les fautes de Louis ont été grandes, ajouta-t-il, je ne prétends pas en diminuer la gravité ; mais elles sont toutes imputables à ce fonds de fragilité que nous portons en

nous, et par cela même elles méritent plus d'indulgence.

— Je n'en saurais juger comme vous, Victorin, dit le marquis, tout est désormais fini entre lui et moi. Il n'a plus de place ni dans mon cœur ni dans ma maison. Vous n'ignorez pas les dispositions que j'ai prises; ce qui est fait est fait, et subsistera.

— Ah! s'écria Victorin, se peut-il qu'un chrétien, car je laisse de côté sa qualité de père, refuse de pardonner au repentir, repousse de ses bras celui qui veut s'y jeter avec un cœur contrit et humilié! O mon Dieu, pourquoi m'avez-vous fait vivre pour voir ce jour, si vous ne prêtez à ma parole des accents qui touchent enfin ce chrétien inflexible! Eh! pourtant, monseigneur, ce ne sont pas des prières ni des supplications que je vous adresserai; assez d'autres, sans moi, vous en ont inutilement fait entendre! J'interrogerai le chrétien, je lui demanderai s'il est bien sûr de n'avoir pas besoin lui-même, au jour de l'éternelle justice, d'indulgence et de miséricorde! et si Dieu, s'armant d'un front sévère, repousse ses mains suppliantes, s'il pourra trouver cette justice trop rigoureuse, quand, enfant d'un Dieu de paix et d'amour, d'un Dieu qui, pour le rapprocher du ciel, s'est soumis à la mort de la croix, il aura refusé le pardon à une de ces âmes rachetées, comme la sienne, d'un sang divin, et dont le repentir avait effacé la faute! Je lui demanderai encore, à ce chrétien inflexible, quelle sera sa ré-

ponse à son juge quand il lui sera dit : Je vous pardonne comme vous avez pardonné, vous qui avez dit tous les jours : Notre Père qui êtes au ciel, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés?

— Victorin! Victorin! s'écria le marquis avec émotion et en faisant quelques pas dans la chambre.

— N'est-ce point là ce que vous dites, monseigneur, quand vous élevez votre cœur vers Dieu dans la prière; ou, depuis que vous avez résolu de fermer votre âme à la miséricorde, conséquent avec vous-même, dites-vous à Dieu : Seigneur, ne me pardonnez pas mes offenses, s'il me faut, pour trouver grâce devant vous, pardonner à ceux qui m'ont offensé!

— Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, répéta le marquis. O mon Dieu! c'est votre bouche adorable qui nous a enseigné cette prière! dit-il dans le plus grand trouble. Après avoir marché longtemps en silence, il s'arrêta devant Victorin : Lors même, lui dit-il, que, touché de vos réflexions, je rendrais ma tendresse à un fils coupable, puis-je aujourd'hui dépouiller mon fils cadet des droits de son aîné que je lui ai transmis?

— C'est à deux genoux, monseigneur, qu'il vous en suppliera, répondit Victorin; j'en réponds pour lui, mais qu'il vienne vous l'affirmer lui-même. Et passant aussitôt dans la pièce voisine, il chargea un des officiers qui s'y trouvaient d'instruire Charles qu'il était mandé chez son père.

Charles parut peu après.

— Prince, lui dit Victorin, ne serait-ce pas un beau jour pour vous que celui qui verrait votre frère rétabli dans tous ses droits?

— Mon père! mon père! Ah! s'il m'était permis d'avoir cette espérance! s'écria Charles en tombant aux genoux de Gonzague.

— Ainsi vous ne vous considérerez pas comme sacrifié si votre frère rentre dans tous les droits attachés à sa condition d'aîné? lui demanda son père.

— Je me réjouirai, mon père, et bénirai Dieu.

— O mon Dieu, dit le marquis, qui aurez tant à me pardonner, puissé-je vous disposer à la miséricorde pour mes péchés par le pardon que j'accorde moi-même en ce jour!

Un léger cri se fit entendre, cri sorti du cœur d'une mère dans un élan de joie et de reconnaissance, et Paula vint se jeter dans les bras de son époux.

Charles était auprès d'elle quand il avait été averti de se rendre chez son père. Tout émue, elle l'avait accompagné avec ses filles; et partagée entre la crainte et l'espérance, elle s'était tenue dans le salon voisin près de la porte demeurée ouverte : son anxiété avait été de peu de durée.

— Ma chère Paula, lui dit Gonzague en la pressant tendrement sur son cœur, ma compagne fidèle et bien-aimée, je n'ignore point tout ce que votre cœur maternel a eu à souffrir; ce sont de nouveaux

mérites que vous avez acquis devant Dieu. — Ne sera-t-il pas bientôt ici? demanda-t-il à Victorin.

— Dans un moment, répondit Victorin, qui avait déjà donné des ordres; car il est redevenu le disciple de la Maison Joyeuse.

— Si près de moi!... si près de vous!... s'écria-t-il en promenant ses regards sur sa femme et sur ses enfants.

— Personne ne l'a vu, dit Paula.

— Vous avez pu, ma sainte compagne, dit Gonzague, faire cette violence à votre cœur par respect pour votre promesse!

— Il m'y a aidé, répondit Paula en tendant une main à Victorin; c'est le bon ange de notre maison.

— Vous l'entendez, Victorin, dit le marquis, et je le répète après elle. Que cette journée vous paye, digne ami de notre famille, de tous les soins qu'elle a pu vous coûter!

On s'enhardit à dire au marquis quelque bien de ce fils qui rentrait en grâce auprès de lui, on parla de sa jeune valeur et de l'estime que son caractère avait inspirée à ses compagnons d'armes; le marquis s'intéressait à ces récits, quand celui qui en était l'objet parut, pâle d'émotion, sur le seuil de la porte.

— Louis! dit Cécile; et elle courut à sa mère, qu'elle vit prête à s'évanouir.

— Ne craignez rien, dit Paula en se plaçant dans

le fauteuil qu'on lui avait avancé, la joie ne fait pas de mal.

Louis s'avançait avec timidité.

— Approchez, Louis, approchez, lui dit son père, qui fit quelques pas au-devant de lui.

— Mon père, s'écria Louis en tombant aux genoux du marquis, j'ai péché et j'implore mon pardon.

— Il vous est accordé, mon fils, répondit Gonzague avec attendrissement, reprenez votre place sur ce sein paternel; et le relevant, il le retint un moment dans ses bras.

— Quel jour, ô mon père! dit Louis le visage baigné de larmes; il ne sortira jamais de ma mémoire. Puissé-je réparer par la soumission la plus entière à vos volontés les fautes de mon passé, et vous témoigner ainsi ma reconnaissance du pardon que vous m'avez accordé!

Il ne sortit des bras de son père que pour être pressé dans ceux de sa mère; son frère et ses sœurs lui firent à leur tour les plus tendres caresses entremêlées des larmes que leur faisait répandre la joie de le revoir parmi eux. Le bon Victorin contemplait cette scène de famille dans un grand attendrissement, et remerciait Dieu avec effusion d'avoir permis ce jour. A quelques pas des princesses de Gonzague se tenait une grande et belle personne qui partageait l'émotion générale, et que, dans le trouble profond où il avait été, Louis n'avait pas remarquée tout d'abord. Il arrêta ses regards sur elle avec quelque

surprise. Elle rougit beaucoup et détourna la tête. — C'est un membre de la famille, mon fils, dit le marquis en la désignant, et dont nous goûtons tous le mérite. Louis s'inclina profondément. Le marquis reprit : — Je désire vivement, Louis, qu'une personne à laquelle depuis trois ans des liens sacrés vous unissent soit enfin mise en possession de son rang et de son titre d'épouse, et que désormais tous vos soins tendent à vous faire aimer d'elle et à la rendre heureuse.

— Je suis prêt à accomplir tous mes devoirs, mon père, répondit Louis d'une voix altérée et en baissant les yeux pour qu'on ne pût y lire le secret de la violence qu'il s'imposait.

— Approchez, ma fille, dit le marquis, recevez votre époux de ma main pour la seconde fois. — Mon fils, voici votre femme.

Contraint de lever les yeux, Louis se vit en face de la jeune fille que son père lui avait présentée. Elle le regardait avec un doux et timide sourire. — Louis, dit-elle, Barbara ne vous fera-t-elle plus peur? — Qu'entends-je? s'écria le jeune prince dans la plus vive émotion, et en portant ses regards sur son père et sa mère; il est possible?... Madame, c'est moi qui vous demande de vouloir bien perdre tout souvenir du passé. — O mon père! ô ma mère! que l'obéissance que vous me demandez m'est devenue facile! trois ans ont-ils pu me changer ainsi? dit Barbara avec la naïveté qui lui était propre. J'ai

tant prié Dieu, voyez-vous, de m'aider à relever la pauvre Allemande dans l'opinion de son époux, qu'il ne faut pas vous étonner! Cet époux lui prit une main, qu'il porta à ses lèvres. — Le succès de votre prière, madame, me rend aujourd'hui bien confus de mes préventions d'autrefois, lui dit-il en arrêtant sur elle un regard plein de douceur et de tendresse.

Tous les intéressés aux événements de cette journée étaient heureux, hormis un seul, qui attendait encore à la Maison Joyeuse qu'il fût prononcé sur son sort. C'était le jeune Otton San-Severino, qu'on avait bien un peu oublié dans toutes ces scènes de famille qui s'étaient succédé. Victorin l'envoya chercher. — Prince, dit-il au marquis quand le jeune homme se présenta, si la faute dont cet enfant s'est rendu complice a été pardonnée, ne lui est-il point permis d'espérer que le protecteur de sa jeunesse lui sera rendu?

— O mon père! s'écria Louis, c'est sa tendresse pour moi qui l'a perdu. J'ai été le seul coupable.

— Soyez encore mon fils, Otton, et ne péchez plus, dit le marquis avec bonté.

— O mon père! ô mon bienfaiteur! dit le jeune homme penché sur la main que le marquis lui avait tendue et qu'il arrosait de ses larmes, plutôt mourir que de me montrer ingrat une seconde fois!

Le bruit du retour de Louis et de sa réconciliation avec son père s'était promptement répandu dans Mantoue. Le peuple se porta en foule sous les murs

du palais, et le marquis dut faire une promenade dans la ville pour procurer aux Mantouans la satisfaction de voir son fils aîné à ses côtés. Un *Te Deum* d'actions de grâces fut spontanément chanté dans toutes les églises; et le marquis, s'associant à cette allégresse publique; assistait le lendemain avec toute sa famille à une messe solennelle que le peuple avait demandée dans l'église préférée de Paula, une église qu'elle avait fait bâtir et qui était placée sous le vocable de son glorieux patron.

CHAPITRE XLI.

Mariage de Marguerite de Gonzague avec Leonello d'Este. — Oddone de Montefeltro demande la main de Cécile. — Douleur de Cécile à cette nouvelle. — Son père lui accorde huit jours de réflexion. — Elle découvre à sa mère le dessein qu'elle a formé de se vouer à l'état religieux. — Ce dessein est approuvé de Paula.

Le marquis, depuis cette heureuse réconciliation, traita son fils en homme fait, et lui témoigna une confiance dont le jeune homme fut aussi fier que reconnaissant. Il l'admit dans son conseil et le fit participer à l'administration de l'État. Louis donna lieu à son père d'être satisfait de son zèle et de son intelligence, aussi bien que de sa docilité à ne point s'écarter des instructions qui lui étaient données. Bien qu'il n'en eût rien témoigné, Gonzague avait compris qu'il avait trop peu ménagé la sensibilité si vive de son fils, et qu'il n'avait pas pris en assez grande considération le besoin généreux que ressentait Louis de prendre place parmi les hommes sur lesquels s'appuyait l'Italie. Il s'efforçait de réparer sa faute, et suivait avec une joie profonde les heureux résultats de sa conduite. Il avait en même

temps soin de ne point tenir Charles trop éloigné des affaires, quoiqu'il ne le crût pas encore capable d'y être mêlé bien sérieusement. Il voulait prévenir tout esprit de rivalité entre les deux frères. Mais cette indolence naturelle, dont Victorin n'avait pu triompher, et que Charles ne secoua jamais complétement que dans la guerre, le prémunissait dans les affaires contre toute jalousie; il se trouvait toujours suffisamment occupé.

Le bonheur avait reparu dans la maison de Gonzague, et un événement que le marquis avait fort à cœur vint y mettre le comble: le mariage de sa fille aînée, Marguerite. Le marquis Nicolas III d'Este la demanda pour son fils, l'aimable et brillant Lionel ou Leonello. Guarino et Victorin, si tendrement attachés aux deux jeunes gens qu'on voulait unir, furent chargés des premières négociations. Quand Marguerite sut la part que Victorin prenait à une affaire qui allait fixer ses destinées, elle courut à la Maison Joyeuse et lui dit en l'abordant : — Ainsi, maître, vous aussi, vous le voulez. Vous travaillez à éloigner de Mantoue la pauvre Marguerite. Mais la folle Marguerite, comme vous l'avez appelée si souvent, est-elle vraiment faite pour le mariage? — Si bien faite, répondit Victorin en souriant, que je suis étonné que Dieu ne l'y ait pas appelée plus tôt. Marguerite avait accompli sa vingt-cinquième année.

— Qu'il en soit donc fait comme Dieu et vous l'avez décidé, reprit la jeune fille; mais je m'effraye

malgré moi à l'idée de passer sous la puissance d'un époux.

— Il faut, mon enfant, lui dit Victorin, vous préparer à ce changement d'état par la retraite et la prière. Quand nous les lui demandons du fond du cœur, Dieu nous accorde les grâces dont nous avons besoin pour remplir dignement tous nos devoirs dans l'état où il nous appelle. Il ne faut point craindre de vous familiariser avec cette pensée : que vos devoirs seront nombreux et difficiles. L'épouse chrétienne exerce un sacerdoce dans la famille, et tout sacerdoce est accompagné de dangers et de sacrifices.

La vive Marguerite demeura pensive et se promit bien d'examiner encore sa vocation devant Dieu. Il paraît qu'elle fut satisfaite de l'examen, puisque quelques jours après elle donnait son consentement à l'union projetée. Nicolas III pressa dès lors pour que le mariage eût lieu dans un court délai. Il semblait pressentir qu'il aurait peu d'années à jouir du bonheur de son fils. Le marquis d'Este était tenu en grande estime à la cour de Milan ; ses conseils étaient recherchés du duc, et on le voyait aussi souvent à Milan qu'à Ferrare. En sa qualité d'ami de la famille d'Este, Philippe-Marie fit remettre de riches présents à Marguerite et voulut être représenté aux noces par ses plus vaillants et ses plus nobles capitaines, si la sombre défiance qui ne le quittait pas ne lui permit pas d'y assister en personne. Les fêtes du mariage furent brillantes; elles réunirent tout ce

que la haute Italie comptait de princes et de personnages distingués. Parmi les princes se faisait remarquer au premier rang pour la beauté, la grâce et la courtoisie, Frédéric de Montefeltro, ce fils bien-aimé de Victorin, et qui l'année suivante épousa une Élisabeth Gonzague. Il parut à ces fêtes avec son jeune frère Oddone, l'héritier présomptif du duché d'Urbin, presque aussi beau que lui, d'un esprit aimable et facile, mais dont les vices ne devaient point tarder à percer le voile jeté sur eux jusqu'alors par une profonde hypocrisie. Élevé par un homme complétement indigne des nobles fonctions qu'il exerçait, et sous les yeux d'un père trop faible pour être bien clairvoyant, Oddone avait été corrompu dès son enfance et se jouait impudemment dans sa jeunesse de ce que les hommes plus avancés dans la vie méprisent rarement sans remords, de la religion et de l'honneur. On sait dans quelles dispositions Frédéric était revenu à Ferrare, et comme son cœur était ouvert à la tendresse pour son frère; mais ils ne furent ni l'un ni l'autre longtemps à reconnaître qu'ils ne se pouvaient convenir. Tout en se réservant de faire entendre à Oddone les avertissements dont ses devoirs de frère et de chrétien lui feraient une loi, Frédéric s'était peu à peu retiré de son intimité. Tel qu'était Oddone, il ne craignit point de prétendre à la main de Cécile de Gonzague, qu'il avait vue, aux fêtes du mariage de Marguerite, toute ravissante de grâce et de beauté. Il fit part de ses

desseins à son père, qui les approuva sans réserve. Six semaines après le mariage de Marguerite, le duc d'Urbin demandait la main de Cécile pour son fils. Le marquis de Mantoue n'avait aucune raison de refuser une alliance honorable, que relevait encore la bonne mine du prétendant; il n'y mit d'autre condition que le consentement de sa fille. Oddone prit l'engagement de laisser Cécile devenue sa femme partager son temps entre Urbin et Mantoue; et cette promesse ne fut pas d'un médiocre effet sur l'esprit du marquis, qui aimait cette fille d'une tendresse toute particulière. Il souhaita plus vivement ce mariage; Paula elle-même ne s'y montra point contraire, quoiqu'un secret effroi se fût emparé de son cœur maternel à la pensée qu'un étranger songeait à lui ravir et à s'approprier son trésor le plus précieux. Si Dieu n'appelait point sa fille à un état plus parfait, il fallait bien qu'elle connût le mariage; et l'alliance proposée paraissait réunir toutes les conditions désirables. Elle ne nourrissait aucune prévention défavorable contre Oddone, quoiqu'elle lui eût de beaucoup préféré Frédéric. Mais Frédéric, élevé à la dignité de prince par les bontés de son père adoptif, possesseur d'un bien médiocre qu'il ne pouvait guère espérer d'agrandir, n'était point un parti que le marquis eût facilement agréé pour sa fille, et d'ailleurs Frédéric ne s'était point présenté. Ce fut chez Paula que Gonzague manda Cécile pour l'entretenir de ce mariage. Il pria Paula de prendre la

parole, craignant de ne pas s'exprimer avec la délicatesse nécessaire pour ne pas alarmer la pudique jeune fille. Malgré toutes les précautions de Paula, dès les premiers mots qu'elle put comprendre Cécile faillit s'évanouir; sa pâleur effraya son père. Il courut à elle; et la prenant dans ses bras, il la conjura de se calmer. Il lui dit que l'entretien qu'on avait avec elle, on l'avait une fois avec toutes les jeunes filles un peu plus tôt ou un peu plus tard, et qu'elle n'avait point à se prononcer immédiatement, ni à redouter aucune contrainte. Il lui donna huit jours de réflexion, l'exhortant à prier Dieu de l'aider à lire dans son âme. Rassurée par ce langage affectueux où se peignait si bien toute la sollicitude d'un père, Cécile revint à elle et s'excusa de s'être abandonnée à une si vive émotion. On changea le sujet de l'entretien, mais le marquis ne se défendit pas d'y revenir plus d'une fois d'une manière détournée; et Cécile put suffisamment reconnaître combien son père tenait à ce qu'elle embrassât l'état du mariage. Elle se promit par obéissance et par tendresse filiale de faire pendant les huit jours qui lui étaient donnés les plus sérieux efforts pour envisager le mariage sans effroi. Elle se recommanda aux prières de Victorin et d'Agostino et passa ces huit jours dans une austère retraite. Elle tint pour ainsi dire son âme dans sa main, et les tendances, les goûts, les tendresses de cette âme lui apparurent si clairement que toutes ses irrésolutions disparurent. Elle était

fixée sur sa vocation, quand, le lendemain qui suivait le huitième jour, sa mère se présenta dans sa chambre sur l'ordre de son père pour avoir sa réponse.

— Il te faut, mon enfant, donner aujourd'hui même une réponse à ton père, lui dit Paula; mais dans sa bonté il affirme que ta décision au sujet de ce mariage sera aussi la sienne. Parle donc sans crainte, et, quelque délicate que soit pour ta modestie la parole qu'on attend de toi, dis-nous sans plus tarder si tu te verrais sans répugnance la femme d'Oddone de Montefeltro. Je n'ai voulu exercer aucune influence sur tes résolutions; pour la première fois tu t'es tournée vers moi sans trouver mon appui; je t'ai laissée seule avec Dieu; je t'ai dit : Prie, ma fille, comme je vais prier moi-même, et j'ai prié la nuit et le jour pour que Dieu daignât t'éclairer.

— Mariée à Oddone de Montefeltro, ma mère, dit la jeune fille en rougissant, croyez-vous que ma vie puisse s'écouler comme elle l'a fait si doucement jusqu'ici, entre la prière et l'étude des saintes lettres?

— Je ne le pense pas, mon enfant, répondit la mère interrogée, tout changera autour de toi, ta vie devra changer de même, et ton époux réclamera sans doute beaucoup de ce temps que tu donnes aujourd'hui à l'étude et à la prière.

— Il me faudra, n'est-ce pas, le dissiper, ce temps précieux, en de vains amusements, ce temps qui nous a été donné pour travailler à nous rendre dignes

de l'éternelle félicité? Il me faudra suivre mon époux dans les fêtes dont on le dit avide, dissiper mon âme et sentir peut-être s'évanouir en moi cet amour, que vous et Victorin avez su m'inspirer, ma mère, pour la retraite, la prière et la contemplation des vérités éternelles...

— Il te faudra sans doute, mon enfant, te conformer aux goûts de ton époux autant que tu le pourras sans offenser le Seigneur. Une douce et aimable soumission doit être le partage de la femme chrétienne.

— Oh! je le sais depuis longtemps! ne vous ai-je pas pour modèle! dit Cécile en baisant la main de sa mère.

— Ma soumission est sans mérite, mon enfant; ton père est pour moi si indulgent et si bon!

— Et je pourrais, n'est-ce pas, ma mère, ne pas trouver dans mon époux l'indulgence et la bonté que vous montre mon père? Je pourrais même épouser dans Oddone de Montefeltro un de ces princes dont abonde notre malheureuse Italie, un prince sans foi, oppresseur de ses peuples, ambitieux, sanguinaire, n'ayant du chrétien que le nom, et m'offrant, dans l'homme que je devrais le plus respecter et chérir, les vices que je méprise et que j'abhorre le plus. Dites, ma mère, cela ne se pourrait-il pas? Et j'aurais échangé contre un si misérable état les douces joies de ma vie présente. Ah!

l'échange serait trop triste! O ma mère, si j'osais vous dire toute ma pensée!

— Depuis quand ma Cécile bien-aimée connaît-elle l'hésitation et la crainte avec moi?

— Je n'ai d'autre crainte que celle de vous déplaire par ce qui me reste à vous dire; c'est ce qui lie ma langue et embarrasse ma pensée.

— Ne sont-ce pas choses que tu aies méditées devant Dieu, mon enfant, en le suppliant avec humilité de t'en accorder un juste discernement?

— Oh! certes! dit la jeune fille en levant vers le ciel un long regard d'amour.

— Si tu l'as entretenu de ces choses, t'ai-je donc élevée de telle sorte que tu aies lieu de me supposer plus sévère que lui?

— Ma mère! c'est dans vos bras, c'est abritée dans ma faiblesse par votre amour et votre indulgence que, toute petite enfant encore, j'ai deviné ce que devait être le Dieu qui avait fait le cœur de ma mère! Mais c'est justement ce qui me fait tant redouter de vous affliger aujourd'hui!

— Crois-tu que Dieu aît pu s'affliger de ce qu'il a lu dans ton âme pendant ces jours qui viennent de s'écouler?

— Il me semble que non, dit la jeune fille avec une craintive humilité.

— Alors, parle sans crainte, mon enfant, je ne m'affligerai pas non plus.

— Je parlerai, ma mère, mais permettez-moi de

le faire à vos genoux; et elle se mit aux pieds de sa mère. Je ne me crois pas appelée à l'état de mariage, reprit-elle. Depuis huit jours qu'il m'a été ordonné de prendre un parti à ce sujet, j'ai essayé vainement d'arranger ma vie comme épouse et même comme mère : mon cœur et mon esprit ne m'ont jamais tracé que de sombres et effrayants tableaux. Je me suis vue l'épouse d'un homme dur, avide, ambitieux, ne conservant de religion dans le désordre de ses passions que ce qu'il en faut pour rendre la perte éternelle plus assurée; je me suis vue mère d'enfants que l'on ne me permettrait pas d'élever à mon gré, qui, marchant sur les traces de leur père, me condamnaient, vivants ou morts, à des larmes stériles, et, saisie d'épouvante, je me suis écriée : Faites, Seigneur, que mon mariage ne s'accomplisse pas! Mais si je me représentais entourée d'heureuses filles consacrées comme moi au Seigneur, chantant avec elles de pieux cantiques dans l'enceinte qui nous renfermait, distribuant aux membres souffrants du Sauveur, avec l'aumône qui fait vivre le corps, la parole qui soutient l'âme; ô ma mère! des torrents de délices inondaient mon cœur, et je m'écriais hors de moi : Mon Dieu, faites que cette aimable vision devienne une réalité!

Et Cécile, la tête inclinée, n'osait plus lever les yeux sur sa mère; mais cette mère portait vers le ciel un regard ardent et joyeux, et le remerciait de ce qu'elle venait d'entendre.

— Ma mère, dit Cécile à mi-voix, ma bonne mère, n'êtes-vous point mécontente?

— Mécontente de ce que mon enfant bien-aimée justement enthousiaste des beautés éternelles n'en veut plus détourner ses regards! Mécontente de voir mon enfant préférer le ciel à la terre, la paix des élus à l'agitation stérile de ce monde, la vie à la mort! Je ne crois point lui avoir donné le droit de juger si mal de mon amour pour elle! O ma Cécile! pendant que tu grandissais à mes côtés dans la piété et l'innocence, bien souvent, quand je détournais avec dégoût mes regards du spectacle que m'offrait le monde, j'ai prié Dieu de préserver ta vie de tout contact avec lui. Je t'ai soigneusement dérobé ce vœu de mon cœur, car ton choix devait être libre de toute influence; c'est de soi-même, éclairée, entraînée, subjuguée par la charité, qu'il est beau de se consacrer à Dieu! Remercions-le, ce grand Dieu, ce Dieu de paix, de miséricorde et d'amour, des grâces qu'il nous fait en ce jour, et prions-le de nous faire triompher des difficultés qui pourront être suscitées au pieux dessein de mon enfant chérie. Et la mère et la fille unirent leurs âmes bénies dans une commune prière.

CHAPITRE XLII.

Le marquis refuse son consentement à l'entrée en religion de sa fille. — Il l'oblige à paraître dans des fêtes. — La santé de Cécile s'altère. — Inquiétudes du marquis. — Son entretien avec Victorin au sujet de Cécile. — Il fait son sacrifice. — A quelles conditions.

Si, par respect pour lui, elle avait évité de prononcer son nom, c'était néanmoins à Gonzague que pensait Paula, quand elle avait parlé de difficultés que pouvait rencontrer la vocation de Cécile. Le marquis avait de la foi, et l'influence bienfaisante de Paula avait réussi depuis longtemps à lui faire remplir pieusement et fréquemment tous ses devoirs de chrétien; maisson amour pour Dieu était néanmoins trop faible pour que l'esprit, dominant les sens, épurât et sanctifiât ses affections, et leur fît perdre tout ce que la nature y attache de grossier et de terrestre. Il se complaisait dans la beauté, l'esprit, les talents de sa fille, moins pour en rendre gloire à Dieu, bien qu'il l'en remerciât quelquefois, que pour s'en glorifier lui-même. Il ne pensait pas que de pareils trésors dussent être dérobés aux regards et à l'admiration des hommes, il voulait les montrer au monde, et

tirer sa joie la plus vive des applaudissements que sa Cécile ne pouvait manquer d'exciter. Il l'aimait d'une grande tendresse, mais pour lui-même, et c'était selon ses désirs et ses goûts qu'il prétendait régler la vie de sa fille. Il aimait, comme aiment, hélas! un trop grand nombre de pères et de mères, selon la chair et le sang qui tuent, et non selon l'esprit qui vivifie; sa douleur égala sa surprise quand Paula lui fit part de l'entretien qu'elle avait eu avec Cécile. Elle mit en vain dans sa parole toutes les nuances délicates que purent lui suggérer sa sollicitude de mère et sa tendresse d'épouse, le coup que le marquis reçut n'en fut pas adouci. L'idée de voir sa fille s'ensevelir dans un cloître lui était insupportable; il déclara qu'il ne donnerait jamais son consentement à un pareil dessein. Il accusa Paula de faiblesse, et prétendit que le temps et la distraction triompheraient d'une exaltation passagère. Malgré la gravité des événements politiques qui ouvrirent pour l'Italie du Nord l'année 1438, et la part active qu'il y prit, il ne perdit pas un moment Cécile de vue. Il donna des fêtes magnifiques où elle dut paraître dans les plus brillantes parures; il encouragea tous les prétendants à sa main : elle se vit bientôt entourée d'une cour empressée de lui plaire, et le marquis, trompé par tout l'éclat et l'agitation où il faisait vivre sa fille, ne douta pas que la victoire ne lui dût demeurer. Six mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels, victime résignée des volontés de son père, Cécile dépensa

ses jours dans des distractions qui blessaient tous ses goûts, et lui paraissaient autant d'offenses envers le Dieu qu'elle adorait. Elle accomplissait son sacrifice, mais sa santé dépérissait; sa pâleur et son abattement tirèrent Gonzague de toutes ses illusions un jour que, sur son ordre exprès, elle paraissait dans une fête le front couronné de roses. Surpris et touché, il conçut de l'inquiétude; mais embarrassé de s'ouvrir à Paula de ses craintes, il se rendit le lendemain à la Maison Joyeuse pour causer de Cécile avec Victorin. — Vous avez vu bien tard, monseigneur, lui dit Victorin d'un ton triste et froid, dans votre si vif désir de l'emporter sur elle et sur Dieu, ce que sa mère et moi nous avons reconnu depuis longtemps. Cécile vous obéit, mais la violence qu'elle se fait ruine ses forces; vous ne l'avez point voulue dans le cloître, mais bientôt, si vous ne prenez une résolution généreuse, vous ne la posséderez ni d'une ni d'autre manière, elle aura été au ciel s'unir à ce Dieu dont vous repoussez l'union avec elle sur la terre!

— Ainsi, vous supposez, Victorin, que je tue mon enfant!

— Non point vous, monseigneur, mais cette tendresse tout humaine qui vous fait agir. Est-ce ainsi, nous autres chrétiens, que nous devons aimer nos enfants! Devons-nous rester ensevelis dans la chair et le sang, comme autrefois les païens, au lieu d'élever nos cœurs à cette sainte et toute spirituelle tendresse dont Dieu nous fait une loi! Qu'attendez-vous de la

violence que vous exercez sur Cécile? Que voulez-vous? Est-ce son bonheur? Non, puisqu'elle le place ailleurs; c'est donc le vôtre, ou plutôt l'accomplissement des desseins que vous avez sur elle? Est-ce là, dites-moi, l'amour dont Jésus-Christ nous a laissé le modèle? s'est-il considéré lui-même dans les ignominies de sa passion, comme sur la croix où il mourait pour nous? Non-seulement vous n'êtes point son disciple si vous ne savez point aimer comme il vous l'a enseigné, mais vous le crucifiez de nouveau par votre ingratitude quand vous vous montrez irrité de ce qu'une âme éprise de ses perfections divines le préfère à toute la gloire du monde, et que vous abusez de votre pouvoir sur une douce et humble créature pour la retenir captive dans des liens que la grâce la presse de rompre!

Si Victorin était trop pénétré de ses devoirs envers ses frères, et portait le cœur trop haut pour que le rang ou la puissance le retinssent jamais de faire entendre le langage de la vérité, l'âme de Gonzague était trop généreuse pour ne pas s'ouvrir facilement à la vérité, et trop chrétienne pour n'être pas profondément remuée quand on la lui présentait sous l'autorité de Jésus-Christ.

De retour à son palais, le marquis s'enferma dans ses appartements et ne vit personne du reste de la journée. Le lendemain, après la messe, qu'il entendait toujours avec sa famille, il dit à Paula et à Cécile qu'il désirait avoir un entretien avec elles. Cécile

pâlit extrêmement à ces mots, il s'en aperçut : Vous n'avez rien à craindre, lui dit-il avec douceur, ne vous troublez pas; et il lui prit une main, qu'il retint dans la sienne jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés tous trois dans son cabinet.

— Mes efforts, mon enfant, pour te distraire du dessein qui t'occupe paraissent avoir été infructueux, lui dit-il après lui avoir fait prendre place à ses côtés, et néanmoins je crains encore que tu ne te trompes quand tu te crois appelée de Dieu à vivre loin d'un monde où ton rang te marque si naturellement ta place; je crains que tu ne prennes pour une vocation réelle une exaltation religieuse de jeune fille, dont le temps peut avoir raison.

— Je ne suis point assez heureuse, mon père, répondit-elle, pour connaître cette exaltation que Dieu réserve d'ordinaire à ses saints. Le monde ne m'offre rien que je puisse comparer à la douceur de servir Dieu dans la retraite et le silence, c'est la seule raison de la préférence que j'accorde au cloître.

— Dans ce monde que tu veux fuir, ma Cécile, reprit le marquis, tu as cependant un père et une mère !

— Les perdrai-je par mon entrée en religion, ces êtres chers et respectés qui sont après Dieu tout ce que mon cœur aime? Ne suis-je pas plus sûre, au contraire, de vivre auprès d'eux et pour eux? Mon père, consentez à mes vœux ! ajouta-t-elle enhardie par la tournure que prenait l'entretien.

— Enfant trop chère, que demandes-tu? Ah! Paula, la vie que j'avais rêvée pour elle était bien différente de celle qu'elle veut embrasser!

— N'était-ce point son bonheur, Gonzague, que vous cherchiez avant tout! lui dit doucement Paula.

— Qui pourrait en douter? répondit le marquis.

— Alors que doit-il vous coûter de renoncer à vos rêves, dès qu'elle se croit plus sûre de trouver le bonheur dans la sainte carrière qu'elle veut parcourir?

Le marquis garda le silence. Cécile se mit à ses genoux dans une attitude suppliante. — Paula, Cécile, dit-il au bout d'un moment, je fais mon sacrifice; mais je ne puis le faire sans restriction, que Dieu me le pardonne! Je consens à ce que Cécile se voue à l'état religieux, à ce qu'elle vive dès maintenant selon la règle qu'il lui plaira de suivre; mais ma vieillesse a besoin de s'appuyer sur cette enfant, et je désire qu'elle ne prononce des vœux irrévocables et qu'elle ne se retire dans un couvent qu'après ma mort. Que Cécile prononce et voie si elle veut commencer sa vie de religieuse par un acte d'abnégation et de dévouement!

— O mon père! tout ce que vous voudrez! Quoi de plus doux pour mon cœur et de plus conforme à mes sentiments pour vous que de me consacrer sans distraction à votre service!

Le marquis la pressa sur son cœur, et la bénit en l'offrant à Dieu. Il dit qu'il laissait à sa femme et à

Victorin le soin de tout disposer pour qu'elle pût vivre dans l'intérieur du palais de la vie de l'ordre religieux qu'elle voulait embrasser. Il était triste, mais il était résigné; et cette résignation, il la devait en partie à la secrète consolation qu'il trouvait dans cette pensée : que si la vie religieuse enlevait sa fille au monde, elle ne lui serait point ravie à lui-même par l'arrangement qu'il prenait.

CHAPITRE XLIII.

Déplorable état de l'empire grec. — Jean Paléologue propose à Eugène IV la réunion des Grecs à l'Église latine. — Concile de Ferrare. — Orgueil des Grecs. — Honneurs que rend Venise à Paléologue. — Ambroise le Camaldule député à l'empereur par le pape. — Il se rend à Venise et accompagne les Grecs à Ferrare. — A son retour il passe par Mantoue. — Il revoit Agostino. — Il est édifié de la vertu du jeune religieux. — Victorin présente à Ambroise ses nouveaux disciples. — Fanatisme qu'inspirait Platon en Italie.

Depuis 1035, que Michel Cerularius avait commencé le schisme de l'Église d'Orient, commencé par Photius vers la fin du neuvième siècle, la réunion des Grecs séparés n'avait point cessé d'être l'objet des vœux de l'Église latine. Ce n'était point sans une profonde douleur que les papes voyaient hors de la bergerie cette notable portion du troupeau remis à leurs soins par le divin maître. Les Grecs avaient été à l'écart chercher des *eaux furtives* [1], et ces eaux empoisonnées leur donnaient la mort; ils n'étaient plus chrétiens que de nom; ils multipliaient vainement les pratiques extérieures; l'esprit de l'Évangile

[1] *Prov.*, IX, 17.

avait disparu d'au milieu d'eux. Semblables à ces cadavres galvanisés par la science moderne, ils paraissaient se mouvoir, mais ils n'avaient plus la vie, cette vie de la grâce qui donne à une société catholique tant d'élan, de spontanéité, d'énergie, et qui rend sa civilisation et sa force invincibles. Par la dégradation de leur caractère et l'affaiblissement de leur courage, les Grecs depuis leur schisme avaient toujours été perdant chaque jour dans l'estime des peuples qui les regardaient vivre comme nation. Molestés, ruinés, asservis par des barbares fanatiques qui les tenaient en quelque sorte prisonniers dans les murailles de Constantinople, ils faisaient trembler les chrétiens d'Occident qu'ils n'infligeassent à l'Église la douleur de voir le croissant remplacer le saint et glorieux étendard du Christ dans la ville du grand Constantin.

A des époques diverses, quand, inhabiles à se défendre, ils avaient appelé à leur secours leurs frères d'Occident, on avait vu leurs souverains proposer leur réunion à l'Église romaine, pour stimuler le zèle de ceux dont ils imploraient le courage. Le danger dissipé, les promesses et les actes étaient également niés; et les souverains pontifes, trompés dans leur attente, voyaient s'ajourner indéfiniment cette réunion tant souhaitée. La mauvaise foi des Grecs égalait leur avilissement. Comment n'en eût-il pas été ainsi! les vices s'appellent l'un l'autre, ainsi que les vertus; un homme sans honneur ne saurait estimer la sincérité,

on le voit donner à la ruse, à la duplicité des noms honorables, et s'applaudir de sa bassesse.

Comme ses prédécesseurs, Eugène IV n'avait rien de plus à cœur que la réunion des Grecs; il ne la perdait point de vue au milieu des soucis et des chagrins que lui causaient les Pères du concile de Bâle. Les négociations que Manuel Paléologue avait entamées avec la cour de Rome étaient poursuivies par Eugène IV auprès de son fils Jean Paléologue II avec un zèle qu'aucun événement ne pouvait ralentir. Jean Paléologue à son avénement au trône n'avait pas craint de se déclarer vassal d'Amurat, mais il n'avait pas trouvé le repos qu'il espérait de ce nouvel abaissement. Amurat II montrait autant de cupidité que Mahomet Ier, son père, avait montré de désintéressement, autant de haine contre les chrétiens que Mahomet leur avait témoigné de bienveillance. Les sacrifices qu'il arrachait aux Grecs, loin de le satisfaire, l'excitaient à leur en demander de nouveaux, et il ne parlait jamais d'eux qu'avec un profond dédain. Il les qualifiait de traîtres et d'usurpateurs, car il considérait comme lui appartenant tout ce que la générosité de son père avait bien voulu leur laisser. La vie de Jean Paléologue s'écoulait dans de continuelles alarmes; un geste, une parole d'Amurat rapportés à la cour de Constantinople suffisaient pour y répandre la terreur. Fatigué de toujours trembler, et n'espérant de secours contre son arrogant ennemi que de la part des Latins, Paléologue parut vouloir

sérieusement opérer la réunion de son peuple à l'Église romaine. Le cœur d'Eugène se réjouit de ces dispositions de l'empereur, et, malgré l'opposition des Pères de Bâle, il transféra le concile à Ferrare sur la demande de Paléologue. Dans sa sollicitude pour le bien général de l'Église, il s'efforça d'aplanir toutes les difficultés qui eussent pu retarder ou empêcher le départ de Paléologue. Le trésor impérial était épuisé; ces magnifiques et nombreux joyaux, dont les empereurs aimaient à se parer dans les cérémonies publiques, avaient été ou vendus pour subvenir à d'impérieux besoins, ou dispersés entre les mains des Juifs et des Génois comme garanties de sommes prêtées. Il ne restait plus rien à Paléologue de l'ancienne splendeur de ses prédécesseurs; il n'avait conservé que leur vanité et leur orgueil héréditaires. Il se refusait à partir s'il n'était mis en état de représenter avec majesté l'empire d'Orient en Italie. Eugène IV s'imposa d'énormes sacrifices pour défrayer pendant le voyage l'empereur et sa suite. Paléologue débarqua à Venise le 8 février 1438. Le sénat lui fit une brillante réception. Il eût tenu entre ses mains le sort de l'Italie qu'on ne lui aurait pas rendu plus d'honneurs. Venise et Florence se piquaient d'être les deux États d'Italie qui s'associaient le plus ardemment aux vœux du père commun des fidèles pour la réunion des deux Églises. Après avoir passé vingt jours à Venise, Jean Paléologue se mit en route pour Ferrare. Il fut reçu

avec une grande magnificence par Nicolas III d'Este, qui vint à sa rencontre accompagné de ses fils, de toute sa noblesse et des prélats réunis à Ferrare pour le concile. Paléologue avait lieu d'être satisfait de l'accueil que lui faisait l'Italie, mais la vanité est insatiable; comme la cupidité, elle ne dit jamais : c'est assez.

Eugène IV ne cessait d'avoir à satisfaire ou à combattre des prétentions exagérées, tantôt de la part de l'empereur, tantôt de celle du patriarche de Constantinople Joseph, ou des principaux dignitaires de l'Église grecque. Il se prêtait à tout ce qui ne pouvait compromettre ni les droits ni la prééminence de la sainte Église romaine. Il n'avait pas trop de toute la prudence et de la conciliation de son esprit pour adoucir la susceptibilité orgueilleuse des Grecs, et leur ôter tout prétexte de rompre le concile. C'est quand il était absorbé par les soins d'une si grande et si difficile affaire que Piccinino, après l'avoir odieusement trompé, fit révolter Bologne et la plupart des villes de la Romagne contre son autorité. Surpris et indigné d'une telle conduite, Eugène attendit du ciel le rétablissement de ses affaires temporelles, en dépit de la perfidie et de l'injustice des hommes, et continua à s'occuper de celles du concile comme si elles eussent été les seules qui réclamassent ses soins.

Ambroise le Camaldule avait été envoyé à Venise par le pape pour y recevoir en son nom l'empereur et le patriarche de Constantinople, il s'était acquitté

de cette délicate mission à la satisfaction générale; il avait ensuite accompagné les Grecs à Ferrare, où le pape l'avait retenu pour s'aider au besoin de ses lumières et de ses conseils. Ce ne fut qu'après un séjour de plusieurs mois dans cette ville qu'il obtint l'agrément du pape pour retourner dans sa chère solitude. Il ne se rendit pas immédiatement à Florence, l'amitié lui fit faire une excursion à Mantoue. Il ne put résister au désir de s'assurer par lui-même du retour de son ami à la santé. Victorin, qui le savait si occupé à Ferrare et si pressé en même temps d'aller retrouver la paix de son couvent, n'avait osé se flatter de le voir, ni pendant ni après son séjour à Ferrare; il fut aussi surpris qu'heureux quand il le serra dans ses bras. Quoique les lettres de Victorin eussent tenu Ambroise au courant de tous les événements du gymnase, il y prenait un si vif intérêt qu'il fallut entrer dans tous les détails qui avaient pu être négligés par lettres. Le sacrifice si complet de leurs personnes qu'avaient fait à Dieu Cécile et Agostino le pénétra d'attendrissement et de joie. Il ne se lassait point d'entendre Victorin lui parler de ces deux jeunes âmes si pures et si saintes. Il voulut revoir Agostino, et se rendit avec son ami au couvent des Franciscains. Dès que le jeune religieux fut en sa présence, il le vit se prosterner à ses pieds et lui demander sa bénédiction. — O mon Dieu! s'écria Ambroise avec une pieuse humilité, puissé-je, tout indigne que je suis, appeler sur votre jeune serviteur

le trésor de grâces que vous dispensez à vos saints ! — Je vous avais marqué au sceau de Jésus-Christ, dit-il ensuite à Agostino, et, cet auguste sceau, vous l'avez appliqué successivement sur vos lèvres, en ne leur permettant de s'ouvrir désormais que pour chanter les louanges de Dieu, ou proférer des paroles d'édification; sur votre cœur, en n'y souffrant que des pensées et des affections venant de Dieu et retournant à Dieu; sur vos bras et sur vos mains, en ne les employant plus qu'à des œuvres de charité et aux travaux de la pénitence; courage, enfant, courage! Dieu arrête sur vous des regards de complaisance; ce n'est point un maître ingrat, et la récompense qu'il promet à votre zèle et à votre fidélité est assez belle pour exciter sans cesse au bien un cœur généreux comme le vôtre!

— Ah! qu'ai-je fait que j'eusse pu ne point faire en cédant à l'attrait que Dieu m'inspirait pour son service, dit le jeune religieux, et que fais-je donc encore pour lui, puisque son adorable bonté me fait goûter dans cette vie que j'ai embrassée un bonheur que je ne supposais point que dans aucune situation il fût accordé à l'homme de connaître! N'ai-je pas lieu de craindre, ô mon père, que Dieu ne m'ait accordé ma récompense en ce monde!

Celui qui parlait ainsi ne quittait plus le cilice; il était vêtu d'une bure grossière; il marchait les pieds nus dans des sandales; il présentait, à peine âgé de vingt et un ans, un corps amaigri par les jeûnes et

les macérations. Quelle est donc cette puissance mystérieuse de l'amour qui rend l'homme si différent de lui-même, qui lui fait trouver ses plus chères délices, ses joies les plus profondes dans la solitude, les privations, les veilles, les jeûnes, le mépris de son corps, dans tout ce qui est enfin le plus antipathique à sa nature? Oh! voici venir celui qui me donne la mesure de cette puissance : le bon, le tendre, le miséricordieux Jésus, renvoyé de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, honni, méprisé, calomnié, revêtu d'une robe d'ignominie, flagellé, moqué, traîné par les rues de Jérusalem pour sa doctrine et ses bienfaits! Qui peut s'attacher à lui, l'aimer de cet amour dont il mérite qu'on l'aime, et ne pas placer son souverain bien dans une vie humble, pauvre et mortifiée? Ah! quiconque dit qu'il aime Jésus et se plaît dans les plaisirs des sens se trompe grossièrement et ne sait pas ce que c'est que d'aimer!

Ambroise sortit d'auprès d'Agostino édifié du chemin qu'avait fait le jeune religieux dans les voies de Dieu. Ah! disait-il, combien n'avons-nous pas à craindre, nous autres vieillis dans la milice du Christ, de nous voir enlever la victoire par ces jeunes combattants si remplis d'amour et de courage! Ils font plus en un jour que nous, que le monde estime doctes et sages, nous n'avons fait peut-être dans le cours d'une vie déjà longue! Son humilité le trompait, en ce qui le concernait; il n'avait point vieilli vainement parmi les soldats de Jésus-Christ. C'était l'âme sanc-

tifiée depuis longtemps par l'amour et les mains chargées d'œuvres bénies qu'il devait se présenter devant le souverain juge. Mais ceux qui, dans cette voie des parfaits, s'arrêtent à leurs premiers débuts et, dans l'engourdissement où tombent leurs âmes, semblent croire que Dieu ne les a appelés à la paix du cloître ou du sanctuaire que pour leur procurer une vie exempte des sollicitudes et des embarras, le partage ordinaire des hommes engagés dans le siècle, ceux qui perdent de vue les vertus héroïques par lesquelles ils doivent se distinguer de la foule, ceux-là verront tomber de leurs fronts, au grand jour de l'éternité, la couronne que complaisamment ils y avaient attachée. Pour eux qu'il avait comblés de ses grâces et qui devaient à leurs frères l'exemple de toutes les vertus, Dieu sera plus inexorable dans sa justice que pour les autres hommes. Cette parole qu'il a dite ne passera pas : Il sera plus demandé à celui qui aura plus reçu. Parole formidable, et qui devrait être toujours présente à l'esprit du chrétien de tout état.

Malgré la santé chancelante de Victorin et la guerre que le duc de Milan avait rallumée dans la Lombardie, le gymnase suivait toujours sa marche ascendante. Il renfermait dans cette année 1438 une foule de jeunes hommes dont la plupart, quelques années après, jouirent d'une grande réputation en Italie. Ambroise se fit présenter ceux qu'il ne connaissait pas encore : le jeune Basinio de Parme entre

autres, doué d'un génie précoce pour la poésie latine. Né en 1421, il fut enlevé aux lettres en 1457, à peine âgé de trente-six ans. Sur l'invitation de Victorin, il lut à Ambroise le premier livre d'un poëme intitulé la *Mort de Méléagre*, auquel il travaillait dans ses heures de loisir. Ce poëme, d'une latinité élégante et pure, se conserve manuscrit dans les bibliothèques de Modène, de Florence et de Parme.

Francesco Prendilacqua, Ognibene du Lonigo, François de Castiglione attirèrent aussi particulièrement l'attention d'Ambroise. Ils lui inspirèrent le plus vif intérêt par la solidité de leur esprit, l'étendue de leurs connaissances et leur profonde piété. Tous trois se sont illustrés par les travaux de l'esprit et ont laissé la réputation d'hommes aussi grands par leurs vertus chrétiennes que par leur science. On doit au premier, Francesco Prendilacqua, une vie de Victorin, monument que la reconnaissance et une tendresse toute filiale le portèrent à élever à la mémoire vénérée de son maître; le second, Ognibene, par la vivacité de son intelligence et son enthousiasme pour la littérature latine, s'était fait remarquer du marquis de Mantoue dans les examens qui avaient lieu au gymnase à des époques fixées. Gonzague lui avait proposé, un peu avant la visite d'Ambroise, de traduire la vie de Camille, qui n'avait pas cessé d'être le héros de prédilection de ce prince. Ognibene s'était aussitôt occupé de ce travail. Sa traduction achevée, il la fit précéder d'une dédicace qui s'est

conservée longtemps inédite dans la bibliothèque de Mantoue, et où se lit ce passage aussi honorable pour le prince à qui elle est adressée que pour l'écrivain :

« J'ai pris plaisir à traduire ce livre sur vos ordres, non parce que vous êtes riche et puissant et que vous pourriez m'accorder une récompense de mon travail, ce dont je n'ai nul désir et nul besoin, mais parce que j'aime votre vertu, votre prudence, votre affabilité, et que je vous suis reconnaissant de la protection que vous accordez aux doctes et de l'illustration que vous répandez sur les lettres latines en les cultivant vous-même. Vous prouvez la vérité de ce que disait Isocrate, que la ville veut toujours imiter les mœurs des princes; chacun aujourd'hui, excité par votre exemple et vos libéralités, cultive la sience et avec elle les vertus morales qui doivent être le fruit principal de nos études. »

François de Castiglione, qui fut doyen de l'université de Florence, se livrait avec ardeur à la théologie; il charma Ambroise par le savoir profond et modeste qu'il montra dans leurs entretiens. C'est vers ce temps que François écrivait, dans son jeune enthousiasme pour tout ce qu'il voyait et entendait au gymnase de Mantoue : « Et le précepteur, et le nombre des disciples, et l'excellence de la méthode, tout porte l'esprit à croire que Platon et l'Académie sont ressuscités parmi nous. »

Ce n'est point l'éloge que trouverait aujourd'hui

un esprit catholique pour le savant et orthodoxe enseignement de Victorin. Il rougirait de comparer l'enseignement d'une chaire chrétienne aux spéculations d'un païen dont la main incertaine et timide n'a pu soulever qu'un coin du voile épais jeté sur la vérité par le monde antique. Mais, dans la fièvre de littérature païenne qui commençait à s'emparer de ce siècle, la plupart des hommes lettrés, malgré la foi vive qui régnait encore dans les cœurs, étaient aussi ravis de ces lueurs tremblantes qu'offrent les écrits de Platon que s'ils n'eussent point possédé l'Évangile, et ils n'auraient pas cru trop prétendre pour sa gloire en demandant qu'il fût rangé parmi les Pères de l'Église. La vogue de Platon devint si grande, sa philosophie séduisit tant d'esprits que l'année suivante (1439), où le concile général de Ferrare fut transféré à Florence, Cosme de Médicis, initié alors par le Grec Gemisto Pletone à tous les mystères de cette philosophie, imagina de former une académie où l'on s'occuperait exclusivement d'expliquer et de commenter Platon. Le jeune Marsile Ficin, dix années plus tard, fut choisi par Cosme, qui l'avait élevé, pour diriger les travaux de l'académie platonicienne. Dans le culte presque religieux qu'il avait voué au philosophe grec, Ficin voulut que, par le lieu de ses séances, la forme des entretiens, l'ordre qu'on y suivrait, elle fût une imitation exacte de celle d'Athènes. On dit que dans ses attitudes et ses discours il s'efforçait lui-même de copier Platon. Cette académie

fixa l'attention de toute l'Italie. Il n'y eut pas un homme aspirant à quelque réputation, dit Tiraboschi, qui ne voulût en faire partie. Pic de la Mirandole, Christophe Landini, Jean Cavalcanti, Philippe Valori, François Bandini furent successivement membres de cette académie.

Les quelques jours qu'Ambroise pouvait consacrer à Victorin s'écoulèrent rapidement. La séparation fut douloureuse malgré la profonde piété des deux amis. Ils confondirent leurs larmes dans les derniers adieux. Il semblait que Dieu leur eût donné le pressentiment qu'ils ne se reverraient plus ici-bas. L'année suivante, Ambroise fut ravi prématurément à la terre; Dieu le trouva mûr pour le ciel.

CHAPITRE XLIV.

Le marquis de Mantoue mécontent des Vénitiens. — Pier Decembrio le décide à passer au service du duc de Milan. — Satisfaction qu'en éprouve Louis. — Intimité de Philippe-Marie et d'Alfonse d'Aragon. — Francesco Barbaro, défenseur de Brescia. — Héroïque défense. — Piccinino contre Sforza. — Son impatience lui arrache la victoire des mains. — Louis de Gonzague prisonnier. — Ruse de Piccinino pour échapper à son ennemi. — Mort d'Ambroise le Camaldule. — Francesco Filelfo à Mantoue. — Victorin fait une retraite au couvent d'Agostino. — Soin qu'il apporte à rassembler tous les écrits d'Ambroise dans la bibliothèque de la Maison Joyeuse.

Les Vénitiens par leur méfiance avaient indisposé le marquis de Mantoue. Il hésitait à combattre pour eux dans la nouvelle guerre où la Lombardie était engagée. Sa réputation militaire, ainsi que le soin de ses intérêts politiques, lui interdisait cependant de demeurer spectateur de la lutte. Il ne pouvait délaisser les Vénitiens que pour s'attacher au duc de Milan, leur adversaire.

Philippe-Marie lui inspirait de vives répugnances, et les services qu'il avait rendus à la république vénitienne ne lui permettaient pas d'envisager sans tristesse une rupture avec elle. Pour le gagner, le duc de Milan lui fit dire qu'il lui donnerait toute

satisfaction au sujet du pape, et que Piccinino s'engageait à rendre bientôt à Eugène IV beaucoup plus qu'il ne lui avait fait perdre par les derniers événements. Ces assurances ne mirent point fin aux incertitudes de Gonzague. Louis suivait avec anxiété les fluctuations de la pensée de son père; les fautes de son passé lui défendaient de rien dire en faveur du duc de Milan, mais son désir de se retrouver avec Piccinino et ses anciens compagnons d'armes s'accroissait de toute la retenue qui lui était imposée. Le marquis ne s'était encore arrêté à aucune résolution quand Pier Decembrio se rendit à Mantoue sans autre motif apparent que celui de faire sa cour au marquis, et de saluer Victorin, mais en réalité avec la mission secrète de déterminer Gonzague à se déclarer pour le duc de Milan.

Pier Decembrio est, avec Paul Vergerio, l'historien le plus célèbre de son siècle. Il n'a pas laissé, dit-on, moins de cent vingt-sept ouvrages, parmi lesquels on distingue particulièrement la vie de Philippe-Marie et celle de François Sforza. Fils d'un père qui avait lui-même cultivé les lettres avec succès, il s'y adonna dès sa plus tendre jeunesse. Son mérite précoce fixa sur lui l'attention de Philippe-Marie, qui se l'attacha comme secrétaire, et ne cessa de le combler de bienfaits. Pier Decembrio paya les bontés de son maître d'un tendre et reconnaissant attachement. Si les défauts de Philippe-Marie étaient trop connus pour qu'il pût les dissimuler, il prenait

un soin louable à y opposer les qualités qu'il avait pu démêler dans cette sombre et défiante nature. Il le défendait avec énergie contre l'accusation de n'avoir jamais connu l'amitié. Il se citait lui-même comme un démenti à cette accusation, Philippe-Marie étant à la fois pour lui un tendre père et un ami sûr et dévoué. Il le montrait dans son intérieur doux, affable, plein de condescendance et de bonté, n'exigeant presque point de service, et toujours satisfait du peu que l'on faisait pour lui; allant au-devant des besoins et ne témoignant de mécontentement que lorsqu'on lui avait laissé ignorer ceux qu'il n'avait pu deviner. Il disait que les vices de la politique de ce prince devaient être attribués bien plus à l'influence qu'avaient exercée sur lui les circonstances où il s'était trouvé dans son enfance et sa première jeunesse qu'à des défauts réels de son caractère. Il le disait sensible à l'esprit chevaleresque, et il avançait en preuve la liaison de Visconti avec Alfonse d'Aragon et sa conduite loyale et généreuse envers ce prince. L'intimité qui, depuis le séjour d'Alfonse à Milan, s'était établie entre deux hommes d'un caractère si différent avait fort occupé les esprits. Il s'était répandu parmi le peuple qu'Alfonse avait fait usage d'un filtre mystérieux pour se rendre maître de l'esprit cauteleux de Philippe-Marie. Victorin rappela en riant ce bruit populaire, et demanda à Decembrio quels moyens en effet avait pu employer Alfonse pour porter le duc de Milan à agir

si libéralement avec lui. — Nul autre que ceux que lui fournît sa franchise, ainsi que la noblesse de son cœur, répondit Decembrio, et c'étaient les plus puissants dont il pût faire usage. Philippe-Marie, continua-t-il, en se montrant sensible aux qualités d'Alfonse, a donné une preuve sans réplique, à mon gré, qu'il vaut infiniment mieux que sa réputation, et qu'il y a en lui des sentiments peu développés par l'exercice, je l'accorde, mais qui correspondent toutefois à ceux qu'il a rencontrés chez ce prince.

En 1435, où avait commencé la liaison de Philippe-Marie avec Alfonse, le roi d'Aragon disputait la couronne de Naples à René d'Anjou, que soutenait en Italie un parti puissant. Appelé d'abord par la reine Jeanne à la succession au trône, il s'était ensuite vu préférer René par cette femme capricieuse et légère. Il fit une tentative sur Gaëte, que sa position rendait extrêmement importante pour les deux compétiteurs. Il eût réussi à s'emparer de cette ville opulente, qui lui aurait en quelque sorte assuré la conquête du royaume, sans sa généreuse compassion. Gaëte, qu'il tenait étroitement bloquée, était menacée de la famine. Les Génois, nombreux dans la ville, où ils avaient renfermé d'immenses richesses comme dans une place de sûreté, résolurent de la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils renvoyèrent toutes les *bouches inutiles*, comme on ose bien dire dans ce dur et farouche langage militaire. Des troupes de femmes, de vieillards, d'enfants arrivè-

rent au camp d'Alfonse. Au nom de ses intérêts, on conseilla au prince de ne pas montrer plus de pitié pour ces infortunés que n'en avaient eu leurs proches et leurs compatriotes, et de les repousser dans la ville. Alfonse eut horreur de cette proposition, et, justifiant le surnom de Magnanime que lui a donné l'histoire, il répondit : « J'aime mieux ne pas prendre Gaëte que de manquer d'humanité. » Il fit distribuer des vivres à cette troupe éperdue, et lui permit de se retirer où elle voudrait. Il perdit une occasion de s'emparer de la ville, mais il se rendit maître des cœurs; et la générosité dont il avait fait preuve le servit dans la suite mieux que ses armes pour conquérir le royaume de Naples. La victoire navale des Génois à Ponza survint peu après. Gaëte fut débloquée, et Alfonse se vit prisonnier du duc de Milan. Semblable à lui-même dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, il n'employa point de subterfuges pour réussir à se tirer de captivité, et ne fit aucune promesse, que libre il n'eût point voulu tenir. Toujours sincère, généreux, chevaleresque, sa parole aimable et éloquente ne lui servit qu'à exprimer de nobles et grandes pensées, et non point à surprendre la confiance ou la crédulité de son hôte. Les grâces de sa personne, l'élégance de ses manières concouraient à en faire un homme auquel on n'en pouvait comparer nul autre, et le cœur de Philippe-Marie, surpris et charmé de se sentir ému, s'ouvrit peu à peu à l'amitié. Quand on vit le duc de

Milan renvoyer Alfonse sans rançon, et se montrer généreux avec lui jusqu'à compromettre tous ses intérêts, la défiance qu'inspirait son caractère ne permit pas de discerner la vérité; on crut qu'ils s'étaient entendus tous deux pour se partager l'Italie; on s'efforça de trouver partout des témoignages de leurs desseins cachés; tandis que le peuple s'expliqua leur commune affection de la manière dont Victorin l'avait rapporté.

Decembrio sut rappeler à propos les services que François de Gonzague, père du marquis, avait rendus à Jean-Galéas ainsi qu'à ses fils pendant leur minorité; il les dit toujours présents au souvenir reconnaissant de Philippe-Marie, et s'acquitta si habilement des intérêts dont il avait été chargé, qu'il ne quitta Mantoue qu'après avoir obtenu du marquis la promesse de servir le duc de Milan. Cette promesse, dont Louis fut joyeux, attrista Victorin. Il avait parmi les commandants vénitiens un de ses anciens élèves qu'il aimait d'une grande tendresse, et contre lequel il était probable que serait envoyé tout d'abord le marquis de Mantoue. C'était Francesco Barbaro, à qui avait été confiée la défense de Brescia. Le siége de Brescia est fameux dans l'histoire vénitienne. Francesco Barbaro s'y surpassa, il ne se montra jamais plus habile dans la guerre, plus fécond en ressources, plus intrépide et plus serein dans le danger, plus oublieux de lui-même, et plus occupé de ceux qui étaient soumis à son autorité. Il com-

muniqua ainsi à Brescia un héroïsme, une résolution arrêtée de mourir plutôt que de céder aux armes milanaises, que Venise ne pouvait espérer d'une ville récemment conquise. Querelles, divisions entre les citoyens, Barbaro avait su tout calmer, tout pacifier. Les habitants de Brescia n'avaient plus qu'une seule et commune pensée, celle de se montrer dignes de l'illustre Vénitien qu'ils avaient dans leurs murs. C'était contre le génie actif et entreprenant de Piccinino qu'il avait fallu défendre la ville depuis le 24 septembre 1438 jusqu'au 16 décembre, qu'intimidé par l'hiver, autant que par les pertes qu'il avait faites, il s'était éloigné après avoir changé le siége en blocus. Pendant tout l'hiver, les Vénitiens firent d'inutiles efforts pour faire arriver quelques renforts à la ville héroïque décimée par la famine et la peste, et toujours aussi résolue sous son intrépide commandant à périr plutôt que de se rendre. Venise, après s'être réconciliée avec Florence, prit à sa solde François Sforza pour l'opposer à Piccinino et au marquis de Mantoue. Profondément touché de la belle et longue défense de Brescia, elle recommanda par-dessus tout à son nouveau général de débloquer cette ville. Les premiers efforts de François Sforza ne furent pas heureux, il ne répondit que par des revers à la confiance que Venise avait mise en lui. Il est même présumable que la victoire serait restée fidèle aux Milanais, si Piccinino, enflé de ses succès, n'eût point lâché bride à son impétuosité naturelle.

François Sforza, que le sénat de Venise ne cessait de solliciter de marcher au secours des malheureux Bressans, avait pris sa route au travers des montagnes et côtoyait le lac de Garda. Piccinino, averti de ce mouvement, se mit en devoir de surprendre Sforza et de terminer la campagne par un coup d'éclat. Le marquis de Mantoue dut rester en observation à Peschiera. Louis sollicita et obtint de son père la permission de suivre Piccinino. Ce général avait si bien calculé la marche de l'ennemi et le lieu où il devait le joindre, qu'il l'accula, comme il s'en était flatté, dans une petite vallée à l'embouchure de la Sarca, où il le prit comme dans un piége. La victoire était à lui; il ne s'agissait que de savoir attendre; François Sforza était fait prisonnier avec toute l'armée vénitienne; mais Piccinino, entraîné par sa vivacité et la confiance que lui inspirait une suite non interrompue de succès, accepta le défi désespéré de Sforza, et engagea la bataille le 9 novembre 1439. Les deux armées étaient à peine aux prises dans cette vallée resserrée, que les Bressans, comme Piccinino aurait bien pû le prévoir, accoururent au secours de leurs libérateurs. Ils parurent sur les hauteurs, derrière Piccinino, et du haut des montagnes firent rouler des quartiers de roche sur sa réserve. Ils étaient en si petit nombre qu'il eût été sans doute facile de leur tenir tête en même temps qu'à Sforza, mais l'armée milanaise, surprise de cette attaque imprévue et ne sachant pas d'où elle venait, se

débanda, saisie d'une terreur panique, avant d'avoir pu reconnaître de quelles forces disposaient ces nouveaux assaillants. Les officiers s'efforcèrent vainement de la ramener au combat; leurs efforts ne servirent qu'à faire tomber les plus distingués d'entre eux au pouvoir de l'ennemi. On compta parmi les prisonniers : César Martinengo, Sacramoro Visconti et Louis de Gonzague, qui ne voulut remettre son épée qu'à Sforza. Ce fut le seul revers de fortune que connut Louis dans le cours de sa brillante carrière militaire; il le supporta avec une égalité d'âme toute chrétienne. « Voilà qui est bien, écrivit-il à Victorin, car un tel échec est de nature à faire rentrer en soi-même. Il montre à quoi tiennent les succès de la guerre, et que le plus habile à ce métier n'a pas lieu de se beaucoup glorifier, puisque tout son talent ne saurait empêcher la peur de s'emparer de ses soldats, et de lui faire perdre en un moment tout le fruit de ses victoires! » Le marquis n'était point sans inquiétude sur le sort de son fils; il craignait que Venise ne cherchât à se venger sur le fils d'avoir été abandonnée du père. Mais Sforza tint bon contre les prétentions que put manifester Venise sur ses prisonniers, et ne consentit à lui en livrer aucun.

Piccinino, après la déroute de ses soldats, s'était enfermé dans le château qui défendait la vallée où la bataille s'était donnée, et que Sforza, par un excès de précaution, ne voulait point laisser derrière lui

en reprenant sa route vers Brescia. Ce château ne pouvait tenir longtemps; Piccinino prit une résolution conforme à son audace et à son courage. Un valet allemand le mit dans un sac, le chargea sur ses épaules, et traversa le champ de bataille dans la nuit qui suivit le combat, comme un homme occupé à rassembler du butin. Piccinino passa ainsi à travers le camp ennemi; il assiégeait Vérone et s'en emparait de concert avec le marquis de Mantoue, que Sforza savait à peine qu'il n'était plus dans le château de Tenna. Cette ville, que Gonzague sauva du pillage, fut perdue presque aussitôt que prise, par l'insubordination d'un des lieutenants de Piccinino. Cet officier refusa de demeurer dans la ville avec un corps de troupes tandis que son général se portait au-devant de Sforza, qui s'avançait pour reprendre la ville. On dit que Philippe-Marie, secrètement jaloux du marquis de Mantoue, dont cette ville devait demeurer la conquête, avait excité ce lieutenant à traverser les desseins de Piccinino, afin que Vérone, laissée sans défense, retombât entre les mains de l'ennemi. La politique si connue de Philippe-Marie donna une grande consistance à ce bruit, et les amis du marquis de Mantoue le répétaient tout haut.

C'est pendant les événements de cette guerre de 1439, où le cœur de Victorin était si péniblement partagé entre Francesco Barbaro, l'héroïque défenseur de Brescia, et Louis de Gonzague, prisonnier du général de Venise, qu'il reçut la douloureuse nou-

velle de la mort d'Ambroise. Il ne sentit plus la vie que par la souffrance de son âme. Francesco Filelfo, qui abandonnait alors Bologne révoltée contre le pape pour Milan où l'appelait Philippe-Marie, voulut passer par Mantoue pour offrir ses consolations à Victorin. C'était une intention louable, bien que peu de personnes sachent faire accepter leurs consolations dans les premiers moments d'une très-vive douleur, et Filelfo, toujours si occupé de lui-même, devait y réussir moins que tout autre. Il ne trouva que des banalités, et cependant il avait aimé lui-même Ambroise, qui n'avait cessé de lui vouloir du bien, et auquel il avait dû sa réconciliation avec Médicis : événement dont il avait été fort aise, bien qu'avec sa jactance accoutumée il eût répondu aux premières ouvertures du digne Ambroise : Je ne veux point de l'amitié de Cosme, et je méprise sa haine. Qu'il emploie contre moi les poignards et les poisons, moi, j'emploierai mon génie et ma plume[1] ! Il était si pressé d'en venir à ses propres affaires, qu'il ne permettait pas à Victorin de se laisser aller en liberté aux regrets de la mort de son ami. Il réclamait toute son attention; et quand il ne trouvait pas d'autre moyen de la fixer, il lui demandait des avis, qu'il n'avait nulle envie de suivre, sur la manière dont il devait se conduire à la cour de Milan. Tout glorieux des avances qui lui étaient faites de toutes parts, et

[1] GINGUENÉ, *Histoire littéraire d'Italie.*

en particulier de celles d'un homme qui ne passait pas pour être fort enthousiaste des lettres, il s'étendait complaisamment sur les sacrifices que faisait le duc pour le fixer auprès de lui, et sur les lettres flatteuses et pressantes qu'il en avait reçues. Une maison richement meublée et achetée en son nom l'attendait à Milan, et la pension qui lui était faite était la plus forte dont il eût encore joui. Du reste, ces avantages étaient pour lui d'une grande nécessité; ses folles prodigalités pour sa Chrysolorine et son esprit de désordre le rendaient chaque jour plus besoigneux malgré les amples revenus qu'il tirait de son enseignement. Il recourait à des moyens que réprouve la délicatesse pour tirer de l'argent de tous les grands personnages qui faisaient cas de ses talents. Quand il eut à peu près épuisé tout ce qu'il avait à dire de lui, il reprit la route de Milan. Victorin avait offert à Dieu l'espèce de supplice que lui avait infligé Filelfo sous prétexte de s'associer à sa douleur; mais son âme avait besoin de se remettre de la violence qui lui avait été faite, et il se résolut à aller faire une retraite auprès de son enfant bien-aimé Agostino. Ils s'entretinrent ensemble du saint ami qui les avait quittés; leurs larmes se confondirent, comme leurs cœurs et leurs prières. L'entier détachement, où, malgré sa jeunesse, l'amour avait déjà fait parvenir l'un, et où l'autre ne cessait de tendre quoique engagé dans les embarras du siècle, leur fit trouver cette résignation douce et patiente

qui souffre tout, supporte tout, comme la charité dont elle est la fille, et qui s'incline sans murmure et sans résistance sous la volonté de Dieu.

Bien qu'Ambroise eût observé sa règle dans toute son intégrité au couvent comme dans ses voyages, qu'il eût dirigé ses frères avec un zèle qui n'avait jamais connu de ralentissement, et que les affaires importantes où les papes l'avaient employé depuis qu'il avait été fait général de son ordre eussent pris une grande partie de son temps, il avait su trouver assez de loisirs pour faire de nombreuses traductions, écrire quantité de lettres sur des matières scientifiques et littéraires, et pour laisser sous le titre d'*Hodœporicon* une relation animée et intéressante de ce qui l'avait le plus frappé dans ses voyages. Tous les efforts de Victorin tendirent à rassembler les écrits du docte camaldule dans la bibliothèque du gymnase; on y vit arriver successivement ses traductions du grec en latin de saint Jean Chrysostome, de saint Basile, de saint Ephrem, de Pallade, de saint Jean Climaque, de saint Athanase, et de plusieurs autres écrivains sacrés : traductions que la connaissance parfaite qu'Ambroise avait de la langue grecque et l'élégance et la pureté de sa diction latine rendaient extrêmement précieuses. Son éminent savoir lui avait fait jouer au concile de Florence un rôle plus brillant que son humilité ne l'eût souhaité. Il était le plus habile interprète entre les deux Églises, et transmettait sur-le-champ dans l'une et l'autre langue les questions les

plus ardues, avec une lucidité et une propriété d'expression qui excitaient l'admiration. Il put croire en mourant à la réunion des deux Églises, car elle paraissait consommée. S'il apprit, quand il se réveilla dans l'éternité, combien cette apparence avait été trompeuse, il était dans le sein de Dieu, où, la durée n'existant plus, nous ne saurions être touchés de la perte ou de l'ajournement d'aucune espérance du temps.

CHAPITRE XLV.

Le concile transféré de Ferrare à Florence. — Personnages éminents de l'Église grecque qui retournent à l'unité. — Réunion des deux Églises proclamée. — Le cardinal Bessarion. — Les armées milanaises en Toscane. — Défaite de Piccinino. — Délivrance de Brescia. — Le marquis de Mantoue perd tout le fruit de ses victoires. — Il est réduit à craindre pour ses propres États. — Piccinino reprend l'avantage. — Danger de Sforza. — Philippe-Marie se charge lui-même de l'en tirer. — Douleur de Piccinino. — Union de François Sforza et de Blanche Visconti. — Paix proclamée.

La peste qui avait éclaté à Ferrare avait fait transférer le Concile à Florence. Les Latins avaient continué à combattre dans cette ville, avec autant de zèle que de savoir et d'éloquence, tous les subterfuges que fournissait aux Grecs leur mauvaise foi ordinaire. Parmi les hommes dont s'était entouré Eugène IV pour faire triompher la lumière sur les ténèbres, on distinguait au premier rang, outre Ambroise le Camaldule, Jean, provincial des dominicains de Lombardie et archevêque de Rhodes, célèbre théologien qui défendait victorieusement la procession du Saint-Esprit par le Père et le Fils en s'appuyant de la tradition et de l'autorité même des Pères grecs que les schismatiques invoquaient en leur faveur, et le

pieux et savant Antonin, depuis archevêque de Florence. Saint Antonin, puisque c'est ainsi que nous le connaissons aujourd'hui, avait raison sur les Grecs avec tant de douceur, de modération, d'humilité, que les plus fanatiques d'entre eux étaient ébranlés après l'avoir entendu. Isidore, métropolitain de Kiovie, et Bessarion, métropolitain de Nicée, dont les cœurs cherchaient sincèrement la vérité, goûtaient extrêmement les belles et savantes harangues d'Antonin sur le *Filioque* des Latins, la primauté du pape et l'usage du pain azyme dans la communion. Ces deux évêques étaient les colonnes de l'Église grecque; mais la grâce, à l'effusion de laquelle la droiture de leurs cœurs les avait préparés, les sollicitait chaque jour de répudier l'erreur, et leurs discours devenaient des apologies de l'Église latine. Il y avait parmi les membres du concile un certain Marc d'Éphèse, dont les violentes attaques contre cette Église troublaient bien encore Isidore et Bessarion, et les rendait incertains du parti auquel ils devaient s'arrêter. Un incident que Dieu ménagea mit fin à leurs incertitudes, et dissipa la timidité qui les avait retenus jusqu'alors de dire toute leur pensée quand ils en avaient été requis. Les théologiens latins avaient affirmé que saint Basile dit explicitement que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils dans ses dix livres contre l'hérésiarque Eunomius. Les Grecs prétendaient le contraire, et ils produisirent un exemplaire de saint Basile où, en effet, cette procession du Père et du Fils

ne se trouvait pas. Ils croyaient ainsi fermer la bouche aux Latins, mais il se trouvait parmi leurs adversaires des hommes trop éminents par la doctrine et le savoir pour être longtemps dupes d'une fraude. Le manuscrit produit fut reconnu avoir été honteusement altéré par les Grecs. Marc d'Éphèse, ce hardi champion de l'erreur, demeura déconcerté. Isidore et Bessarion, indignés, ne dissimulèrent plus leurs sentiments. Ils dirent hautement qu'ils étaient prêts à se ranger sous l'obéissance du pape. Georges Scholarius, qui avait aussi paru avec éclat du côté des Grecs, se joignit à eux. Le patriarche, qui avait par ses prétentions donné tant d'embarras à Eugène IV, parut lui-même ébranlé. Eugène rendit grâces à Dieu du succès qui se préparait. Il réunit dans son palais l'empereur, le patriarche et les principaux prélats grecs et, dans le zèle pour la gloire de Dieu dont il était animé, il leur parla si victorieusement, il leur dit au nom de Jésus-Christ des choses si touchantes, qu'ils lui répondirent en répandant des larmes qu'avant peu il aurait une grande joie à leur sujet. Quelques jours après, l'acte de réunion était présenté à l'assemblée, et le patriarche, que Dieu avait touché de sa grâce, mit autant d'ardeur à le faire accepter qu'il en avait mis naguère à repousser toute conciliation. Ce vieillard, âgé de plus de quatre-vingts ans, s'écria qu'il voulait avant de mourir assister à la réunion des deux Églises. On le vit rempli d'une sainte allégresse à la séance du 8 juin où l'acte reçut

un acquiescement général. Comme un autre Siméon, les bras étendus vers le ciel, il dit qu'il pouvait désormais descendre dans le lieu de son repos. Le lendemain, 9 juin, il expirait doucement, laissant sur sa table une profession de foi écrite et signée de sa main, afin qu'il ne pût après lui s'élever aucun doute sur la sincérité de son retour. Il avait occupé vingt-trois ans le siége de Constantinople. La réunion des Grecs et des Latins fut proclamée un mois après sa mort. Le grand cœur d'Eugène IV se répandit en actions de grâces devant Dieu. Si l'obstination et le fanatisme des Grecs, le lâche abandon que firent ensuite une partie des prélats du concile des principes qu'ils avaient solennellement reconnus ne permirent pas à la réunion de porter les fruits que l'on pouvait en attendre, le mérite d'Eugène IV devant Dieu et devant les hommes ne saurait en être diminué. Ce n'en est pas moins à sa courageuse persévérance, à ses généreux sacrifices, à son amour pour le troupeau dont il avait été établi le pasteur suprême, que l'on doit ce que l'on a compté depuis et ce que l'on compte aujourd'hui de Grecs unis. N'eût-il ramené qu'une âme à l'Église de Jésus-Christ qu'il aurait assez fait pour sa gloire, et il lui en a rendu des milliers.

Les Grecs partirent chargés de présents; Eugène IV s'imposa de nouveaux et incroyables sacrifices pour leur venir en aide. Il se sentait pour eux un cœur de père, il eût voulu leur rendre plus faciles les moyens de résister à l'ennemi qui les pressait dans leur pa-

trie; mais tous ses sacrifices n'y auraient pas suffi. Les Grecs seuls auraient pu sauver les Grecs; et comme la plupart de ceux du concile ne rapportèrent point chez eux l'ardeur d'une foi nouvelle, qu'ils reparurent avec le même cœur faux et corrompu, ils ne furent pas plus aptes qu'auparavant à retremper les courages, à rajeunir leur nation par l'amour et la foi.

Un petit troupeau choisi se forma sous la direction paternelle de quelques évêques sincèrement convertis; c'était lui qui devait témoigner aux siècles postérieurs de la sollicitude et du zèle d'Eugène IV; le royaume du ciel lui était assuré; mais comme il ne pouvait à lui seul répandre dans l'empire grec la vie qui s'en était retirée, il dut en partager les malheurs.

Isidore et Bessarion demeurèrent en Italie, où ils furent peu après honorés de la pourpre romaine. Eugène IV faisait un grand cas des lumières de ces deux prélats, et leur conservait une tendre reconnaissance d'avoir aidé si puissamment à la réunion des deux Églises par l'exemple qu'ils avaient donné. Quelques-uns l'ont blâmé de ne les avoir pas renvoyés à Constantinople, où la sincérité de leur retour à l'unité et l'éloquence de leur parole n'eussent pas manqué d'agir sur l'esprit de leurs compatriotes dans un sens favorable à l'Église latine. Eugène devait-il supposer que la plupart des prélats grecs n'auraient rien de plus pressé que de retourner au schisme, après avoir acquiescé à la réunion pleinement et

sans contrainte? N'était-il pas conforme aux conseils d'une prévoyante sagesse qu'il gardât auprès de lui les deux hommes les plus propres à l'éclairer et à le guider dans ses premiers rapports avec l'Église grecque, qui pouvaient être très-délicats et difficiles?

Le cardinal Bessarion eut un prodigieux succès en Italie; son génie vif et pénétrant, son âme droite et franche lui firent de nombreux amis. Son admiration pour Platon lui avait acquis celle de Médicis pendant la durée du concile. Il apprit la langue latine et parvint à l'écrire très-élégamment, bien qu'il eût, quand il s'en occupa, au moins quarante-quatre ans. Il était né à Trébizonde en 1395. Le crédit dont il jouit auprès d'Eugène IV se soutint et s'accrut peut-être encore sous les successeurs de ce pape. Nicolas V le fit évêque-primat de Sabine, puis de Frascati; il le nomma son légat à Bologne. Un des premiers soins de Bessarion fut de relever l'université de cette ville, que des troubles trop fréquents avait presque anéantie. Sous Calixte III et Pie II, de sainte mémoire, il fut employé à diverses ambassades auprès des princes de la chrétienté pour les exciter à former une ligue contre les Turcs, sous les coups desquels avait enfin succombé Constantinople. Il fut honoré par Pie II du titre de patriarche de cette ville malheureuse. Sixte IV s'en remit à lui du soin de réconcilier Louis XI et le duc de Bourgogne, et l'envoya en France à cet effet en qualité de légat. Sa vie si occupée ne l'empêcha ni de sacri-

fier aux sciences et aux lettres, ni de s'occuper avec zèle d'œuvres de charité. Il entretenait à l'université de Padoue un grand nombre d'étudiants pauvres de sa nation, et il ne demeurait étranger à aucune fondation pieuse. La mort le surprit à Ravenne en 1472. Il avait conservé un souvenir reconnaissant de l'hospitalité que Venise avait exercée envers les Grecs à leur arrivée en Italie; il fit don à cette république de sa bibliothèque, précieuse pour le temps.

La guerre de Lombardie survivait au concile; elle se poursuivait avec activité, et les intrigues de Renaud des Albizzi l'étendaient en Toscane. Renaud, avec cette jactance particulière aux émigrés de tout pays et cette folle confiance dans les moyens dont ils croient pouvoir disposer, s'était vanté de faire révolter Florence dès qu'il paraîtrait en Toscane. Florence n'avait pas bougé et se montrait même fort irritée contre son audacieux concitoyen, qui ne craignait point d'appeler la guerre sur son territoire pour des intérêts qu'elle ne reconnaissait point être les siens. La campagne de Toscane fut malheureuse pour les armes milanaises. Piccinino essuya une grande défaite, après laquelle Renaud, honteux et découragé, non-seulement quitta la Toscane, où il ne rentra jamais, mais crut devoir aussi quitter l'Italie. Il s'embarqua à Ancône pour la Terre-Sainte, d'où il ne revint que pour mourir subitement à table comme il célébrait les noces d'une de ses filles. La Toscane délivrée, la guerre fut reportée sur son ancien théâtre, où le

sort des armes continua de se montrer favorable à Sforza. Brescia fut délivrée; le marquis de Mantoue se vit enlever successivement toutes les places et châteaux que la victoire avait mise en ses mains, et qui couvraient ses États. Il dut se renfermer dans Mantoue pour garantir la ville d'une surprise de l'ennemi. Philippe-Marie avait dû rappeler Piccinino pour protéger Milan. La face des affaires avait complétement changé. François Sforza et Francesco Barbaro, qui se rendirent alors à Venise, y furent reçus avec les plus grands honneurs. Le doge et le sénat adressèrent des remercîments publics à l'héroïque défenseur de Brescia, ainsi qu'à cent gentilshommes de cette ville qui avaient partagé ses périls et n'avaient pas plus que lui désespéré de la fortune de la république. Ces cent gentilshommes et leur postérité furent déclarés exempts de toute taxe, et un revenu de vingt mille ducats fut abandonné à la ville de Brescia. Francesco Barbaro avait mis le sceau à sa gloire, que relevaient encore la simplicité et la modestie avec lesquelles il avait reçu les félicitations de la république. Ces nouvelles reposèrent un peu Victorin des tristes préoccupations que lui causait la danger des princes de Mantoue. Louis avait été rendu à son père moyennant rançon, et mettait toute son activité au service de la défense de la ville que l'ennemi pouvait assiéger d'un jour à l'autre. Il ne désespérait cependant point de la situation; il comptait sur le génie de Piccinino pour faire

reprendre l'offensive à l'armée milanaise, et contraindre ainsi Sforza de renoncer à ses desseins sur l'État de Mantoue. Les prévisions de Louis ne tardèrent pas à se réaliser; par une suite de mouvements habiles et de brillants combats, Piccinino reprit l'avantage, et Sforza dut marcher à sa rencontre. Le marquis, délivré de ses craintes, reprit la campagne avec ses fils aînés Louis et Charles. Alexandre, le troisième, sorti depuis un an du gymnase, et qu'une santé délicate éloignait du métier des armes, s'occupait avec succès d'administration et fut chargé de suppléer son père dans le gouvernement de l'État. Il fit preuve d'une prudence et d'une habileté au-dessus de son âge, et depuis ce temps il ne cessa pas d'avoir part aux affaires.

Sforza tenta de s'emparer du château de Martinengo, qui interceptait les communications entre Bergame et Brescia. Le château était bien défendu, Piccinino laissa Sforza s'avancer; et, par un de ces mouvements hardis et imprévus dont il avait le secret, il vint se placer à un mille de l'ennemi, qu'il tint captif comme dans la vallée défendue par le château de Tenna, mais bien résolu cette fois à le prendre par famine. Sforza mesura d'un coup d'œil l'étendue de son péril, il n'y vit point de ressource si Piccinino persistait à ne vouloir point l'attaquer. Ce fut Philippe-Marie qui se chargea cette fois d'arracher la victoire à son général. Le soupçonneux duc de Milan avait pris en défiance tous ses lieute-

nants; il attribuait les services qu'ils lui rendaient à des vues intéressées sur sa succession, et les prétentions de quelques-uns lui avaient même fait craindre qu'enflés de leur victoire il ne voulussent se partager ses États de son vivant. Il n'ignorait point qu'il n'était ni estimé ni aimé de ses voisins et se demandait avec effroi si l'on n'aiderait même pas à le dépouiller, le cas échéant de quelque coup hardi de ses condottieri. Ces craintes lui enlevèrent tout repos. Le rétablissement de ses affaires par l'habileté de Piccinino, loin de le rassurer, ajoutait à ses frayeurs. Piccinino vainqueur lui paraissait déjà le maître de Milan. Il sortit de cet état d'angoisse et de basse jalousie par un de ses actes accoutumés, étrange, inattendu, qui déconcertait toutes les prévisions et changeait tout à coup la situation des personnages en scène. Un de ses plus fidèles serviteurs vint pendant la nuit trouver Sforza, qui méditait tristement sur l'inconstance de la fortune. Le condottiere entendit cet envoyé lui proposer la paix au nom du duc, et, ce qui ne le flatta pas moins, l'accomplissement de son mariage tant de fois remis avec Blanche Visconti. Un sauf-conduit, qu'il s'empressa d'accorder, lui fut demandé pour Eusèbe Caymo, un des secrétaires du duc, qui devait se rendre dans son camp pour régler toutes les conditions du traité, s'il agréait les propositions qui lui étaient faites. C'était demander à un malade s'il voulait la santé. La nuit suivante, les préliminaires de la paix furent

signés, et dès l'aube du jour Sforza donna l'ordre de suspendre toute hostilité.

Piccinino refusa d'abord de croire à ces nouvelles; et quand le doute ne fut plus possible, sa douleur tint du désespoir. Il lui fallut cependant se soumettre et aller féliciter son heureux rival, futur souverain d'un État que le vieux général disait en pleurant avoir défendu tant de fois contre l'avidité de celui qui recevait de Philippe-Marie une marque si éclatante de faveur. Piccinino n'était ni moins avide ni moins ambitieux que la plupart des condottieri, il avait fourni une carrière militaire qu'aucun n'avait surpassée et que le plus grand nombre n'avait pas égalée, et tandis qu'ils avaient tous réussi à se créer des souverainetés ou du moins de grandes existences il se retrouvait à la fin de sa carrière aussi dépendant, aussi besoigneux qu'à ses débuts. Cela tenait non à ce qu'elle avait eu de moins heureuses chances, car elles avaient été à peu près égales, mais à son caractère, qui servait mal son ambition. Il était en politique timide et indécis. Il n'avait d'audace et de résolution que sur le champ de bataille. On a vu plus d'un homme de guerre fort habile dans les camps l'être fort peu dans les conseils et dans toutes les circonstances où les armes ne pouvaient décider le succès.

Cette fois la belle, sage et aimable Blanche Visconti devint véritablement la femme du comte François Sforza. Les peuples de la Lombardie, qui cru-

rent voir dans cette union un gage assuré de paix, applaudirent à la politique qui enchaînait la vie d'une enfant de seize ans à celle d'un homme de plus de quarante-cinq, et vieilli avant l'âge par les soucis de l'ambition et les fatigues de la guerre. Les noces furent célébrées le 24 octobre 1441 ; et le 20 novembre, Sforza, reconnu pour arbitre par les puissances alliées et par son beau-père, dictait les conditions de la paix. Ce nouveau traité rétablissait chaque État dans les limites qui lui étaient reconnues avant la guerre, et son acceptation répandit la joie dans toute la haute Italie.

CHAPITRE XLVI.

Gian Lucido se rend à l'université de Pavie. — Accueil distingué que lui font les Crémonais. — Son retour à Mantoue. — Il est ordonné prêtre. — Il va faire secour à Eugène IV. — On le retient à Florence. — Victorin va le retrouver. — État brillant de Florence. — Lucretia, femme de Pierre de Médicis. — Thomas de Sarzane. — Gian Lucido revient à Mantoue avec Victorin. — Bartolomeo Platina.

Pendant les quatre dernières années qui s'étaient écoulées, Victorin n'avait pas toujours habité la Maison Joyeuse. Le marquis avait demandé que Gian Lucido, celui de ses fils qu'il avait destiné à l'état ecclésiastique, allât compléter ses études de droit civil et canonique à l'université de Pavie. Victorin l'avait accompagné dans ce voyage, et depuis lors il avait partagé son temps entre Pavie et Mantoue. Les soins qu'il avait pris de l'éducation du jeune prince étaient couronnés d'un éclatant succès. Gian Lucido se distinguait de telle sorte entre les jeunes gens de son âge par son savoir et sa vertu, que la renommée s'occupait déjà de lui quand il quitta Mantoue. Les Crémonais, avertis qu'il devait traverser leur ville pour se rendre à Pavie, se portè-

rent au-devant de lui et le reçurent avec la plus honorable distinction, non, comme ils le dirent eux-mêmes, parce qu'il était prince, mais à cause de son mérite. Chacun s'empressait pour le voir et répétait ses louanges. Le jeune homme, embarrassé et rougissant, disait à son maître : « Je souffre de l'erreur où ils sont sur mon compte; ils me croient quelque chose, et je ne suis rien. » Véritable vertu que celle qui s'ignore elle-même et croit ne rien posséder quand les hommes lui attribuent tout !

Après avoir obtenu le doctorat, Gian Lucido revint à Mantoue, vers la fin de l'année 1441, pour se préparer à recevoir les ordres sacrés.

On obtint du pape, dans le cours de l'année suivante, les dispenses d'âge qui étaient nécessaires, puisqu'il comptait à peine vingt-deux ans, et il vit arriver ce jour appelé de tous ses vœux où il allait se consacrer sans retour au ministère des autels. Qu'elle est grave et qu'elle est touchante, cette cérémonie de l'ordination d'un prêtre ! Quelle émotion elle porte dans l'âme et quel profond respect elle inspire pour l'homme choisi et consacré entre tous pour rappeler désormais en sa personne la vie du Sauveur Jésus ! Le jeune lévite s'avance les yeux modestement baissés, les mains croisés sur sa poitrine, vers le représentant et le successeur des apôtres qui va l'engager pour toujours dans la milice du Christ, et appeler sur sa tête les lumières de l'Esprit saint; son front rayonne des grâces de la jeunesse, mais la

sagesse céleste y repose aussi, et ses jours se sont écoulés dans le calme et la pureté de l'innocence. Il est libre encore, il peut se retourner vers un monde qui lui sourit en lui tendant les bras. Il y trouvera des joies honnêtes dont la recherche est permise au chrétien, le mariage, la famille; d'où vient qu'il en détourne les regards de son âme, qu'il demeure indifférent à tout ce qu'il est si naturel d'aimer à son âge, et qu'il embrasse avec amour ce que la jeunesse envisage le moins aisément, le célibat, la vie austère et mortifiée, le renoncement à soi-même? C'est vers ces choses si répugnantes à la nature humaine qu'il se dirige, ce sont ces choses qui l'attendent aux pieds de l'évêque, c'est ce qu'il obtiendra en retour du sacrifice qu'il va faire de sa liberté! Ne s'arrêtera-t il pas quand il entendra cette parole formidable : Un pas de plus, et vous ne vous appartenez plus? Ne sera-t-il pas tenté de retourner en arrière, de se jeter dans les bras de ce monde qui lui offre sans condition tous les biens que les hommes envient? Il marchera au contraire d'un pas plus assuré, il aura hâte de consommer non pas son sacrifice, mais son union avec Celui dont la grâce lui a appris dès sa tendre jeunesse à placer ses désirs et ses joies au-dessus de la sphère où s'agite le monde. Il avancera le cœur rempli d'espérance et d'amour, et la joie qui se répandra dans son âme quand il aura reçu l'onction sainte ne pourra se comparer qu'à celle des anges et des bienheureux qui vivent de Dieu dans l'éternité.

Prêtre du Dieu vivant, que pourrait lui donner le monde qui valût le titre qu'il vient de recevoir? ô hommes, que lui font tous vos biens! il est prêtre de Jésus-Christ; maintenant et toujours, dans le temps comme dans l'éternité, inséparablement uni à lui; ses mains bénies consacreront l'hostie sainte, son cœur sera le temple habituel de son Dieu, sa voix ne s'élèvera que pour instruire et consoler ses frères ou pour attirer sur eux les bénédictions du ciel; quelle plus belle vie! quelle plus glorieuse carrière! Quand le cœur aidé de la grâce a su s'élever assez haut pour apprécier toutes ces grandeurs, pour goûter pleinement toutes ces joies, le monde peut-il exciter un désir ou un regret!

O jeunes hommes, les soutiens de la maison du Seigneur et le salut de votre patrie, jeunes hommes, l'honneur et la joie de vos familles, que vous méritez de respect et d'amour! qui peut vous contempler sans un profond attendrissement dans ces jours solennels où, sous les regards de Dieu, vous prenez l'engagement irrévocable de vivre désormais, intrépides soldats, sous la bannière du Christ, quels que soient les dangers, les hasards, les persécutions que puisse vous réserver le monde dans nos temps malheureux!

Gian Lucido célébra sa première messe dans la chapelle du palais de son père, toute sa famille ainsi que son digne maître reçut la communion de sa main; les larmes inondaient tous les visages, larmes délicieuses que l'on voudrait pouvoir verser toujours.

—Enfant, dit Victorin quand il revit le jeune prêtre à l'issue de cette belle matinée, laissez-moi baiser la main qui a tenu l'Agneau dominateur du monde et nous a bénis en son nom ! Et il porta la main de son disciple à ses lèvres. —Vous êtes une heureuse mère ! dit-il à Paula en la contemplant entre ce jeune homme voué aux autels et Cécile vêtue de l'habit austère des religieuses de Sainte-Claire, dont elle avait embrassé dans toute sa rigueur la vie pénitente et mortifiée.

— Que Dieu soit mille fois béni des grâces dont il me comble, dit Paula avec ferveur, et vous aussi, Victorin, soyez béni, ajouta-t-elle, car, après Dieu, c'est à vous que je dois les vertus de mes enfants ! L'humilité de Victorin voulut en vain s'en défendre. — O mon père ! ô mon maître ! s'écrièrent les deux jeunes gens, que Dieu vous récompense des soins tendres et éclairés que vous nous avez prodigués ! le souvenir s'en conservera toujours vif et profond dans nos cœurs !

C'est aussi une belle et sainte carrière que celle de l'enseignement, quand on y a été vraiment appelé de Dieu et que *d'un cœur contrit et humilié* on n'a cessé de lui demander les lumières nécessaires pour conduire à lui les jeunes et innocentes âmes dont on a reçu le précieux dépôt. Son travail ici-bas accompli, il peut s'endormir en paix dans le Seigneur, celui qui s'est appliqué plus encore à former des chrétiens que des savants.

La turbulence de ses sujets et les intrigues de ses ennemis contraignaient Eugène IV à prolonger son exil à Florence et troublaient cruellement les jours de son pontificat. C'est dans cette ville que Gian Lucido fut admis à lui présenter ses hommages; il en reçut l'accueil le plus distingué et chacun put prévoir qu'il ne tarderait point à prendre place parmi les dignitaires de l'Église romaine. Victorin craignait pour son jeune disciple une élévation trop rapide; il lui recommanda de veiller soigneusement sur lui-même, de garder son cœur dans la simplicité et l'humilité et de se répéter souvent qu'aucune nouvelle distinction ne pouvait se comparer à celle qui lui avait éte accordée le jour où Dieu l'avait appelé et consacré à son service.

Les bontés du pape et celles de Cosme de Médicis retinrent Gian Lucido à Florence au delà du terme qu'il s'était prescrit. Victorin conçut des alarmes de ce séjour prolongé; il craignit que le jeune prêtre ne vécût dans une dissipation d'esprit qui lui devînt funeste, et partit pour Florence. Gian Lucido vit son digne maître faire auprès de lui l'office de son bon ange dans cette ville enchanteresse; il lui dut de prendre part aux distractions qui lui étaient offertes sans cesser un moment de posséder son âme, et de soupirer après le jour où il pourrait reprendre la vie qu'il menait à Mantoue.

La guerre avait à peine ralenti le mouvement intellectuel que le génie de Cosme de Médicis imprimait

à Florence, et depuis la paix ce mouvement avait repris une nouvelle activité. Des palais magnifiques s'élevaient de tous côtés, les artistes les plus habiles étaient employés à les décorer; des chefs-d'œuvre dans tous les arts se produisaient à l'admiration publique; des sociétés de savants se formaient; les réunions du couvent de Saint-Marc se reproduisaient en divers lieux et elles étaient assidûment suivies : chacun par cette mise en commun de l'esprit trouvait dans le sien des ressources nouvelles et l'enrichissait de l'esprit de tous.

Le plus intéressant de tous ces lieux de conversation était sans contredit le palais de Cosme de Médicis, dont il faisait les honneurs avec une si rare distinction. Un charme tout nouveau venait encore de se répandre sur les réunions de ce palais par la présence de la belle et sage Lucretia Tornabuoni, que Cosme avait fait épouser à son fils Pierre. Lucretia était l'idéal de la matrone d'une famille aristocratique et chrétienne; belle, sérieuse, modeste, pleine de douceur et de dignité, attachée à ses devoirs, on ne pouvait la regarder vivre sans être pénétré pour elle d'un tendre et profond respect. Le cercle habituel de Cosme, sans être moins aimable, avait pris une teinte plus sérieuse depuis que Lucretia le présidait. Chacun pour lui plaire s'efforçait de mettre en relief le côté chrétien de son esprit, et elle eut l'honneur d'engager plus d'un poëte à exercer sa muse sur des sujets religieux. Elle-même, qui dans ses loisirs cultivait la

poésie, a laissé des vers inspirés par l'amour divin que n'auraient point désavoués ses plus illustres contemporains. La poésie occupait une place si distinguée dans les plaisirs des Médicis, que l'année précédente, et comme la guerre de Lombardie durait encore, Pierre avait ouvert un concours dans l'église Santa-Maria del Fiore où le prix, qui était une couronne de laurier en argent, devait récompenser le poëte qui aurait célébré la véritable amitié avec le plus de grâce, de verve et de délicatesse. Le sujet faisait honneur à celui qui l'avait choisi. Ce petit poëme devait être écrit dans la langue italienne, que les Médicis, en hommes supérieurs, estimaient pouvoir seule former une littérature nationale; littérature qui avait été si brillamment inaugurée par Dante, Boccace et Pétrarque. Pierre avait été aidé dans toutes les dispositions qu'il avait prises pour assurer ce concours par Baptiste Alberti, qui était à la fois habile architecte, peintre, sculpteur, littérateur et poëte. On eût dit qu'il suffisait dans cette féconde Florence de frapper du pied la terre pour en faire sortir des grands hommes. Le pape Eugène IV avait permis que ses secrétaires apostoliques fussent les juges du concours, qui s'ouvrit un dimanche en présence de la plus brillante et de la plus nombreuse assemblée que jamais poëte eût réunie à la lecture de ses œuvres. La seigneurie, l'archevêque de Florence, l'ambassadeur de Venise, un nombre considérable de prélats étaient parmi les auditeurs. Plus l'assemblée était

imposante par le choix et le nombre des personnages, plus sa sévérité était à craindre, et ce n'était point sans émotion que les concurrents entraient dans la lice. Le peuple se tenait dans les côtés latéraux de l'église et les remplissait tout entiers, avide d'entendre et fort capable d'apprécier le mérite d'une œuvre littéraire. Toutes les lectures furent écoutées avec une religieuse attention. Aucune ne signala une œuvre capable de satisfaire une assemblée aussi délicate. Chacun des concurrents avait rencontré des pensées heureuses, quelques-uns les avaient même exprimées avec beaucoup de charme, mais aucun n'avait fait un poëme d'un mérite supérieur, la couronne leur échappa. Elle fut décernée à la mère de Dieu, si chère de tout temps aux cœurs italiens, et fut suspendue dans l'église Santa-Maria del Fiore. La reine des anges et la mère des hommes méritait bien cette offrande, et, si l'on ose un moment la considérer comme poëte, qui donc pourra jamais atteindre à la sublimité du chant divin dont elle laissa échapper les magnifiques strophes dans sa visite à Élisabeth ?

C'est pendant ce dernier séjour que Victorin fit à Florence avec Gian Lucido qu'il connut le pieux et savant Thomas de Sarzane. Cosme professait pour cet homme distingué une estime et une amitié particulières, et l'avait mandé auprès de lui pour en être aidé dans la collation qu'il faisait des livres de la bibliothèque laissée par Niccolo Niccoli. Thomas

devait à son seul mérite la considération dont il jouissait; il n'avait eu ni parents, ni fortune, ni protecteurs pour l'aider à prendre quelque consistance dans le monde. Victorin conçut la plus haute idée de la vertu et du caractère de Thomas de Sarzane, et ne douta pas que Dieu ne le destinât à illustrer l'Église. S'il ne vécut pas assez pour voir l'élévation de ce grand homme avant de mourir, il put au moins la pressentir. Malgré toutes ses répugnances et ses refus, l'humble Thomas fut élevé sur la chaire de saint Pierre après la mort d'Eugène IV, le 16 mars 1447, et son pontificat fut un des plus glorieux qu'ait eus l'Église. Il s'entoura des hommes les plus propres à l'aider dans l'accomplissement du bien qu'il méditait. Doué d'un génie aussi délié que profond, il apporta dans ses actes tant d'habileté, de modération et de sagesse, que le nouveau schisme qu'avaient excité les Pères du concile de Bâle, en opposant à Eugène l'antipape Félix V, disparut devant lui sans résistance. Il réconcilia entre eux les divers princes d'Italie, et ouvrit l'année 1450 par un jubilé qui fut reçu avec la plus vive allégresse de tout l'univers chrétien. Il aurait eu, en même temps qu'un des plus glorieux, un des plus heureux pontificats, si la prise de Constantinople, en 1453, n'était venue le frapper au cœur et empoisonner sans retour sa félicité. Le digne vicaire de Jésus-Christ ne fit plus que languir jusqu'en 1455, où, le 24 mars, il succomba à sa douleur après avoir

occupé huit ans la chaire de Saint-Pierre. Il protégea les lettres avec éclat; il enrichit Rome d'églises et de monuments utiles, sans négliger les provinces; il exerça les plus grandes libéralités sur toutes les infortunes, qu'elles fussent nationales ou étrangères, éclatantes ou obscures: Grecs réfugiés ou gentilshommes ruinés par la guerre, filles pauvres de la noblesse ou du peuple, tous furent soulagés, soutenus, réconciliés par lui avec la fortune; sa mort plongea l'Europe dans le deuil et les larmes. Voilà l'homme que renfermait Florence sans se douter, malgré l'opinion avantageuse qu'elle avait de lui, que dans peu d'années il tiendrait dans ses mains les destinées de la chrétienté.

Comme Victorin se disposait à reprendre le chemin de Mantoue avec le cher dépôt sur lequel il était venu veiller, un jeune soldat de bonne mine, mais dont la tenue annonçait la pauvreté, se présenta chez lui. Il crut qu'il s'agissait d'une infortune à soulager; l'inconnu, qui devina sa pensée, lui dit que ce n'était pas le pain du corps qu'il venait solliciter de sa charité, mais bien celui de l'esprit; il avoua sans détour qu'il ne savait rien, mais il dit en même temps qu'il avait un vif désir de savoir; et tous ses discours annonçaient tant de franchise, de simplicité de cœur et d'esprit naturel, que Victorin se rendit à ses instances et lui donna rendez-vous à Mantoue. Le jeune soldat ne s'y fit pas attendre. Il se mit à l'étude avec tant d'application et

d'intelligence, que ce jeune soldat sans lettres devint en quelques années le savant Bartolomeo Platina. Il prit le nom de Platina, suivant l'usage du temps, de Piadena, sa patrie, ville du territoire de Crémone.

Platina, que Victorin à son lit de mort recommanda aux princes de Gonzague, eut toujours en eux de zélés protecteurs; il leur dut d'être honorablement placé auprès du pape Pie II, de sainte mémoire, le célèbre Énéas Piccolomini. Platina occupe la première place parmi les historiens de son temps. Les vies des pontifes romains qu'il a laissées sont un ouvrage très-estimé, où l'on remarque, dit-on, une saine appréciation des hommes et des choses, un esprit de critique qui n'était point commun alors, et où un style élégant et serré tout à fait digne de l'histoire relève la force et la justesse des pensées. C'est de tous ses ouvrages celui qui a le plus sûrement fondé sa gloire avec son histoire de la ville de Mantoue et de la maison de Gonzague. On a aussi de lui une vie de Victorin [1].

A son retour de Florence, Victorin s'était remis avec zèle aux travaux du gymnase, continuant sur le soir de sa vie à doter son pays d'hommes vertueux et d'écrivains de talent. C'est ainsi qu'il attendait le jour où, accompagné des bénédictions de

[1] Dans cette vie, écrite en latin, il nomme Victorin son aïeul en littérature, parce qu'il se reconnaît plutôt disciple d'Ognibene du Lonigo, qui avait fait ses études au gymnase de Mantoue, que de Victorin même.

deux générations, il irait se reposer de ses travaux dans le Seigneur. O digne et modeste bienfaiteur de votre patrie, que votre nom soit à jamais cher aux hommes qui font profession d'honorer le savoir uni à la vertu!

CHAPITRE XLVII.

Femmes érudites nombreuses en Italie au quinzième siècle. — Constance Varano et les deux Battista. — Francesco Filelfo perd sa Chrysolorine. — Marguerite à Mantoue. — Victorin au village de Pietole. — Visites que lui fait Marguerite. — Elle se retrouve avec Agostino. — Entretien de Marguerite avec Victorin.

Les siècles de foi n'ont pas été seulement des époques d'éclat et de grandeur pour les hommes; les femmes leur ont dû une gloire qu'elles ont vainement cherchée par de bons comme par de mauvais moyens dans les siècles de doute et d'incrédulité. La foi qui nous élève jusqu'à Dieu et l'amour que cette même foi engendre perpétuellement sont les seules sources d'où les femmes puissent tirer la force, la grandeur et la gloire. En dehors de ces sources divines, elles se démènent en vain pour s'élever et perdent successivement dans ces efforts stériles les plus précieux dons qu'elles aient reçus du ciel: la bonté, la douceur, la simplicité du cœur et la modestie.

Jamais les femmes honorées des hommes pour leur vertu, leur science et leur piété, ne furent plus nom-

breuses en Italie que dans le quinzième siècle. Nous savons ce qu'étaient la femme et la fille de Jean-François de Gonzague, Paula et Cécile, et combien elles étaient dignes du respect que leur portait l'Italie. Cécile, sous son habit de religieuse et dans l'austère retraite où elle avait enseveli sans retour sa jeunesse et sa beauté, continuait à cultiver les lettres sacrées avec un succès qui rendait son nom cher aux amis des saintes études. Nous connaissons aussi Lucretia Tornabuoni, la femme de Pierre de Médicis, la mère de Julien et de Laurent le Magnifique. Elle ne fut pas moins illustre par son esprit que par ses vertus chrétiennes. Elle sut, sans sortir des bornes de la réserve modeste imposée à son sexe, et sans négliger un seul de ses devoirs de fille, d'épouse et de mère, protéger les arts, les sciences, la poésie, et les cultiver elle-même. La jeune et charmante Blanche Visconti, épouse de François Sforza, n'était pas moins renommée par son esprit et son savoir que par sa beauté, et c'est la réputation dont elle commençait à jouir qui inspira à une jeune fille de quatorze ans, Constance Varano, l'idée de s'adresser à elle pour obtenir la réparation d'une injustice dont sa famille avait été victime. Constance prononça devant Blanche Visconti, en 1442, un discours latin de sa composition, où elle exposa, avec autant de dignité que de sensibilité et d'éloquence, les malheurs de sa famille. Elle arrêta sur une enfant les regards de toute l'Italie, et s'acquit des protecteurs

si zélés, que la seigneurie de Camerino, injustement ravie à son père, fut l'année suivante rendue à son frère Rodolfe. Cette même Constance, sur la réputation méritée de génie, de savoir et de vertu que l'on faisait à Gian Lucido, lui adressa un petit poëme latin en vers hexamètres, dont Victorin admira l'ordonnance et la correction, aussi bien que la vigueur et la netteté des pensées. Il voulut connaître cette merveilleuse jeune fille, dont la simplicité et la modestie le charmèrent encore plus que le talent. Il se rappela, non sans attendrissement, avoir entendu la grand'mère de Constance, qui ne fut pas une des femmes les moins remarquables de la première partie de ce siècle, une princesse Battista de la famille des comtes de Montefeltro, professer publiquement la philosophie et disputer, aux applaudissements de tous ceux qui l'entendaient, avec les philosophes les plus exercés à ce genre de lutte. Cette princesse Battista avait harangué en latin dans des occasions solennelles l'empereur Sigismond, le pape Martin V et plusieurs cardinaux. Elle avait adressé une *canzone*, où l'énergie et l'élévation de la pensée étaient servies par de beaux vers, aux princes italiens pour les exhorter à la concorde; et elle a laissé d'autres poésies qui ne lui avaient pas attiré de son vivant moins de renommée que sa science. Veuve de Galeazzo Malatesta après cinq ans de mariage, elle alla se renfermer dans un couvent de Sainte-Claire, c'est-à-dire dans l'ordre le plus

rigide que l'on connût, afin d'expier par la pénitence le secret plaisir qu'elle reconnaissait avoir pris à ses succès scientifiques et littéraires. La sainteté où elle vécut dans son couvent ne tarda pas à lui acquérir une estime plus grande encore que celle dont elle avait joui dans le monde. C'est à cette grand'mère si distinguée que Constance avait dû son éducation. Elle avait dignement répondu aux soins dont elle avait été l'objet. Ce n'était point sans un secret effroi que la religieuse de Sainte-Claire voyait sa petite fille marcher sur ses traces. Constance avait dû lui promettre de ne faire jamais servir son talent à des succès d'amour-propre, et elle tint parole. Elle ne l'employa qu'à faire triompher la cause de sa famille dans l'esprit des princes ou dans celui des peuples. Quand, grâce à son éloquence, son frère eut recouvré la seigneurie paternelle, elle harangua en latin le peuple de Camerino. Cette seconde harangue eut autant de succès que la première, ce qui ne fait pas moins d'honneur au peuple de Camerino, qui entendait si bien le latin, qu'à elle-même. Elle épousa peu après Alexandre Sforza, seigneur de Pesaro, dont elle fut tendrement aimée, et mourut en 1460, à l'âge de trente-deux ans.

Elle ne laissa qu'une fille, à qui elle avait voulu faire porter le nom de sa grand'mère, et qui fut élevée à Milan auprès de François Sforza. Cette jeune Battista, digne émule de sa mère et de son arrière-grand'mère, débuta aussi dès l'âge de quatorze ans

dans la carrière de l'éloquence; ses discours latins, qui ravissaient tous les auditeurs, étaient souvent improvisés. Frédéric de Montefeltro, alors duc d'Urbin, veuf d'Élisabeth Gonzague, demanda sa main et l'obtint. La nouvelle duchesse harangua un jour le pape Pie II, de savante autant que de sainte mémoire, et avec tant de bonheur et de talent que le pontife affirma qu'il n'était pas capable de lui répondre sur-le-champ sans un grand désavantage. Elle quitta ce monde, qui l'admirait, plus tôt encore que n'avait fait sa mère, car elle mourut à l'âge de vingt-sept ans, en 1472. J'aurais dû peut-être garder sur elle le même silence que sur ses contemporaines, puisqu'elle a vécu dans un temps postérieur à celui de Victorin; mais comment résister à l'attrait de dire un mot de cette femme intéressante après avoir parlé de sa mère et de sa grand'mère? On ferait un charmant livre, et d'un grand enseignement, sur ces illustres Italiennes du quinzième siècle qui rayonnent toutes de la gloire la plus pure, parce qu'elles eurent autant de piété et de vertu que de savoir. La maison de Gonzague figurerait avec éclat dans cette galerie, nulle autre en Italie ne présente un aussi grand nombre de femmes distinguées.

Leonello d'Este avait succédé en 1441 à son père Nicolas III. Il passa la première année de son règne dans une grande retraite par respect pour la mémoire de son père; mais, l'année de son deuil expirée, il rendit à Ferrare sa physionomie accoutumée, et les nobles penchants du jeune prince promirent même à

cette ville un avenir plus brillant encore que n'avait été son passé sous Nicolas III. Marguerite de Gonzague, qui pouvait figurer avec avantage parmi les femmes dont se glorifiait l'Italie, digne émule de son époux, attirait à Ferrare par les grâces de son esprit toutes les célébrités du temps. Elle devenait l'objet de toutes les flatteuses attentions dont sont capables les gens de lettres pour les princes leurs protecteurs. Dédicaces, sonnets, poëmes affluaient à Ferrare, et ne restaient pas sans récompense.

Francesco Filelfo ne prit pas l'un des derniers le chemin de Ferrare; il y fut reçu avec une grande distinction, et ne tarit plus sur les louanges de Lionel et de Marguerite. Il fut frappé peu après d'un malheur qui soumit pour quelque temps son caractère fougueux, et permit à ceux qu'il intéressait de vivre en paix avec lui tant que dura sa douleur. Il perdit prématurément sa chère Chrysolorine, cette idole de sa vie, aussi chère à son orgueil qu'à son cœur. Sa douleur ne connut point de mesure, comme tous ses sentiments, et, bien qu'il fût père de quatre enfants, il voulut renoncer au monde. Le pape, auquel il s'adressa dans ce but, lui conseilla d'attendre avant de prendre un parti, et peu d'années après, sous les auspices de Philippe-Marie, il épousait une jeune et riche héritière de Milan.

Les distractions de la cour de Ferrare, les hommages délicats et nombreux dont elle était l'objet ne rendaient point Marguerite infidèle aux amis qu'elle

l'effort des tempêtes? mais si le ciel souffre une si grande violence, mon cher maître, s'il faut pour y parvenir se montrer héroïque comme Agostino et Cécile, se dépouiller de tout, de sa nature même, pour suivre nu Jésus-Christ nu, que puis-je espérer, aussi bien que tous ceux qui me ressemblent!

— Heureux, mille fois heureux, mon enfant, répondit Victorin, ceux que Dieu appelle à la vie parfaite, et qui savent comme Agostino et Cécile mépriser tout pour répondre à sa voix; le ciel leur est ouvert, un siége d'honneur et de gloire leur est préparé! Mais, quoique nous ne puissions tous arriver au ciel que par la voie étroite, Dieu n'exige point de tous le même degré de vertu; dans sa bonté et sa justice, il ne demande jamais plus qu'il n'a donné, et qui n'a reçu qu'un talent n'est pas tenu à lui rendre autant que celui qui en a reçu dix.

— Mais qui peut être sûr de n'avoir reçu qu'un talent, dit Marguerite, ou d'avoir fait fructifier ce talent? Ah! ce sera un terrible jour que celui où, toute illusion de l'orgueil ayant disparu, on se verra tel que l'on aura été! Qu'une seule heure passée dans les larmes de la pénitence, une seule heure de la vie pure et sévère d'Agostino et de Cécile paraîtra précieuse alors, et bien préférable à toutes celles qu'on aura dissipées dans les délices de l'esprit et des sens!

— L'homme, voyageur ici-bas, dit Victorin, corrompt, en effet, sa voie, et s'écarte du but dont chacun de ses pas doit le rapprocher, quand il place toutes

ses joies et ses espérances dans ce qui ne lui a été donné que pour charmer l'ennui du voyage. Il abuse de la bonté de son Dieu, puisqu'il ne se sert plus que pour s'éloigner de lui de chacun des dons qu'il en a reçus, et mérite bien d'être traité comme le fut l'ange rebelle. Mais il ne convient pas d'envelopper dans une même condamnation le chrétien à qui sa position impose certains devoirs de convenance qu'il ne saurait méconnaître sans s'exposer à troubler l'ordre établi par Dieu même dans la société humaine. Demeurons sans inquiétude dans notre voie, si périlleuse qu'elle nous paraisse, quand nous ne l'avons pas choisie, et que notre conscience nous rend le témoignage que nous y servons Dieu du mieux qu'il est en nous.

— Ces paroles me font du bien, dit Marguerite, quoique je ne sois pas bien sûre d'avoir toujours servi Dieu du mieux que je l'ai pu dans cette brillante cour de Ferrare; désormais je penserai souvent à ces deux anges que je ne puis plus séparer dans mon esprit, Agostino et Cécile, pour m'exciter à une surveillance de moi-même plus exacte et plus sévère.

Rendue à la vivacité de son caractère, elle se mit à disserter sur la nature du bonheur des élus, et déclara que ce bonheur lui ferait moins d'envie si elle supposait absolument impossible d'y conserver les affections d'ici-bas, et d'aimer là par-dessus tous les autres élus l'époux, les enfants, les amis qu'on a chéris sur la terre.

— Mon enfant, lui dit Victorin, si l'homme et la femme unis ici-bas par le mariage ne s'étaient pas aimés d'une tendresse toute particulière, si celle d'une mère pour son enfant n'eût pas été si vive et si profonde, nul d'entre nous n'aurait supporté volontiers les sacrifices nombreux qu'exige la famille. Chacun eût vécu pour soi quand il n'eût pas su vivre pour tous par amour pour Dieu. L'égoïsme eût mis la société en danger de périr, soit qu'il portât l'homme à fuir toute espèce de lien, soit qu'il le fît tendre incessamment à les briser après les avoir formés. La sagesse de Dieu se reconnaît dans toutes ces sortes d'amour qu'il a permis que le cœur de l'homme connût. Mais dans le ciel, où la nature spirituelle est triomphante, les bienheureux aiment comme Dieu sans préférence et d'un amour infini tout ce qui est aimable, c'est-à-dire tous les êtres qui partagent leur inaltérable félicité. Il est si vrai qu'il n'en saurait être autrement, que déjà sur la terre nous voyons commencer dans l'âme des saints un amour embrassant tous les hommes en Dieu et pour Dieu, au détriment des amours particuliers qui disparaissent du cœur de l'homme à mesure qu'il s'élève vers la source féconde et intarissable de l'amour.

— Je ne m'habituerai pas facilement à l'idée qu'au ciel je ne saurais plus aimer d'un amour de prédilection mon époux, mes enfants ou mon cher Victorin, et que j'aimerai d'un égal amour ce jardinier, par exemple, qui arrose vos fleurs à quelques pas de

nous, si je le rencontre parmi les bienheureux! Ah! ce serait trop fort, je n'y puis pas souscrire! termina Marguerite en riant.

— Savez-vous pourquoi, ma chère fille? C'est que vous n'êtes pas encore mûre pour le ciel.

— Hélas! le serai-je jamais! répliqua la jeune femme en hochant la tête. Mais au moins, mon cher maître, vous ne me ravirez pas cette consolante pensée que l'âme appelée à jouir du bonheur éternel avant ceux qu'elle a aimés s'intéresse encore aux anciens objets de son amour, et intercède pour eux auprès de Dieu d'une tout autre manière que le reste des bienheureux?

— Vous oubliez ce que j'ai dit; elle n'a pas plus de proches ni d'amis particuliers sur la terre qu'au ciel, ou plutôt elle y a pour proches et pour amis l'humanité tout entière rachetée comme elle du sang d'un Dieu et destinée à partager son bonheur.

— Comment, si je vois l'un des miens perdre sa part du paradis, *être enseveli dans les enfers*, vous pensez, mon cher maître, que mes regrets ne seront pas plus profonds que pour ceux de mes frères en Jésus-Christ que je n'aurai pas connus sur la terre?

— Vous oubliez que nous sommes au ciel, dit Victorin en souriant, et qu'on ne saurait y connaître les regrets.

— Pourrais-je n'en pas avoir avec cette pensée qu'un père, un époux ou un fils chéri est condamné à des supplices éternels?

— Désormais tout amour, vous ne seriez touchée que de ce qui est aimable; et les méchants, condamnés à haïr l'amour infini pendant toute l'éternité, seraient pour vous comme s'ils n'étaient pas, un pur néant!

— Mais on aime Dieu dans le purgatoire! s'écria Marguerite avec le désir de prendre Victorin dans ses propres paroles.

— Après la privation de Dieu, la plus grande souffrance des âmes dans ce lieu d'expiation, dit Victorin, doit leur venir de l'étonnement douloureux où elles sont d'avoir pu pendant leur vie mortelle préférer quelque chose au divin amour dont elles se sentent si vivement éprises.

— Alors, dans les splendeurs du ciel, je connaîtrai les regrets que vous dites impossibles; unie par l'amour aux âmes du purgatoire, pourrai-je jouir de mon bonheur tant que je saurai quelqu'un des miens dans ce lieu terrible, ou enfin toute autre âme, puisque vous voulez qu'au ciel on porte dans son cœur tout l'univers chrétien!

— La justice de Dieu, ma chère Marguerite, vous sera aussi chère alors que sa miséricorde, et vous estimerez heureuses les âmes du purgatoire de souffrir pour la satisfaire. C'est à l'Église militante, qui n'a point l'amour mais la crainte de cette justice, qu'il appartient d'être touchée de l'état de ces âmes.

— De tout notre entretien je conclus, dit la princesse de Ferrare en prenant congé de Victorin, que

j'ai beaucoup à faire pour mériter une petite place au ciel, et qu'il me faut, autant que je le pourrai, maintenir dans ma famille l'amour et la crainte de Dieu, si je veux qu'aucun de nous, par l'absence des autres, continua-t-elle en souriant, ne soit exposé, malgré que vous en disiez, mon bon et docte maître, à s'attrister dans le séjour de la gloire éternelle!

CHAPITRE XLVIII.

Bonheur dont jouit le marquis de Mantoue dans sa famille. — Altération de sa santé. — Il a le pressentiment de sa mort prochaine. — Il met ordre à ses affaires. — Il apprend la fin tragique d'Oddone de Montefeltro. — Il rend grâce à Dieu d'avoir préservé Cécile de cet époux. — Frédéric de Montefeltro est reconnu comte d'Urbin. — La maladie du marquis prend une grande gravité. — Exhortations qu'il fait à ses fils. — Il les recommande à la sollicitude de Victorin. — Sa mort. — Leonardo Bruni meurt dans la même année. — Son oraison funèbre est prononcée par Giannozo Manetti. — Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, est tué à Warna.

Le marquis de Mantoue jouissait de toutes les joies que Dieu peut réserver à un père. On pouvait lui appliquer les paroles du Psalmiste quand il décrit le bonheur du juste ici-bas : Sa femme avait été pour lui comme une vigne fertile, et ses enfants entouraient sa table comme de jeunes plants d'olivier. Ses quatre fils, pleins d'amour et de respect pour lui, se disputaient la gloire d'accomplir en tout ses volontés. Ils lui étaient soumis comme dans l'adolescence, bien que d'eux d'entre eux, engagés dans les liens du mariage, Louis et Charles, fussent déjà chefs de famille. Ils ne se persuadaient point que l'âge, le rang ou l'état d'un fils peut diminuer en rien les droits pater-

nels; ils croyaient avec raison que le fils doit toute sa vie obéissance à son père. Louis s'était appliqué à effacer de la mémoire du marquis par une soumission parfaite la conduite toute contraire qu'il avait eu le malheur de tenir autrefois, et il y avait réussi. Gonzague se plaisait à dire que le salutaire exemple de Louis avait rendu à ses fils puînés leurs devoirs impossibles à méconnaître et très-difficiles à négliger. Il avait trouvé dans les épouses de ses fils des filles qui rivalisaient pour lui de tendresse avec Marguerite et Cécile. Nous savons ce qu'était Barbara. Charles avait épousé Lucia, sœur de Leonello d'Este, tout à fait digne de son frère par son esprit, ses grâces et les aimables qualités de son cœur. Le marquis ménageait à Alexandre une alliance qui n'était pas moins enviable, celle de la jeune Agnès de Montefeltro, fille du comte d'Urbin, aussi aimable qu'elle était belle et vertueuse.

Au bonheur de la famille venait s'ajouter celui que Dieu avait réservé à Gonzague comme souverain; il était chéri de ses sujets, qu'il s'était constamment appliqué à rendre heureux; une grande prospérité régnait dans ses États; il avait la paix avec ses voisins et il voyait son nom honoré dans toute l'Italie. C'était une de ces situations fortunées qui ne peuvent être longtemps le partage de l'homme sur cette terre d'expiation où ses destins sont si mobiles et si changeants. Rien ne changea toutefois dans ceux de Gonzague, Dieu ne le priva d'aucun des biens dont

il jouissait; c'est lui qui manqua tout à coup à ces biens. Et en cela Dieu l'exauça encore: car, inquiet de tant de bonheur et n'en supposant pas la durée possible, il avait demandé souvent dans ses prières d'être frappé dans sa personne plutôt que dans sa famille ou ses sujets, quand le terme de ses prospérités humaines serait proche. Dans le cours de l'année 1444, sa santé s'altéra visiblement; et vers le mois d'août il fut assez mal pour ne pouvoir plus quitter sa chambre. Il envisagea son état avec la tranquillité d'un chrétien. Malgré les espérances que ne cessaient de lui donner ses médecins et ses amis, il mit ordre à ses affaires pour épargner à sa veuve tout embarras, comme pour prévenir toute division entre ses enfants après sa mort. Quand on le reprenait doucement d'agir comme si en effet son état eût été désespéré il répondait en souriant que Dieu en avait seul le secret et que, dans l'incertitude où il demeurait, on devait bien plutôt le louer de sa prudence que le blâmer des soins qu'il prenait, dès qu'en agissant comme s'il devait mourir le lendemain il ne se retranchait pas un jour de vie. Sa famille ne le quittait plus; le saint sacrifice de la messe était offert tous les matins dans sa chambre par son fils Gian Lucido, qui veillait à ses côtés avec un soin pieux, priait avec lui dans ses insomnies ou lui lisait quelques parties des saintes Écritures ou des Pères; sa Cécile et Paula se partageaient son service avec un égal dévouement; et la vive Marguerite se chargeait du soin

de l'égayer, malgré l'inquiétude où elle était sur ce père chéri. Gonzague promenait des regards attendris sur ces êtres si chers dont il était entouré. Il remerciait Dieu d'avoir récompensé par de si grandes faveurs le peu de bien qu'il avait fait, et lui en témoignait sa reconnaissance en s'efforçant de quitter la vie sans regrets. Peu de temps avant que la maladie le retînt tout à fait chez lui, il avait eu de nouvelles actions de grâce à rendre à Dieu et des félicitations à adresser à sa fille bien-aimée d'avoir aussi bien choisi l'objet de son amour. Cet Oddone de Montefeltro, à qui Gonzague avait voulu confier le bonheur de Cécile, après avoir rempli la ville d'Urbin du bruit et du scandale de ses désordres, fut assassiné avec son indigne précepteur pour avoir déshonoré une femme des plus vertueuses d'Urbin et d'une des plus illustres familles. — O ma Cécile, avait dit Gonzague, quelle était ma folie! A quel époux je voulais te ravir, et pour quel monstre! Dieu t'inspirait bien autrement que je ne l'étais moi-même, et je l'en bénis mille fois! Cécile avait baisé tendrement la main de son père et elle avait levé vers le ciel un regard reconnaissant pour remercier Dieu de l'avoir soustraite à cet époux qu'on lui avait destiné. La souveraineté d'Urbin était passée ainsi à Frédéric aux applaudissements de toute l'Italie centrale. On ne doutait point de ce qui fut en effet, c'est que sous ce prince, si digne de prendre place parmi les souverains d'Italie, les plus beaux jours ne fussent réservés au comté d'Urbin. Pour

donner à Frédéric une marque de l'estime où il le tenait, le pape Sixte IV éleva (1474) ce comté au rang de duché.

Gonzague s'était moins abusé sur son état que sa famille et ses amis ; la religion, en le désintéressant de la vie, lui avait permis de distinguer les approches de la mort. Dès les premiers jours de septembre, il ne fut plus possible à personne de conserver d'espérance. Calme et serein au milieu de la désolation générale, Gonzague s'entretint de sa fin prochaine avec sa femme et ses enfants ; il recommanda à ceux-ci, comme il le fit encore par son testament, de professer toujours le plus profond respect pour leur mère et de suivre religieusement ses avis. — Elle a été pour moi, leur dit-il, plus qu'une épouse, pour vous plus qu'une mère ; elle a été notre ange gardien à vous et à moi. Elle m'a appris à aimer et à servir Dieu, à apprécier pour vous les bienfaits d'une éducation vraiment chrétienne ; vous lui devez les quelques vertus qui vous distinguent, et moi, de n'être point troublé dans ces derniers moments de ma vie par le souvenir d'un passé trop coupable. Je recommande à mes fils, et particulièrement à Louis, désormais le chef de la famille, cet autre ange de notre maison, dit-il en désignant Cécile, dont il retint une des mains dans ses mains défaillantes, vous savez tous ce qu'elle a été pour moi, vous savez aussi quelle doit être sa vie après ma mort ; employez-vous donc avec zèle et affection dès que je ne serai plus

à lui procurer les moyens de se retirer dans le couvent qu'elle aura choisi et d'y faire tout le bien que son amour pour Dieu lui pourra suggérer. Il n'oublia pas de parler dans son testament de cette permission qu'il accordait à sa fille bien-aimée de se retirer dans un couvent, et sans qu'aucun de ses héritiers eût le droit de s'y opposer [1].

Il dit quelques mots touchants à Marguerite et exprima à Leonello, qui était accouru sur la nouvelle de son danger, toute sa reconnaissance du bonheur que lui devait sa fille. Il tendit ensuite sa main à Victorin, qui se tenait non loin de son lit : — Recevez, lui dit-il, les derniers remercîments d'un mourant qui bientôt va prononcer votre nom révéré aux pieds du trône de Dieu pour appeler sur votre tête toutes ses bénédictions ! Continuez à veiller sur tous les miens; je vous remets mes fils aujourd'hui, malgré l'âge où ils sont parvenus, comme je le fis il y a dix-neuf ans, certain que mieux encore qu'à cette époque ils auront pour vos avis le respect et la déférence qui sont dus à ceux d'un père. Ses fils s'agenouillèrent à ces mots comme pour ratifier l'engagement qu'il prenait en leur nom. — Soyez bénis, mes enfants, leur dit-il, et vous aussi, ma Cécile, Marguerite et Leonello; et vous, épouses de mes fils, que

[1] .....Item concedo inclitæ filiæ meæ Cœciliæ, quod libere, et sine contradictione alicujus hæredum meorum, possit ad suum beneplacitum monasterium ingredi et profiteri, habito et obtento prius privilegio a sede apostolico modo et forma de quibus constat venerabili domino Eusebio abbati Sancti Benedicti.

mon cœur a si véritablement adoptées, soyez bénies de votre père mourant, et que cette bénédiction porte ses fruits en ce monde et dans l'autre! Louis, qui allez devenir le chef de la famille et le souverain de cette contrée, je vous recommande la justice et la modération envers vos proches comme envers vos sujets; et vous, Charles, Alexandre, Gian Lucido, la soumission envers ce frère qui va désormais me représenter parmi vous. Que Dieu ne cesse point d'être avec vous tous, et maintenant priez avec moi jusqu'au moment où mon âme, remontant vers son créateur, ira s'unir à lui pour l'éternité!

C'était le 22 septembre qu'il parlait ainsi, et le 24, après avoir avec toute sa famille communié à la messe de son fils Gian Lucido, il rendit son âme généreuse à Dieu dans une dernière prière.

Il fut regretté de son peuple comme de sa famille, et longtemps après sa mort, malgré l'amour et les bénédictions que Louis s'attirait, les Mantouans ne pouvaient encore parler sans répandre des larmes du premier marquis de Mantoue.

L'année 1444 fut aussi marquée en Italie par la mort de Leonardo Bruni, qui causa un deuil public à Florence. Cette ville, digne des grands hommes qu'elle possédait par les honneurs qu'elle savait leur rendre, voulut que les obsèques de son illustre citoyen eussent lieu aux dépens du trésor public. Elle nomma pour prononcer l'oraison funèbre du grand homme qu'elle pleurait Giannozo Manetti, qui se sur-

passa lui-même dans l'éloquent et touchant panégyrique qu'il prononça. Il avait voué à Leonardo Bruni le respect et la tendresse d'un fils, et pour émouvoir tous les cœurs il ne lui fallut que laisser entendre le sien. Par ordre des magistrats il dut déposer, en terminant son oraison, une couronne de laurier sur l'illustre mort, et ne s'acquitta pas sans une vive émotion de ce dernier hommage qu'une ville reconnaissante voulait rendre au génie.

Leonardo Bruni avait atteint sa soixante-quatorzième année quand il descendit dans la tombe. Il n'avait guère cultivé les sciences et les lettres que dans les courts loisirs que lui laissaient les différentes charges dont l'honora sa patrie, et à ne juger de sa vie que par ses écrits on croirait que les travaux littéraires ont dû l'absorber tout entière. Nous avons eu l'occasion de faire la même remarque pour Carlo Zeno et Francesco Barbaro. Ces hommes, dont l'Italie avait bien raison d'être fière, chrétiens avant tout, ne savaient point ce que c'était que de perdre un seul moment dans ces amusements frivoles, ces entretiens inutiles, ces loisirs réclamés par la mollesse et la sensualité, où de nos jours se consume la vie de la plupart des hommes des classes élevées. La religion, qu'ils aimaient, et dont les divins préceptes servaient de règle à toutes leurs actions, leur procurait cet avantage d'*accomplir beaucoup de choses qui épuisent et qui fatiguent vainement celui qui n'aime pas* [1].

[1] *Imitation*, liv. III, ch. v, § 4.

Historien, orateur, polygraphe, traducteur, Leonardo Bruni avait tout abordé, et, s'il n'excella pas dans tous les genres où il exerça la souplesse de son talent, il égala la plupart de ses contemporains et les surpassa dans l'histoire. Outre ceux de ses ouvrages dont il a déjà été question dans ce livre, comme son Histoire de Florence, ses traductions latines de quelques vies de Plutarque, celles des Politiques et des Économiques de Cicéron, et de l'apologie de Socrate par Xénophon, il laissa (et nous ne parlons que de ceux de ses écrits qui furent imprimés après sa mort) trois livres de la guerre punique, pris en grande partie de Polybe, et qu'on estimait pouvoir servir de supplément à quelques-uns de ceux qui manquent dans Tite-Live; une histoire de la Grèce fabuleuse et de Rome; quatre livres des guerres de l'Italie contre les Goths; un traité sur les études littéraires et des lettres lues encore aujourd'hui pour l'agrément du style et les données intéressantes qu'elles renferment sur l'histoire de son temps. Érasme a dit de lui, tout en lui reprochant de n'avoir pas toujours un latin assez pur, que son style est net et facile, et que sa manière est quelquefois celle de Cicéron. C'est un éloge venu d'une telle plume dont on peut se montrer satisfait pour Leonardo Bruni.

Un roi du Nord, un jeune guerrier qui soutenait heureusement la guerre contre les Turcs et préservait ainsi Constantinople prête à disparaître sous leurs coups répétés, Ladislas IV comme roi de Hongrie, et

VIe du nom comme roi de Pologne, tomba dans cette même année aux plaines de Warna. Il mourait, et la victoire passait chez les infidèles; mais Amurat triomphant, encore épouvanté de la valeur des Occidentaux et des périls qu'ils lui avaient fait courir, faisait avec respect enterrer le roi vaincu sur le champ de bataille et lui élevait un tombeau. La mort de Ladislas consterna la chrétienté. Les Turcs paraissaient délivrés du seul obstacle qui leur fermât l'entrée de Constantinople, mais Jean Huniade n'était point tombé avec le roi polonais; le chevalier Blanc de Valachie, comme on le nommait, l'intrépide vaïvode de Transylvanie, recueillant l'héritage de Ladislas sur le champ de bataille de Warna, ménageait encore dix ans de vie, ou plutôt dix ans d'agonie à la malheureuse ville des Césars d'Orient.

CHAPITRE XLIX.

Cécile chez les Pauvres Clarisses.—Alexandre devient l'époux d'Agnès de Montefeltro. — Maladie mortelle de Victorin. — L'Italie savante s'émeut à la nouvelle de son danger.—Ses anciens disciples accourent à Mantoue. — On déplore devant lui qu'il ne laisse point d'enfants et qu'il n'ait rien écrit. — Sa réponse. — Il meurt entre Cécile et Agostino. — Ses funérailles. — Les princes de Mantoue et Cécile.

C'est dans le couvent de Sainte-Paule, fondé par sa mère à Mantoue, et de l'ordre austère des Pauvres Clarisses, que Cécile se retira et fit profession peu de mois après la mort de son père. Elle prit pour son nom de religion le nom de Claire, qui avait été celui de l'illustre fondatrice de son ordre, de la fille spirituelle et tendrement aimée de saint François d'Assise. Paula se serait aussitôt retirée elle-même dans ce couvent, si elle n'eût suivi que son attrait particulier; mais ses fils la supplièrent de ne point les priver encore de sa présence et de ses conseils, et elle craignit d'aller contre la volonté de Dieu en se hâtant trop vers ce port de la paix et du salut.

Elle resta auprès d'eux jusqu'au jour où Alexandre fut engagé dans les liens du mariage avec la jeune

Agnès de Montefeltro. Le tendre respect qu'Alexandre portait à la mémoire de son père ne lui avait point permis de songer à cette union que l'année de son deuil ne fût expirée. Les deux époux étaient dignes l'un de l'autre par leurs vertus, et le bonheur dont jouit Alexandre lui parut bientôt si grand qu'il disait quelquefois à Victorin : — Maître, est-ce que je ne ravis rien de ce que je dois à Dieu en me laissant aller sans résistance au charme de ma situation présente! est-il permis à un chrétien d'être aussi heureux par les affections de la terre?

— Suivez votre voie sans vous troubler, mon fils, lui répondait Victorin, tant que votre prière s'élève vers Dieu avec la même ferveur, que vous lui rendez grâce de tout et que vous êtes prêt à recevoir de sa main adorable les maux comme les biens!

Dieu, qui avait ses vues sur Alexandre et qui voulait en faire un vase d'élection, ne devait point tarder à dissiper ce bonheur qui inspirait de si délicats scrupules au jeune prince. Alexandre n'avait point les qualités brillantes de son frère aîné ni l'énergie du caractère de Gian Lucido; il n'avait pas non plus l'indolence un peu égoïste de Charles. C'était une nature timide, mais généreuse et profondément sensible. Trop timide pour agir beaucoup et faire de grandes choses aux yeux du monde, il avait dans l'âme toutes les qualités nécessaires pour s'élever par la douleur à cet héroïsme chrétien qui fait les saints; et c'est là où Dieu l'attendait.

Peu de temps après le mariage d'Alexandre et la retraite de Paula au couvent de sa fille, Victorin tomba dans la maladie qui le ravit à la terre. Agostino, le saint frère, le fils tendre et dévoué, accourut comme toujours auprès du lit de son père adoptif et ne le quitta plus qu'il ne lui eût fermé les yeux. Victorin était repris d'un mal dont il avait déjà souffert un an auparavant; la nature fut impuissante pour ce nouveau combat, et l'état du malade ne permit bientôt plus l'espérance. Sur cette nouvelle, l'Italie s'émut comme d'un malheur public et afflua vers Mantoue. Les anciens disciples de Victorin y accoururent des premiers. Il sut cet empressement et son cœur en fut touché. Sachant qu'il n'avait point de guérison à attendre, il supplia qu'on se relâchât un peu des précautions qu'on prenait pour lui épargner toute fatigue, et qu'on permît l'entrée de sa chambre à tous ses chers disciples. Cette chambre leur fut ouverte en effet chaque jour à une heure fixée par les médecins, et il les entretint avec sa sérénité ordinaire. Celui qu'il eut le plus de joie à revoir fut son cher Francesco Barbaro. — C'est mourir bien doucement et c'est trop de grâces que Dieu m'accorde, disait-il, que de vous revoir tous à mes derniers moments, fils de ma chère Italie auxquels j'ai dû tout le bonheur de ma vie! Soyez bénis du souvenir que vous avez gardé de votre vieux maître! La reconnaissance plaît à Dieu et aussi le respect pour les vieillards; il bénit ces sentiments dans le

temps, il les bénit dans l'éternité, où sa miséricorde permettra, je l'espère, que nous nous retrouvions tous !

C'était le cœur plein de la plus douloureuse émotion que ses disciples avaient pénétré dans sa chambre, mais bientôt sa liberté d'esprit, sa douce gaieté les avaient rendus plus maîtres d'eux-mêmes; et des entretiens intéressants qu'il savait amener sur les fins dernières de l'homme, sur la grandeur de Dieu et sur sa miséricorde, avaient pris la place de l'abattement et des larmes. Il voulait être utile jusqu'au dernier moment à ceux qu'il avait tant aimés pendant sa vie, et que son lit de mort leur rappelât quelques salutaires enseignements; Dieu paraissait seconder son pieux dessein en lui conservant une netteté et une vigueur remarquables de pensées.

— Ah ! s'écria l'un de ses plus jeunes disciples charmé de ce qu'il lui entendait dire et en même temps attendri à la pensée d'une séparation prochaine, si au moins vous laissiez des enfants ou nous pussions vous retrouver et vous chérir encore !

— Je laisse tous ceux, répondit Victorin, à qui j'ai distribué pendant plus de quarante ans, autant que je l'ai pu, une parole de vie, n'est-ce pas assez? Je vous laisse tous, vous qui vous pressez autour de moi, jeunesse florissante et chrétienne, quelle autre postérité pouvez-vous me souhaiter ?

— Il ne nous restera point d'écrits de vous, lui dit-on, rien qui transmette aux siècles futurs la con-

naissance de tout ce que vous étiez et qui continue après vous le bien que vous avez fait!

—Ah! ma parole, je l'espère, aura eu plus d'utilité de mon vivant que n'en pourraient avoir mes écrits après ma mort! Dieu aurait voulu que j'écrivisse, qu'il m'aurait donné d'autres loisirs. Ne regrettez rien, mes amis; si je vous ai fait quelque bien, j'ai fait assez pour ma gloire. Je me confie plus en ce peu de bien que je ne le saurais faire dans les plus sublimes écrits. Je vais paraître devant un juge qui ne me demandera point des livres, mais des actions; non si j'ai bien parlé, mais si j'ai bien vécu.

Quand il sentit à la défaillance de ses forces que sa fin approchait, il bénit une dernière fois ses disciples et se sépara d'eux. Après avoir recommandé son cher gymnase aux bontés de Louis et lui avoir indiqué la marche qu'il conviendrait de suivre pour que la discipline qu'il y avait établie ne se perdît pas, il adressa aux quatre princes de Mantoue quelques mots touchants où se peignaient toute sa tendresse et sa sollicitude pour eux. Il témoigna ensuite le désir de passer le peu de moments qui lui restaient à vivre dans la seule présence de Dieu. Il ne retint dans sa chambre que son confesseur et Agostino. — Dans quels bras pourrait mieux expirer un pauvre professeur, dit-il à son fils bien-aimé, que dans ceux d'un humble disciple de saint François! Enfant, je vais te laisser, continua-t-il avec attendrissement, toi dont j'ai reçu tant de bien, mais je t'attendrai

là-haut! Ta vie est déjà si remplie, que notre séparation sera courte peut-être!

— O mon père, murmura le religieux à genoux auprès du lit et dont la tête doucement inclinée touchait celle du mourant, quelle espérance! Mais que suis-je, pour que Dieu m'appelle à le contempler bientôt avec vous dans sa gloire!

— Aime et prie, enfant, comme par le passé, et espère!

— J'espère, oui, mon père, j'espère de toute mon âme dans la miséricorde de mon Dieu!

L'année suivante, comme il accomplissait sa trente et unième année, son âme chaste et pure allait retrouver dans les cieux celle de Victorin.

La prière s'élevait fervente et continue de cette chambre où bientôt la mort allait entrer. Victorin venait de recevoir une dernière fois la sainte eucharistie et suivait du cœur les hymnes d'amour et de reconnaissance que récitait Agostino, quand son confesseur vint lui annoncer que l'autorité ecclésiastique avait bien voulu à sa considération lever la clôture de Cécile, et que la jeune religieuse demandait à être introduite auprès de lui. Une joie vive éclaira les traits mourants de Victorin. — Dieu ne me refuse aucune consolation avant de quitter la terre, dit-il, que sa bonté soit bénie!

Cecile entra, il lui tendit sa main défaillante; elle lui dit en baisant pieusement la main qu'il lui avait tendue et en s'agenouillant auprès d'Agostino : —

O mon père, ô vous à qui je dois plus encore qu'à mon père selon la nature, bénissez votre enfant avant de la quitter !

— Ah ! je vous bénis tous deux, mes enfants bien-aimés, dit Victorin en recouvrant quelque force pour donner cette bénédiction, vous qu'un même sentiment de piété filiale réunit à mon lit de mort, comme un même amour ardent, impérissable, éternel vous a déjà réunis dans une vie de pauvreté, de pénitence et de prière ! Je vous bénis, mais que peut ajouter ma bénédiction à toutes celles dont Dieu vous a comblés ! Priez pour moi, mes anges de la terre, priez pour moi maintenant et quand je ne serai plus.

Il avait bien mérité par la pureté de sa vie de mourir entre ces deux saintes créatures. Le fils du laboureur et la fille du prince souverain se retrouvaient à ce lit de mort, tous deux vêtus d'un habit de pauvreté, tous deux les pieds nus dans de grossières sandales, et ne connaissant plus rien en ce monde, n'estimant plus rien que Jésus crucifié. Nés dans des conditions bien différentes, ils se donnaient pourtant le doux nom de frère et de sœur ; l'amour fort et puissant qui tenait captives leurs âmes prédestinées avait établi entre eux une sainte égalité.

Le lendemain du jour qui avait vu arriver Cécile, après une nuit passée tout entière en prière avec les deux anges qui le veillaient et dans un dernier baiser donné au crucifix qui reposait sur sa poitrine, le 2 février 1446, sans agonie et sans effort, Victorin en-

trait dans le repos du Seigneur à l'âge de soixante-huit ans.

Il partageait par son testament entre ses disciples les plus chers les livres qui lui appartenaient et léguait aux pauvres qu'il avait tant aimés sa petite maisonnette de la montagne de Virgile. Elle fut achetée par Louis à un prix élevé; et, dans la suite, agrandie et embellie, elle devint un des lieux de plaisance favoris des princes de Mantoue.

Il se fit un concours prodigieux de monde aux funérailles de Victorin. Les pauvres, qui le pleuraient comme un ami tendre et fidèle, s'y portèrent en foule. Tous ses disciples se firent un devoir d'y assister. On voyait parmi eux Taddeo de Manfredi, seigneur d'Imola; Antonio Beccaria de Vérone, poëte élégiaque renommé; Pietro Balbo, évêque de Tropea; Andrea de Bussi, évêque d'Aleria, etc. Les princes de Mantoue, Frédéric de Montefeltro et Leonello d'Este conduisaient le deuil. Il avait exprimé le vœu, que l'on retrouva consigné dans son testament, que son corps fût simplement confié à la terre d'où il était sorti, et que nul monument, nulle inscription n'indiquassent le lieu où il reposait. Les princes de Mantoue se conformèrent à son vœu, quelque violence qu'ils eussent à se faire pour lui obéir en ce point. Il fut enseveli aussi humblement qu'il l'avait demandé dans le cimetière de l'église du Saint-Esprit; mais tous ceux qui conservaient pieusement sa mémoire n'oublièrent pas l'endroit de sa sépulture.

Longtemps après sa mort il eût été difficile de trouver à Mantoue, même un petit enfant, qui ne pût vous dire, en vous conduisant au cimetière du Saint-Esprit : C'est à cette place que repose le bon Victorin.

Ce n'est pas sans une certaine tristesse de cœur que nous nous séparons nous-même du bon Victorin; il nous a plus d'une fois soutenue et fortifiée par son exemple, c'est un ami que nous perdons avec lequel il nous était bon et salutaire de nous sentir vivre. Puissent ceux qui nous liront éprouver quelque chose de semblable! C'est le seul succès digne de la mémoire de ce grand homme, dont la vie a été un éclatant témoignage de l'excellence de la religion chrétienne et des vertus qu'elle inspire.

Il ne nous reste plus que quelques mots à dire sur les princes de Mantoue pour être arrivée au terme de notre tâche. Louis fut un des plus grands princes de cette illustre maison qui produisit une si longue suite d'hommes remarquables. Il avait déjà donné du vivant de son père des preuves de sa valeur et de son habileté dans la guerre. Il effaça plus tard par sa renommée l'éclat des plus vaillants capitaines qu'avait eus l'Italie. On le vit dans le cours de son règne brillant commander successivement les armées de Venise, de Florence et de Milan, toujours victorieuses tant qu'il marchait à leur tête. Il est connu dans l'histoire d'Italie sous le nom de Louis III le Turc, parce qu'il introduisit dans l'armée les longues moustaches qu'il portait lui-même, et qu'il disait être l'indispen-

sable parure d'un soldat. Il acquit une influence si prépondérante en Italie comme politique et comme guerrier, que Mantoue, devenue sous son règne le centre de toutes les négociations, parut être habitée, dit l'historien de sa vie, par un peuple de rois. L'empereur Frédéric III, le roi de Danemark, Charles Canutson, le pape Pie II s'y rendirent tour à tour. En 1459, Pie II tint à Mantoue un congrès de souverains pour former une croisade contre les Turcs maîtres depuis six ans de Constantinople. Il avait choisi cette ville par déférence pour un prince dont il estimait le caractère, et sur l'appui duquel il comptait pour faire décider la croisade. On dit alors, à la louange de l'administration de Louis, que Mantoue était peut-être la seule ville, non-seulement d'Italie, mais d'Europe, où le surcroît de population qu'avait attiré le congrès avait pu ne point diminuer l'abondance des choses nécessaires à la vie, ni en faire hausser le prix.

Quand il plut à Dieu de retirer du monde l'homme qui avait consacré sa vie à développer en lui les héroïques qualités qui faisaient l'admiration de l'Italie, et à combattre les vices qui eussent pu obscurcir ces qualités, il n'était encore qu'au début de son règne. Il avait cependant déjà imprimé à sa politique une telle vigueur, il occupait déjà parmi les princes d'Italie un rang si honorable, qu'il était aisé de prévoir l'éclat de son règne. Le bon Victorin priait Dieu non d'accroître la puissance de son disciple, mais de ne point permettre que la prospérité enflât le cœur de

Louis, et que la couronne périssable qu'il portait sur la terre lui fît perdre la couronne éternelle. Semblable aux hommes qui étaient chargés chez les anciens rois d'Égypte de rappeler à ces princes la fragilité de la vie, et qui tous les jours leur répétaient : Souvenez-vous que vous êtes mortels! mais plus heureux qu'eux, Victorin imprimait par ses sages avertissements une crainte salutaire dans l'âme du souverain de Mantoue. En même temps qu'il s'efforçait de le prémunir contre les séductions trompeuses de l'ambition, il lui faisait chérir le rôle si noble et si chrétien d'arbitre et de pacificateur de l'Italie. Nul doute que si Dieu avait prolongé de quelques années la vie du digne maître, Louis, parvenu alors à la maturité de l'âge, n'eût toujours fermé son âme à la vaine gloire. Privé trop tôt pour lui de ce guide précieux, il erra quelquefois dans sa politique; et ses fautes, quoiqu'elles ne fussent pas graves, projettent cependant leur ombre sur ses vertus.

Victorin eût prévenu aussi les querelles qui éclatèrent entre Louis et Charles, et qui affligèrent Paula dans sa retraite. Elles furent causées par l'espèce de rivalité dans la guerre que l'orgueil des deux frères laissa s'établir entre eux. Louis ne tarda pas à rougir de ces déplorables divisions, et s'accusant auprès de Charles des torts qu'il avait eus, il le pria d'oublier le passé. Le sentiment de jalousie contre son frère aîné que Victorin avait découvert au fond du cœur de Charles s'était réveillé plus puissant que jamais

dans la lutte qui s'était ouverte entre eux. Le digne maître n'était plus là pour combattre ce sentiment odieux et l'en faire rougir. Charles s'y abandonna tout entier, et repoussa les avances de Louis. Alexandre et Gian Lucido le supplièrent vainement avec larmes, et par la mémoire de leur père et par celle de Victorin, de céder aux sollicitations qui lui étaient faites, il ne voulut rien entendre. Comme toutes les natures faibles et orgueilleuses, il cédait à d'indignes conseillers et ne montrait de volonté que pour résister à ses véritables amis. Il poussa la folie jusqu'à rappeler les droits que son père lui avait autrefois reconnus à la succession au marquisat, et pour soutenir ces droits prétendus il ne craignit point de porter la guerre dans sa patrie. Obligé de fuir devant les armes victorieuses de son frère, il alla cacher sa honte à Ferrare, où Leonello, tout en blâmant hautement sa conduite, ne put refuser un asile à l'homme qui était deux fois son beau-frère. Cette guerre fratricide où Louis s'était vu réduit l'avait épouvanté. — Ah! disait-il à ses frères, si l'on pouvait s'affliger dans le sein de Dieu, quelle ne serait point la douleur de Victorin au spectacle que nous lui donnons! Il ne cessa plus d'inviter son frère à une réconciliation, et croyait avoir enfin touché son cœur, quand il apprit que la mort avait surpris Charles à Ferrare presque instantanément. La douleur qu'il ressentit de sa perte fut aussi vive que si leur union n'avait jamais été troublée. Il fit venir avec une grande solennité le

corps de son frère à Mantoue, et reçut avec tendresse la veuve et les enfants de Charles, qui se fixèrent auprès de lui.

Le bonheur d'Alexandre n'avait pas été de longue durée. Après deux années de mariage, sa jeune femme lui avait été ravie par la mort. Il avait supporté ce coup avec un courage tout chrétien; mais son corps, moins fort que son âme, n'avait pu le soutenir, et sa santé naturellement délicate s'était dérangée sans retour. Il accepta les souffrances du corps comme il avait accepté celles de l'âme, et ses amis s'édifiaient au spectacle de sa patience et de sa douceur dans les maux qui l'accablaient. Cet homme tout jeune encore, et dont on avait vanté la beauté et les grâces du corps qui distinguaient tous les enfants du marquis de Mantoue, prit l'apparence d'un vieillard, son corps tout courbé se soutenait à peine, et il en vint à ne pouvoir marcher sans appui. Il était dans cet état quand on lui dit que Louis témoignait un vif désir d'avoir son portrait. Je suis un plaisant modèle pour un peintre! dit-il en riant. Matteo Bosso, chanoine régulier de Saint-Augustin, qui avait été disciple de Victorin, et qui était lié d'une tendre amitié avec Alexandre, lui demanda un jour s'il ne lui arrivait jamais de souhaiter la force et la santé. — Dieu, qui lit dans les âmes, m'est témoin, répondit Alexandre, que je ne souhaite rien, que je ne veux rien que ce qu'il veut. Qui sait si la force et la santé ne m'eussent pas été bien funestes!

Après la prière et le soin des pauvres, ses plus chères occupations étaient la culture des lettres quand ses souffrances lui permettaient de s'y livrer. Dieu prolongea sa vie jusqu'au 16 janvier 1466.

Gian Lucido l'avait précédé dans la tombe bien des années auparavant. Il avait été frappé par la mort à peine âgé de vingt-huit ans. Sensible à son mérite, Eugène VI lui avait conféré, malgré sa grande jeunesse, la charge de protonotaire apostolique. Le jeune prêtre n'avait pas oublié cette parole de Victorin, qu'aucune dignité ne pouvait valoir celle qu'il avait reçue par son ordination; indifférent aux honneurs, il ne cherchait de plus en plus que Jésus crucifié. Il profita de la délicatesse de sa santé pour passer dans la retraite la plus grande partie de son temps. Quand il ne donnait pas ses soins à son frère Alexandre, il vivait pour l'ordinaire à Cesarea, petit domaine qu'il possédait à quelques milles de Mantoue. C'est là que son âme remonta vers Dieu le 11 janvier 1448.

Trois ans plus tard, en 1451, Cécile mourait dans son couvent de Sainte-Paule, âgée comme son frère de vingt-huit ans. Elle laissait après elle un tel renom de sainteté, que Rome ne craignit point de la béatifier. Elle est invoquée dans le martyrologe franciscain sous le nom de la bienheureuse Claire Gonzague.

De toute cette brillante famille qui avait entouré Gonzague et Paula, il ne restait plus à la mort d'A-

lexandre que Louis et Marguerite. Louis à son tour était père de nombreux enfants qui lui donnaient de légitimes espérances; mais les joies paternelles ne suffisaient pas à le distraire des pertes qu'il avait faites. Détaché de la gloire des armes et des grandeurs humaines par sa piété, qui se fortifiait avec l'âge, ainsi que par la douleur, il s'appliqua plus que jamais à faire le bonheur de son peuple. Il entreprit des travaux utiles qui ajoutèrent à l'aisance des campagnes. On cite comme une de ses plus belles entreprises le canal qu'il fit creuser de Goïto à Mappello pour porter les eaux du Mincio dans une plaine de dix milles d'étendue, et que le manque d'eau ravissait à l'agriculture. Mantoue lui dut quelques-uns de ses monuments, entre autres le palais Prétorio et la basilique de Saint-André, pour l'érection de laquelle il fit venir de Florence Baptiste Alberti, qui jouissait comme architecte de la plus grande réputation. Il mérita l'amour et la vénération de son peuple jusqu'à sa mort, qui arriva en 1478, comme il venait d'entrer dans sa soixante-cinquième année.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE XXV. Troubles de Florence. — Complot de Renaud des Albizzi contre Cosme de Médicis. — Filelfo prend parti pour les ennemis de Cosme. — Ambroise l'exhorte en vain à changer de conduite. — Magistratures occupées par les créatures de Renaud. — Cosme est jeté en prison. — Renaud veut le faire condamner à mort. — Il n'obtient qu'une sentence de bannissement. — Cosme est poursuivi dans l'exil par les satires de Filelfo. 1

— XXVI. Énéas Piccolomini à Mantoue. — Le concile de Bâle. — Victorin crée une association de charité. — Avertissement que lui donne un avare. — Réponse de Victorin. 10

— XXVII. Mort du père d'Agostino. — Juliano époux de Luisa. — Jeanne rejoint Geraldi dans le séjour éternel. — Douleur chrétienne d'Agostino. — Sa piété toujours croissante. — Il abandonne son bien à sa sœur. — Il commence à suppléer Victorin auprès des pauvres écoliers. 20

— XXVIII. Couvent de Franciscains. — Frère Angèle. — Curiosité qu'il inspire aux disciples de Victorin. — Ils font avec leur maître une visite au couvent. — Engagement secret que prend Agostino. 31

CHAP. XXIX. Situation de Renaud des Albizzi à Florence. — Ses efforts inutiles pour conjurer une révolution en faveur de Cosme de Médicis. — Il veut prendre les armes. — Ses amis refusent de le soutenir. — Il est condamné à l'exil avec les principaux chefs de son parti. — Retour de Cosme. — Filelfo quitte Florence. — La sécurité reparaît avec Cosme. — Il est maître du gouvernement. — Protection qu'il accorde aux sciences et aux lettres. 41

— XXX. Désir des princes de Mantoue de connaître Florence. — Victorin consent à ce voyage. — Il met ordre aux affaires du gymnase avant de quitter Mantoue. — Ordonnance du marquis concernant les livres de la bibliothèque. — Victorin et ses disciples se mettent en route. — Heureux succès du voyage. — Beauté du peuple de Florence. — Mouvement de la ville. — Il Duomo. — Victorin et ses disciples descendent chez les Camaldules. — Cosme de Médicis les contraint à accepter son hospitalité. — Regret d'Agostino. — Ses visites aux Camaldules. — L'art chrétien. . 48

— XXXI. Honorable réception qu'Eugène IV fait à Victorin. — Impression que conserve Victorin de sa visite au pape. — Vie de ses disciples à Florence. — Différence de caractère entre les princes de Mantoue. — Craintes de Victorin au sujet de Louis. 58

— XXXII. Le jeune Masaccio. — Il accompagne les disciples de Victorin dans leurs courses artistiques. — Il leur fait apprécier tout le mérite de Giotto. — Ce qu'il raconte de Giotto et de Cimabué. — La coupole du *Duomo de Santa-Maria del Fiore*. — Philippe Brunelleschi. — Les portes de Ghiberti. 68

— XXXIII. Le frère Angelico. — Saint Antonin. — Ce que dit du saint, Ambroise le Camaldule. — Em-

pressement général dont Victorin est l'objet. — Un jeune religieux demande au pape la permission de le suivre à Mantoue. — Réponse d'Eugène IV. — Départ de Florence de Victorin et de ses disciples. — Bernardin de Sienne les attire à Bologne. — Retour à Mantoue. 79

CHAP. XXXIV. Louis et Charles se préparent à quitter la Maison Joyeuse. — Promesse qu'ils font de se montrer toujours dociles aux avis de leur maître. — Reconnaissance de Gonzague et de Paula pour Victorin. — Anxiété de Louis. — Victorin y met un terme. — Départ de Frédéric de Montefeltro. — Portrait de ce prince. — Le marquis de Mantoue nomme Agostino à la chaire de mathématiques, vacante au gymnase. — Agostino fait part à Victorin de sa résolution d'entrer en religion. — Leur entretien à ce sujet. — Victorin fait son sacrifice. 87

— XXXV. Beauté d'une âme innocente. — Bonheur d'Agostino. — Impression différente que produit la nouvelle de sa prochaine entrée en religion sur Marguerite et Cécile de Gonzague. — Elles prient pour lui. — Adieux que lui fait Cécile. — Victorin le conduit au couvent. — Agostino est confié à frère Angèle, maître des novices. — Victorin fait une retraite de trois jours. — Il retourne à Mantoue. — Aveu que lui fait Cécile de Gonzague. 102

— XXXVI. Intrigues de Renaud des Albizzi pour susciter des ennemis à sa patrie. — Révolte des Génois contre Philippe-Marie. — Ils sont appuyés par Venise et Florence. — Piccinino prend le commandement de l'armée milanaise. — Louis de Gonzague lui fait une visite dans son camp. — Accueil flatteur que

le jeune prince reçoit de Piccinino. — Louis s'engage témérairement à combattre sous les étendards de ce général. — Son embarras pour informer son père de la promesse qu'il a faite. — Mécontentement du marquis de Mantoue. — Louis est exilé. — Il prend la fuite. — Maladie de Victorin. — Soins que lui rend Agostino. 113

CHAP. XXXVII. Otton San Severino, compagnon de la fuite de Louis. — Ils se rendent auprès de Piccinino. — Indignation du marquis. — Mesures sévères qu'il prend contre son fils. — Il le fait condamner à mort comme rebelle. — Douleur de Paula. — Efforts infructueux d'Eugène IV pour fléchir le marquis. — Il transmet à Charles tous les droits de l'aîné. — Ces rigueurs ont un effet contraire à celui qu'il attend. — Valeur de Louis. — Piccinino veut lui persuader de combattre contre son père. — Il s'y refuse. — Il va s'enfermer dans Lucques, assiégée par François Sforza. — Le marquis, généralissime des Vénitiens, se démet du commandement. — Louis se considère comme libre de reprendre la campagne sous Piccinino. 123

— XXXVIII. Convalescence de Victorin. — Il apprend la fuite de Louis. — Douleur que lui cause cette nouvelle. — Retour d'Agostino au couvent. — Entretien de Victorin avec Charles au sujet de Louis. — Victorin se met à la recherche de Louis. 134

— XXXIX. Intrigues de Philippe-Marie. — Conduite odieuse de Piccinino à l'égard du pape. — Victorin rejoint Louis sous les murs de Ravenne. — Entrevue de Louis et de Victorin. — Louis promet de retourner à Mantoue. — Ses adieux à Piccinino. 147

— XL. Pèlerinage de Victorin au sanctuaire de Marie

avec Louis et Otton. — Arrivée secrète de Louis à Mantoue. — Il habite avec Otton la Maison Joyeuse. — Joie que cause à Paula le retour de son fils. — Elle n'ose le voir à l'insu de son époux. — Inflexibilité du marquis vaincue par Victorin. — Charles répare ses torts envers son frère. — Louis rentre en grâce. — Louis et Barbara. 164

CHAP. XLI. Mariage de Marguerite de Gonzague avec Leonello d'Este. — Oddone de Montefeltro demande la main de Cécile. — Douleur de Cécile à cette nouvelle. — Son père lui accorde huit jours de réflexion. — Elle découvre à sa mère le dessein qu'elle a formé de se vouer à l'état religieux. — Ce dessein est approuvé de Paula. 184

— XLII. Le marquis refuse son consentement à l'entrée en religion de sa fille. — Il l'oblige à paraître dans des fêtes. — La santé de Cécile s'altère. — Inquiétudes du marquis. — Son entretien avec Victorin au sujet de Cécile. — Il fait son sacrifice. — A quelles conditions 195

— XLIII. Déplorable état de l'empire grec. — Jean Paléologue propose à Eugène IV la réunion des Grecs à l'Église latine. — Concile de Ferrare. — Orgueil des Grecs. — Honneurs que rend Venise à Paléologue. — Ambroise le Camaldule député à l'empereur par le pape. — Il se rend à Venise et accompagne les Grecs à Ferrare. — A son retour il passe par Mantoue. — Il revoit Agostino. — Il est édifié de la vertu du jeune religieux. — Victorin présente à Ambroise ses nouveaux disciples. — Fanatisme qu'inspirait Platon en Italie. 202

— XLIV. Le marquis de Mantoue mécontent des Vénitiens. — Pier Decembrio le décide à passer au service du duc de Milan. — Satisfaction

qu'en éprouve Louis. — Intimité de Philippe-Marie et d'Alfonse d'Aragon. — Francesco Barbaro, défenseur de Brescia. — Héroïque défense. — Piccinino contre Sforza. — Son impatience lui arrache la victoire des mains. — Louis de Gonzague prisonnier. — Ruse de Piccinino pour échapper à son ennemi. — Mort d'Ambroise le Camaldule. — Francesco Filelfo à Mantoue. — Victorin fait une retraite au couvent d'Agostino. — Soin qu'il apporte à rassembler tous les écrits d'Ambroise dans la bibliothèque de la Maison Joyeuse. . . . 215

CHAP. XLV. Le concile transféré de Ferrare à Florence. — Personnages éminents de l'Église grecque qui retournent à l'unité. — Réunion des deux Églises proclamée. — Le cardinal Bessarion. — Les armées milanaises en Toscane. — Défaite de Piccinino. — Délivrance de Brescia. — Le marquis de Mantoue perd tout le fruit de ses victoires. — Il est réduit à craindre pour ses propres États. — Piccinino reprend l'avantage. — Danger de Sforza. — Philippe-Marie se charge lui-même de l'en tirer. — Douleur de Piccinino. — Union de François Sforza et de Blanche Visconti. — Paix proclamée. 229

— XLVI. Gian Lucido se rend à l'université de Pavie. — Accueil distingué que lui font les Crémonais. — Son retour à Mantoue. — Il est ordonné prêtre. — Il va faire sa cour à Eugène IV. — On le retient à Florence. — Victorin va le retrouver. — État brillant de Florence. — Lucretia, femme de Pierre de Médicis. — Thomas de Sarzane. — Gian Lucido revient à Mantoue avec Victorin. — Bartolomeo Platina. 241

— XLVII. Femmes érudites nombreuses en Italie au quinzième siècle. — Constance Varano et les deux Battista. — Francesco Filelfo perd sa

Chrysolorine. — Marguerite à Mantoue. — Victorin au village de Pietole. — Visites que lui fait Marguerite. — Elle se retrouve avec Agostino. — Entretien de Marguerite avec Victorin. 254

CHAP. XLVIII. Bonheur dont jouit le marquis de Mantoue dans sa famille. — Altération de sa santé. — Il a le pressentiment de sa mort prochaine. — Il met ordre à ses affaires. — Il apprend la fin tragique d'Oddone de Montefeltro. — Il rend grâce à Dieu d'avoir préservé Cécile de cet époux. — Frédéric de Montefeltro est reconnu comte d'Urbin. — La maladie du marquis prend une grande gravité. — Exhortations qu'il fait à ses fils. — Il les recommande à la sollicitude de Victorin. — Sa mort. — Leonardo Bruni meurt dans la même année. — Son oraison funèbre est prononcée par Giannozo Manetti. — Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, est tué à Warna. 268

— XLIX. Cécile chez les Pauvres Clarisses. — Alexandre devient l'époux d'Agnès de Montefeltro. — Maladie mortelle de Victorin. — L'Italie savante s'émeut à la nouvelle de son danger. — Ses anciens disciples accourent à Mantoue. — On déplore devant lui qu'il ne laisse point d'enfants et qu'il n'ait rien écrit. — Il meurt entre Cécile et Agostino. — Ses funérailles. — Les princes de Mantoue et Cécile. 278

FIN DE LA TABLE.

A LA MÊME LIBRAIRIE.

MÉMOIRES D'UN PRISONNIER D'ÉTAT,

PAR ALEXANDRE ANDRYANE.

Troisième édition, ornée de 4 gravures sur acier.

2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

THOMAS MORUS,

PAR MADAME LA PRINCESSE DE CRAON.

2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

LA RÉFORME

SON DÉVELOPPEMENT INTÉRIEUR ET SES RÉSULTATS DANS LA SOCIÉTÉ LUTHÉRIENNE,

PAR J. DOLLINGER.

3 vol. in-8°. . . . . 18 fr.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES,
Rue de Vaugirard, 36.

Widener Library
3 2044 099 642 670